

La déchirure

Hela, Ouardi

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HELA OUARDI
**Les Califes
maudits**

*
LA
DÉCHIRURE



**Après le succès de
*Les derniers jours
de Muhammad***

Albin Michel ■

Hela Ouardi

LES CALIFES MAUDITS

*

La déchirure

Albin Michel

© Éditions Albin Michel, 2019

ISBN : 978-2-226-43398-5

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#).

À mes parents

« L'islam est et sera à jamais déchiré par le schisme de la succession. »

Paul Casanova,
Mohammed et la fin du monde (1911)

« Les peuples portent le poids des malédictions plus longtemps que les princes qui les ont attirées. »

Maurice Druon, *Les Rois maudits* (1977)

Avertissement

Ceci n'est pas une fiction

À la fin des *Derniers Jours de Muhammad*, j'ai annoncé une suite. Certains lecteurs s'en sont étonnés : « Le Prophète de l'islam est mort ; quelle suite peut-il y avoir ? Il n'a pas ressuscité comme Jésus ! » Certes, mais on peut considérer qu'il a été en quelque sorte maintenu artificiellement en vie grâce à quatre de ses compagnons qui ont poursuivi sa geste, les quatre califes dits « bien guidés » : Abû Bakr, 'Umar, 'Uthman et 'Alî. Après le récit de la mort du Prophète, voici donc le récit d'une naissance, celle mouvementée du premier califat de l'islam, cette institution unique et inédite inventée il y a quatorze siècles par Abû Bakr al-Siddîq et 'Umar ibn al-Khattâb.

Ce livre propose une reconstitution historique détaillée de cette genèse durant les jours et semaines qui ont immédiatement suivi la mort du Prophète. Pour les besoins de cette reconstitution, mon parti pris méthodologique et épistémologique est le même que celui déjà éprouvé dans *Les Derniers Jours de Muhammad* : une exploration philologique des sources de la tradition musulmane (sunnite et shî'ite) et une mise en forme qui rassemble les récits atomisés de la Tradition dans un ensemble unifié. De nouveau, le récit s'est imposé à moi comme une solution imparable pour « déplier ce que le temps a durci », selon la formule d'Alphonse Dupront.

Que le lecteur ne s'y trompe pas : récit ne veut pas dire fiction. Rien, absolument rien dans ce livre n'est inventé, si ce n'est au sens de l'invention d'un trésor enfoui : tout ce que j'ai trouvé existe bel et bien dans les sources les plus vénérées, mais est négligé par la mémoire collective. Les faits, les dialogues, tous les détails, jusqu'au portrait physique des protagonistes, sont exclusivement tirés de la littérature musulmane traditionnelle et canonique (Hadîth, *Tabaqât*, exégèses, chroniques, etc.). Je n'ai fait que rassembler les morceaux éparpillés

du puzzle pour en faire des scènes et des portraits vivants, reliés par le fil d'une narration chronologique suivie. « La notion même d'histoire dérive de l'événement dramatique, c'est-à-dire de l'événement mis en intrigue¹ », disait Paul Ricœur.

La représentation proposée dans ce livre rompt avec la légende et avec tout parti pris idéologique. Elle se contente de restituer à l'Histoire les toutes premières traces des faits dont nous disposons, et de reconduire les protagonistes à leur simple humanité. C'est en ce sens que « le récit est le gardien du temps dans la mesure où il ne serait de temps pensé que raconté² », selon la lumineuse formule de Paul Ricœur.

Raconter l'histoire des premières années de l'islam est une manière pour moi de réanimer une mémoire collective fossilisée par une amnésie générale et confisquée par des forces obscures qui, sous couvert de glorification du passé de l'islam, l'ont transformé en machine de guerre. Mon objectif dans ce récit s'inscrit pleinement dans l'ambition ultime qui définit, selon Ricœur, la fonction narrative : celle de « refigurer la *condition* historique » du musulman « et de l'élever au rang de *conscience* historique³ ».

a. Dans les rares cas où les événements rapportés ne sont attestés que par des traditions shî'ites, ou même par une source sunnite isolée, je l'ai dûment mentionné. Mais ce qui m'a le plus frappée, lors de cette recherche, c'est que les sources sunnites et shî'ites concordent presque toujours dans leur description des événements.

Principaux protagonistes

Émigrants (en arabe *muhâjirûn*) *Compagnons de la première heure du Prophète qui, en 622, ont quitté La Mecque pour émigrer avec Muhammad vers Yathrib (future Médine). Ils sont tous issus de la tribu de Quraysh.*

Abû Bakr al-Siddîq (573-634), nommé également Ibn Abî Quhâfa. Ami intime et père de l'épouse du Prophète, 'Â'isha, il appartient au clan qurayshite des Tayyim. Il fait partie des dix Compagnons à qui le Prophète a promis le paradis (*al-mubasharûn bi-l-janna*). Il a autour de soixante ans au moment de la mort du Prophète.

Abû 'Ubayda ibn al-Jarrâh (581-639), Qurayshite appartenant au clan mineur des Fihri. Il est le fossoyeur attitré des Émigrants à Médine. Il fait partie des dix Compagnons à qui le Prophète a promis le paradis. Il est âgé de quarante-neuf ans à la mort du Prophète.

'Umar ibn al-Khattâb (584-644) est l'ami proche du Prophète et le père de son épouse Hafsa. Il appartient au clan qurayshite des 'Adiyy. Il fait partie des dix Compagnons à qui le Prophète a promis le paradis. Il est âgé de quarante-huit ans à la mort de Muhammad.

Ansârs (« auxiliaires ») *Habitants natifs de Yathrib (future Médine) appartenant aux tribus des Aws et des Khazraj ; ils ont offert l'asile au Prophète et ses compagnons en 622.*

Bashîr ibn Sa'd (m. 633) de la tribu des Khazraj. Il est parmi les premiers Ansârs à se convertir à l'islam. Il est le cousin germain de Sa'd ibn 'Ubâda.

Hubâb ibn Mundhir (592-v. 644), de la tribu des Khazraj. Il a pris

part à toutes les batailles du Prophète, qui tenait compte de ses conseils en matière de stratégie militaire et est pour cela surnommé *Dhû l-ra'y*, « l'homme aux conseils avisés ». Il a à peu près trente-huit ans à la mort du Prophète.

Khuzayma ibn Thâbit (m. 657), de la tribu des Aws. Il est surnommé *dhû l-shahadatayn*, « l'homme au double témoignage ».

Ma'n ibn 'Adiyy (m. 633), de la tribu des Aws.

Qays ibn Sa'd ibn 'Ubâda (m. 680), fils de Sa'd ibn 'Ubâda ; il est marié à la sœur d'Abû Bakr. Homme à forte carrure, Qays est le sabreur (*sayyâf*) du Prophète et son principal homme de main ; on le compare à un chef de la police (*sâhib al-shurta*).

Sa'd ibn 'Ubâda (m. 635), père du précédent. Principal Compagnon parmi les Ansârs de Médine, il est le chef du clan des Khazraj. À l'époque de la mort du Prophète, il doit être quinquagénaire.

Thâbit ibn Qays ibn Shammâs (m. 632), de la tribu des Khazraj. Il est le tribun des Ansârs.

Ussayd ibn Khudhayr (m. 640), chef de la tribu des Aws, appartient au clan des Banû al-Ashhal.

'Uwaym ibn Sâ'ida, de la tribu des Aws. Il fait partie des premiers Ansârs convertis à l'islam.

La Famille du Prophète

'Abbâs ibn 'Abd al-Muttalib (v. 566-v. 653), oncle paternel du Prophète (il est le demi-frère de son père). Il a environ soixante-six ans au moment de la mort du Prophète.

'Alî ibn Abî Tâlib (v.600-661), cousin du Prophète (fils de son oncle paternel Abû Tâlib) ; il est le gendre de Muhammad (époux de sa fille Fâtima) et père de Hassan et Hussayn, les petits-fils chéris du

Prophète. Il fait partie des dix Compagnons à qui le Prophète a promis le paradis (*al-mubasharûn bi-l-janna*). À la mort du Prophète, il est âgé d'une trentaine d'années.

Fâtima (v.604-632), fille cadette du Prophète et de Khadîja bint Khuwaylid, sa première épouse. Elle est l'épouse de 'Alî et la mère de Hassan et Hussayn. Elle a moins de trente ans à la mort de son père.

Les autres protagonistes (*par ordre alphabétique*)

'Abd-Allâh ibn Abî Bakr (m. 632), fils d'Abû Bakr. Il est mort durant les premières semaines du règne de son père.

'Abd al-Rahmân ibn 'Awf (580-656), compagnon richissime du clan qurayshite des Banû Zuhra auquel appartenait Âmina bint Wahb, la mère de Muhammad. Il fait partie des dix Compagnons à qui le Prophète a promis le paradis.

Abû Dhirr al-Ghifârî (m. 652), compagnon originaire de la tribu de Ghifâr ; il a été parmi les premiers convertis à l'islam.

Abû Dhu'ayb al-Hudhalî, Khuwaylid de son prénom, poète appartenant à la tribu des Banû Hudhayl établie dans le Hedjaz. Il s'est converti l'islam sans avoir jamais rencontré le Prophète et a été le témoin oculaire des événements qui ont immédiatement suivi la mort de ce dernier (notamment la réunion de la *saqîfa* des Banû Sâ'ida et l'enterrement de Muhammad).

Abû Quhâfa (m. 636), père d'Abû Bakr. Il s'est converti à l'islam suite à la prise de La Mecque en l'an VIII de l'Hégire (630).

Abû Sufyân ibn Harb (565-652), Qurayshite du clan riche et puissant des 'Abd Shams. Il est le cousin éloigné du Prophète et son beau-père (sa fille Umm Habîba a épousé Muhammad vers 629). Il est le petit-fils d'Umayya ibn 'Abd Manâf et le père de Mu'âwiya, futur fondateur de l'empire umayyade. Il a soixante-cinq ans pendant les événements de

la succession.

‘Ā’isha (614-678), veuve du Prophète, fille d’Abû Bakr.

‘Ammâr ibn Yâssir (m. 657), Compagnon du Prophète faisant partie des premiers convertis à l’islam. Il est l’affranchi des Banû Makhzûm, un clan de la tribu de Quraysh.

‘Amr ibn al-‘Âs (592-682), Qurayshite converti à l’islam après la conquête de La Mecque en l’an VIII de l’Hégire (630).

al-Barâ’ ibn ‘Âzib, Compagnon du Prophète de la tribu des Aws.

Fadhl ibn ‘Abbâs (m. 640), cousin germain du Prophète, fils de son oncle ‘Abbâs.

Farwa ibn ‘Amr, compagnon ansarien du Prophète.

al-Hârith ibn Hishâm (m. 640), Qurayshite du clan des Banû Makhzûm, converti à l’islam suite à la prise de La Mecque en l’an VIII de l’Hégire (630).

Hassân ibn Thâbit (m. 660), poète officiel du Prophète ; il est du clan khazrajite des Banû Najjâr, auquel appartient Salmâ, l’arrière-grand-mère du Prophète.

‘Ikrima ibn Abî Jahl, Qurayshite du clan des Banû Makhzûm converti à l’islam après la conquête de La Mecque en l’an VIII de l’Hégire (630). Son père Abû l-Hakam était parmi les ennemis jurés du Prophète qui le surnommait par moquerie Abû Jahl, littéralement « le père de l’ignorance ».

Khâlîd ibn Sa‘îd ibn al-‘Âs (m. 636), Qurayshite du clan des Banû Umayya. Il fait partie des premiers Mecquois convertis à l’islam ; il jouissait de la confiance du Prophète qui l’a nommé comme son agent au Yémen, chargé de percevoir la taxe de la *zakât*.

Khâlîd ibn al-Walîd (592-642), Qurayshite du clan des Banû Makhzûm. Il est célèbre pour ses exploits guerriers qui lui ont valu

d'être surnommé par le Prophète « le sabre dégainé de Dieu » (*sayf Allâh al-maslûl*).

al-Miqdâd ibn 'Amr (m. 653), Compagnon originaire de la tribu de Kinda (établie au Yémen), qui s'était réfugié à La Mecque où il a été parmi les premiers convertis à l'islam.

Mu'âdh ibn Jabal (m. 639), Compagnon de la tribu des Khazraj.

al-Mughîra ibn Shu'ba (m. 670), Compagnon originaire de la ville de Tâ'if ; il appartient à la tribu de Thaqîf.

Muhammad ibn Maslama (m. 666), Compagnon de la tribu des Aws.

Nu'mân ibn 'Ajlân, Compagnon de la tribu des Khazraj. Il est le poète des Ansârs.

Sa'd ibn Abî Waqqâs (599-674), Qurayshite du clan des Banû Zuhra. Il s'est converti très tôt à l'islam et fait partie des dix Compagnons promis au Paradis.

Sa'îd ibn Zayd (600-671), Compagnon qurayshite, cousin germain et beau-frère de 'Umar ibn al-Khattâb. Sa sœur 'Âtika bint Zayd est la femme de 'Abd-Allâh, le fils aîné d'Abû Bakr. Il fait partie des dix Compagnons à qui le Prophète a promis le paradis.

Salama ibn Aslam ibn Huraysh (m. 635), Compagnon de la tribu des Aws.

Salama ibn Salâma ibn Waqsh (m. 665), Compagnon de la tribu des Aws (clan des Banû al-Ashhal)

Salmân al-Fârsî (m. 653), compagnon perse du Prophète et son affranchi.

Suhayl ibn 'Amr (m. 640), Qurayshite, petit-fils de 'Abd Shams, l'arrière-grand-oncle du Prophète. Il fait partie des principaux tribuns de Quraysh. Pendant la bataille de Badr en 624, il a été capturé et fait prisonnier par l'Ansarien Mâlik ibn al-Dukhshum Il s'est converti à

l'islam suite à la prise de La Mecque en l'an VIII de l'Hégire (630).

Talha ibn 'Ubayd-Allâh (594-656), Qurayshite des Banû Tayyim. Il est le cousin germain d'Abû Bakr. Il fait partie des dix Compagnons à qui le Prophète a promis le paradis.

Ubay ibn Ka'b (m. 650), compagnon khazrajite du Prophète et l'un des principaux scribes qui consignaient les versets du Coran au fur et à mesure de leur révélation.

'Utba ibn Abî Lahab, cousin germain du Prophète. Il est le fils de son oncle paternel, le fameux Abû Lahab (*alias* 'Abd al-'Uzza), dont l'hostilité à l'égard de Muhammad a été immortalisée dans la sourate 111 du Coran. 'Utba s'est converti à l'islam suite à la prise de La Mecque en l'an VIII de l'Hégire (630). Avant de se convertir à l'islam, il était marié à Ruqayya, la fille du Prophète qu'il a dû répudier sur ordre de son père.

'Uthmân ibn 'Affân (574-656), richissime Qurayshite du clan des Banû Umayya, deux fois gendre du Prophète (il a épousé successivement ses filles Ruqayya et Umm Kulthûm). Futur troisième calife, il fait partie des dix Compagnons à qui le Prophète a promis le paradis.

al-Walîd ibn 'Uqba ibn Abî Mu'ayt, Qurayshite du clan des Banû Umayya ; il est le demi-frère de 'Uthmân ibn 'Affân. Il s'est converti à l'islam suite à la prise de La Mecque en l'an VIII de l'Hégire (630). Son père, 'Uqba ibn Abî Mu'ayt, qui était un ennemi juré de Muhammad (il lui a craché au visage et a tenté une fois de l'étrangler), a été décapité devant le Prophète par l'Ansarien 'Âssim ibn Thâbit.

Zayd ibn Thâbit (m. 665), Compagnon de la tribu des Khazraj. Il est parmi les principaux scribes du Prophète qui notaient les versets coraniques au fur et à mesure de leur révélation.

Ziyâd ibn Labîd (m. 661), Compagnon de la tribu des Khazraj.

Zubayr ibn al-'Awwâm (v. 596-656), cousin germain du Prophète : il est le fils de Safiyya bint 'Abd al-Muttalib, la tante paternelle du

Prophète. Son père est al-‘Awwâm ibn Khuwaylid, le frère de Khadîja bint Khuwaylid, la première épouse de Muhammad. Zubayr ibn al-‘Awwâm fait partie des dix Compagnons promis au Paradis.

Acte premier

Conclave dans la *saqîfa*¹



Scène 1

Le poète Abû Dhu'ayb al-Hudhalî se réveille en sursaut au milieu de la nuit. Un cauchemar vient de l'arracher à un sommeil bien agité. Le front en sueur, le cœur palpitant, il s'assoit dans son lit. De cet épouvantable rêve ne lui reste que le souvenir de son sinistre dénouement et d'une voix lugubre, muse du malheur, murmurant ces vers :

*Une horrible calamité s'est abattue sur l'islam
entre les palmiers et les donjons
Le prophète Muhammad est mort et nos yeux
versent sur lui des torrents de larmes.*

Les oreilles encore hantées par cette voix étrange, Abû Dhu'ayb se lève de sa couche avec la prémonition d'une imminente fatalité. Frissonnant, il s'asperge d'eau le visage et tente de se ressaisir ; sans doute est-ce la nouvelle de la maladie de Muhammad qui le met dans un tel état d'anxiété. Le poète sort dans cette nuit de juin au point du jour ; son regard effaré balaie les maisons voisines éclairées par la lueur d'une aube incertaine. L'été qui débute à peine charge déjà l'air d'une lourdeur suffocante.

Abû Dhu'ayb lève ses yeux hagards vers le ciel constellé d'étoiles dont la pâleur annonce l'aurore. Son regard se perd dans l'immensité céleste avant d'être accroché par une lumière : l'étoile Sa'd al-Dhâbih, « Sa'd l'Égorgeur », en référence aux sacrifices que faisaient les Arabes lors du lever héliaque du Capricorne, dont l'éclat inhabituel ne peut être qu'un présage funeste, celui, sans doute, d'une atroce boucherie à venir.

Abû Dhu'ayb tente de voler aux astres évanescents leurs ultimes messages avant qu'une lumière rougeâtre ne vienne les effacer. Le soleil féroce de l'Arabie est en train de se lever. L'heure n'est plus au sommeil, ni aux rêveries. Il décide de se rendre à Médine sans plus tarder. « Il doit se passer quelque chose de très grave ! Mon intuition

ne me trompe jamais. » Sa chamelle le mène vers la cité du Prophète à travers un désert affreusement silencieux. Traversant un champ, il croit entendre un énorme corbeau noir lui murmurer à l'oreille : « Le Prophète est mort ! » Abû Dhu'ayb sursaute. Est-ce encore un cauchemar, le même cauchemar ? S'est-il assoupi sur sa monture ? Décidément, l'imagination du malheur est tenace ! Le poète prononce quelques formules pieuses pour conjurer Satan et poursuit son chemin le cœur serré.

C'est avec la nuit qu'il arrive à Médine ; la ville grouille d'une lamentation bruyante comme celle des pèlerins autour de la Ka'ba : oui, le Prophète est bien mort, comme il le craignait ! Affolé, il court vers la mosquée, où doit sans doute régner la confusion la plus totale, mais il la trouve déserte. À la maison de Muhammad, située juste à côté, il se heurte à une porte close. Trois hommes se tiennent là, qui discutent à voix basse. Abû Dhu'ayb s'approche d'eux et leur demande : « Où sont les gens ?

– Tout le monde est à la *saqîfa* (tonnelle) des Banû Sâ'ida ; les Émigrants sont allés retrouver les Ansârs », lui répond l'un d'eux.

Abû Dhu'ayb ne comprend rien à tout cela : « Expliquez-moi donc, je viens d'arriver à l'instant à Médine ! Que s'est-il passé au juste ?

– Dès que la rumeur de la mort du Prophète a commencé à courir, dit l'un des trois hommes, tout le monde s'est précipité chez lui ; mais 'Umar nous bloquait le passage en hurlant que le Prophète n'était pas mort et qu'il allait ressusciter. Sur ce, Abû Bakr est arrivé. Il est entré précipitamment dans la chambre du Prophète et en est ressorti en larmes ; il a essayé de calmer 'Umar qui menaçait tous ceux qui disaient que le Prophète était décédé, puis il a lancé à la cantonade : “Que celui qui adore Muhammad sache qu'il est mort ; que celui qui adore Dieu sache qu'Il est éternel et ne meurt jamais.” Pour convaincre les gens que le Prophète n'était qu'un simple mortel, il a même cité un verset du Coran : “*Muhammad n'est qu'un messenger ; des messagers avant lui sont passés. S'il mourait, donc, ou s'il était tué, retourneriez-vous sur vos talons ? Quiconque retourne sur ses talons ne nuira en rien à Dieu ; et Dieu récompensera bientôt les reconnaissants*” (3 : 144). Mais ce verset, personne ne l'avait jamais entendu auparavant, pas même 'Umar². Pour finir, Abû Bakr a déclaré : “Muhammad a passé son chemin, bonnes gens ! Maintenant, il vous faut un chef ! Alors concertez-vous ; réfléchissez et dites-moi ce que vous comptez

faire.” Ce à quoi la foule lui a répondu : “Demain, nous aviserons”, et chacun est rentré chez lui³. »

Un autre homme explique ensuite à Abû Dhu'ayb : « En réalité, tout le monde n'a pas attendu le lendemain. Des groupes se sont aussitôt formés : plusieurs Ansârs sont allés rejoindre Sa'd ibn 'Ubadâ à la *saqîfa* des Banû Sâ'ida tandis que des Émigrants se réunissaient autour de 'Umar. Quant à 'Alî et la famille du Prophète, ils sont restés seuls dans la chambre mortuaire⁴. »

Abû Dhu'ayb n'y comprend plus rien : « Mais vous venez de me dire qu'ils étaient *tous* à la *saqîfa* des Banû Sâ'ida !

– Laisse-moi finir ! Tout à l'heure, quelqu'un est venu avertir 'Umar de la réunion des Ansârs ; celui-ci est allé à son tour prévenir Abû Bakr qui était dans la chambre du Prophète, et on les a vus tous les deux accourir à la *saqîfa*. Pour ma part, j'ai vu Abû 'Ubayda les suivre avec un autre groupe d'Émigrants ; à l'heure qu'il est, ils doivent être arrivés là-bas.

– Donc 'Alî et 'Abbâs y sont aussi ? demande Abû Dhu'ayb.

– Eh bien... non ! Ils sont encore là, dans la chambre du Prophète.

– Et l'enterrement ? Quand aura-t-il lieu ?

– Il paraît que la famille a déjà commencé la toilette mortuaire ; ils vont sans doute enterrer le Prophète ce soir. »

Abû Dhu'ayb est perplexe : « Un enterrement nocturne ? Mais le Prophète nous l'a interdit ! Pourquoi ne pas attendre demain ? » L'inconnu se penche à son oreille et lui murmure : « C'est que... ils ne peuvent plus attendre ; le Prophète est tout de même mort depuis lundi ! Je te laisse imaginer l'état du corps, avec la chaleur qu'il fait... » D'effroi, le poète en perd ses mots, et ne peut détourner son regard médusé de son interlocuteur. « Tu sais, lui dit l'homme, il se passe des choses vraiment étranges⁵... »

Abû Dhu'ayb songe à son cauchemar de la veille et à l'image obsédante de l'étoile du Dhâbih quand une voix l'interrompt : « Viens avec nous ! Allons à la *saqîfa* ! Tout le monde est là-bas pour voir et entendre ce que les Émigrants et les Ansârs vont se dire. On ne peut pas rater ça ! Alors, tu viens ?

– Oui, bien sûr... Je vous accompagne... », répond-il d'un air distrait.

Il connaît bien l'endroit : trônant au milieu d'un verger luxuriant de deux hectares appartenant au clan khazrajite des Banû Sâ'ida⁶, la

saqîfa est réputée pour sa beauté et sa fraîcheur. Le Prophète lui-même aimait y passer du temps avec ses amis ; il s'y installait pour s'abreuver de *nabîdh*⁷. Située hors les murs à quelques centaines de mètres^a au nord-ouest de la grande mosquée de Médine et au sud du mont Sal', elle se prête bien aux réunions discrètes⁸ : fermée par trois murs d'argile dont un seul, le mur oriental, est ajouré d'une fenêtre, ouverte au nord afin de faire entrer l'air frais, couverte de branches de bois et de feuilles de palmier, elle donne sur une sorte de terrasse qui sert d'extension en cas de grande assemblée.

Abû Dhu'ayb arrive en haletant. À l'entrée, une foule effervescente s'est agglomérée. Il essaie de se faufiler en jouant des coudes, mais pas moyen de se frayer un chemin. Par chance, il parvient à dénicher un point de vue qui lui permet, en se hissant sur la pointe des pieds, d'apercevoir l'intérieur par la fenêtre orientale. Là, il discerne Abû Bakr, 'Umar ibn al-Khattâb⁹ et Abû 'Ubayda ibn al-Jarrâh¹⁰ assis sur une banquette, flanqués de nombreux Émigrants qui se bousculent à l'entrée. Face à eux, il reconnaît Sa'd ibn 'Ubâda, le chef de la tribu médinoise des Khazraj, allongé et enfoui sous d'immenses couvertures, les pieds posés sur des coussins. Le poète se penche vers un voisin : « Celui-là, c'est bien Sa'd ibn 'Ubâda ? Qu'a-t-il ?

– Oui, c'est bien lui. On dit qu'il est malade », lui répond-on.

Sa'd est entouré de tous les dignitaires des Ansârs : les membres des deux tribus rivales Aws et Khazraj sont mêlés comme dans une réunion de famille. Qays, le fils de Sa'd, se tient debout à la droite de son père et le regarde avec bienveillance et fascination. Repérant au milieu des Ansârs deux poètes célèbres qu'il connaît bien, Ka'b ibn Mâlik et Hassân ibn Thâbit, Abû Dhu'ayb regrette à cet instant précis de ne pas avoir comme eux choisi d'être un poète de cour : il aurait été à l'heure qu'il est aux premières loges.

Il tend l'oreille pour écouter ce que les Compagnons les plus prestigieux de l'Envoyé de Dieu sont en train de se dire. Puis il avance la tête, essaie de scruter les visages éclairés par intermittences par le feu dansant des torches. À en croire leurs mines crispées, il se passe quelque chose de grave et de grandiose. Leurs ambitions et leurs rancunes étaient bridées par la poigne ferme de Muhammad ; à présent que celle-ci s'est refroidie et figée pour l'éternité, elles sont sur le point de se déchaîner.

Deux groupes s'apprêtent à s'affronter pour la possession du

pouvoir. D'un côté, les Émigrants conduits par Abû Bakr et 'Umar ; tous issus de la tribu de Quraysh, ils ont quitté leur Mecque d'origine dix ans plus tôt pour migrer à Médine avec Muhammad. De l'autre, les Ansârs (les « auxiliaires » du Prophète) réunis autour de Sa'd ibn 'Ubâda ; membres des tribus des Aws et des Khazraj, ils sont, à Médine, sur leur terre natale ; ce sont eux qui ont offert l'asile à Muhammad et à ses Compagnons persécutés par les « mécréants » de Quraysh.

Au milieu de ces deux groupes, le pouvoir de Muhammad est suspendu dans la *saqîfa* comme un lourd régime de dattes au-dessus de la tête de ses compagnons. Abû Dhu'ayb voit leurs cous et leurs bras se tendre pour le cueillir. La mêlée est sur le point de commencer. Frémissant d'excitation, il sait qu'il assiste là à un conclave passionnant : prétentions, rivalités, haines, négociations, manœuvres, pressions, menaces, injures et même coups de poing ! Il retient son souffle...

a. Les sources anciennes de la tradition ne donnent pas de précision sur la distance qui séparait la *saqîfa* de la mosquée de Médine. Si on se fie à l'emplacement actuel de la *saqîfa* dans le paysage urbain contemporain, elle se situait à près de cinq cents mètres de la mosquée du Prophète. Au fil des années, la *saqîfa* a disparu ; sur son emplacement se trouve aujourd'hui un jardin public qui donne sur le mur ouest de la mosquée.

Scène 2

Dès les longs jours d'agonie du Prophète¹, le camp des Ansârs avait entamé des conciliabules secrets. Il s'agissait pour eux de se préparer à l'orage qui se profilait à l'horizon. Quand la nouvelle de la mort du Prophète a été solennellement annoncée par Abû Bakr, les uns après les autres, les grands seigneurs des Aws et Khazraj se sont dirigés à la tombée de la nuit, en toute discrétion, vers la *saqîfa* des Banû Sâ'ida. Pour faire face à cette situation de vacance du pouvoir, ils tiennent une réunion de crise. Leur objectif : désigner un nouveau chef qui soit issu de leurs rangs.

En cela, ils se conforment aux usages de leur temps : bien avant l'apparition de l'islam, les représentants des différents clans et tribus se réunissaient dans un *majlis* (conseil) pour choisir leur chef. Ces *wujûh* (dignitaires) reconnus pour leur expérience, leur fortune, leur prestige généalogique, leur éloquence et aussi leur âge forment ce que le Coran, notamment dans la sourate 7, désigne comme *al-mala'* (assemblée de notables ou de nobles²). Dans ce parlement sommaire et informel, les décisions sont prises d'une manière collégiale, selon le principe de la concertation (*shûrâ*)^{a3}.

Parmi les questions importantes débattues dans ce conseil de tribus, il y a celle, cruciale, de la désignation du chef, même si cette dernière fonction n'a ni prérogatives bien définies ni contours nets. Entre les divers sayyids, cheikhs, émirs ou raïs, il n'existe ni hiérarchie ni protocole. Le pouvoir du chef de tribu est loin d'être exclusif et celui-ci exerce très souvent son autorité en associant d'autres chefs de clan à ses décisions. Son choix est le fruit d'une cooptation dont les paramètres sont fluctuants : ils changent suivant le profil des candidats, la conjoncture *hic et nunc*, et surtout les intérêts immédiats. La validation de son élection se fait selon un rituel simple : la prestation du serment d'allégeance, appelé *bay'a*, littéralement « adjudication » (du verbe *bâ'a* qui signifie « vendre »).

Perpétuant une tradition bien antérieure à l'islam, les Ansârs sont donc sur le point de se choisir un chef à la place de Muhammad.

L'événement est de la plus haute importance non seulement à cause du caractère exceptionnel de la personne à remplacer, mais aussi parce que ceux qu'on appelle aujourd'hui les Ansârs n'ont presque jamais réussi à s'entendre sur un chef qui réunisse sous son autorité les tribus rivales des Aws et des Khazraj. Seul Muhammad avait rassemblé sous la bannière de l'islam ces « frères ennemis ». La réunion dans la *saqîfa* des Banû Sâ'ida revêt un enjeu capital : il s'agit pour eux de dépasser leurs vieux désaccords internes en s'alignant derrière un chef unique capable de désamorcer les conflits qui risquent de ressurgir avec la mort de l'homme qui avait su plus ou moins pacifier leurs relations.

Si leurs rapports ont toujours été conflictuels^{b4}, les deux tribus sont pourtant sœurs, descendant d'un ancêtre commun, al-Hâritha ibn Tha'laba al-Qahtânî, qui avait eu avec sa femme Qayla bint Kâhil deux fils prénommés Aws et Khazraj⁵. Les deux tribus éponymes avaient ensuite fui le Yémen pour venir s'installer à Yathrib⁶, la future Médine, alors essentiellement peuplée de tribus juives prospères^{c7}. Si les Aws et les Khazraj ont élu domicile à Yathrib, ils n'habitent pas pour autant vraiment ensemble : la contrée est composée de plusieurs hameaux assez éloignés les uns des autres et chacun des nombreux clans des deux tribus s'est installé dans une localité différente. L'éparpillement géographique des clans a renforcé la rupture, voire l'hostilité⁸. Même leur conversion à l'islam ne s'est pas faite d'une manière collective : chaque clan prenait des décisions souveraines qui n'engageaient en rien les autres ; au sein même d'une seule tribu, les conflits interclaniques n'étaient pas rares⁹.

Durant plus de cent ans, Aws et Khazraj se sont ainsi entredéchirés dans de très nombreuses guerres civiles sur fond d'alliances et d'affrontements avec les Juifs de Yathrib¹⁰. Du premier conflit, la guerre de Sumayr, au dernier en date, la guerre de Bu'âth, en l'an 617, rien ne s'est effacé de leur mémoire. Au cours de la dernière guerre, les Aws s'étaient dirigés vers La Mecque pour demander le renfort des Qurayshites¹¹. Cette guerre particulièrement sanglante¹² épuisait les deux tribus qui avaient décidé de nommer une personne consensuelle pour lui confier les rênes du pouvoir et conclure l'armistice. Le choix était tombé sur un certain 'Abd-Allah ibn Ubayy ibn Salûl, mais l'accord n'avait jamais été exécuté, car entre-temps certains chefs des Aws et des Khazraj avaient rencontré Muhammad à La Mecque et

s'étaient convertis à l'islam^{d13}. Ils avaient conclu avec lui le pacte d'al-'Aqaba. La décision avait alors été prise que le Prophète et ses adeptes émigrent chez eux, à Yathrib.

Certes, cette conversion à l'islam et l'établissement du Prophète à Yathrib avait instauré un relatif climat de paix entre les deux tribus rivales^{e14} ; devenus de fervents musulmans, Aws et Khazraj avaient enterré la hache de guerre et concentré tous leurs efforts en vue de faire triompher la nouvelle religion sous la direction de l'Envoyé de Dieu. Mais sous le zèle religieux continuait de couver une haine vivace, inexpiable. Chaque fois que les intérêts matériels étaient en jeu, les hostilités du passé refaisaient surface. Parfois, la simple récitation d'un poème ravivait le feu de la rancune¹⁵. Même l'islam était devenu l'objet d'une compétition puérile entre les deux tribus, chacune voulant paraître comme la championne de la foi¹⁶. Ainsi, quand les Aws avaient assassiné le Juif Ka'b ibn al-Ashraf¹⁷, les Khazraj, jaloux et avides de montrer leur dévotion religieuse, avaient demandé au Prophète la permission d'assassiner un Juif à leur tour. Ils avaient alors mis à mort Ibn Abî Huqayq, l'un des chefs de la tribu juive des Banû Nadhîr, contre lesquels les Khazraj avaient une dent bien avant leur conversion à l'islam¹⁸. Combien de fois le Prophète avait-il dû intervenir pour colmater les brèches¹⁹ et éteindre la plus petite étincelle, sachant qu'elle pouvait rapidement dégénérer en incendie ! Mais il n'est plus là. Les Aws et les Khazraj voient surgir les fantômes du passé qui risquent de les arracher à cette paix fragile. Le spectre des guerres civiles se profile à l'horizon et les Ansârs ne veulent plus replonger dans cette spirale infernale. C'est pourquoi il leur faut un chef au plus vite.

Il s'agit aussi pour eux de se prémunir contre les ambitions des Émigrants, ces étrangers qurayshites auxquels ils ont offert l'asile dix ans plus tôt^f. Si les Ansârs ont accepté de se soumettre à Muhammad, ils n'ont pas l'intention d'accorder cette faveur à un autre Qurayshite – au demeurant, le Prophète n'était pas un Qurayshite comme les autres, puisqu'il se rattachait par son arrière-grand-mère Salmâ au clan des Banû Najjâr, de la tribu des Khazraj²⁰. Abû Bakr, 'Umar et les autres sont des réfugiés auxquels on a accordé l'hospitalité : qu'ils ne s'avisent pas de se muer en envahisseurs, ou même de se croire trop chez eux !

De plus, Muhammad n'a laissé aucune consigne claire quant à sa succession – et pour cause, ses plus proches compagnons l'en ont empêché²¹... Dès lors, les Ansârs ne voient pas pourquoi ils devraient en déférer à une autre autorité. Aujourd'hui, une relative unanimité semble se dessiner autour de Sa'd ibn 'Ubâda, le chef charismatique de la tribu des Khazraj, et c'est d'ailleurs chez lui, dans le verger de son clan, les Banû Sâ'ida, qu'il a été convenu de se réunir. La *saqîfa* est attenante à la résidence d'été de Sa'd, qui n'aurait de toute façon pas pu se déplacer : il souffre d'une forte fièvre.

Ce lieu a en outre l'avantage de la discrétion. Dissimulé au milieu d'un verger arboré à l'écart de la mosquée de la ville (le centre du pouvoir religieux et politique de Muhammad), il permet aux Ansârs de tenir leur réunion loin des regards. Mais à Médine les nouvelles vont vite : quelques Émigrants ont déjà eu vent du conclave et sont venus voir ce qui sera dit. Ils restent un peu en retrait et tentent de ne pas se faire remarquer. Ne s'apercevant pas de la présence des espions dissimulés dans la réunion, les Ansârs sont persuadés qu'ils peuvent tranquillement élire Sa'd ibn 'Ubâda.

Ce dernier, surnommé parfois Abû Thâbit, est sans conteste l'homme fort du camp des Ansârs²². Converti à l'islam assez tôt, il a été parmi les premiers Khazrajites à apporter son soutien à Muhammad dont il était très proche²³. Sa conversion à l'islam a été déterminante, car il compte parmi les riches et puissants seigneurs des Khazraj et était présent au serment d'al-'Aqaba. Il est affublé du surnom prestigieux d'*al-kâmil*, « l'accompli », titre que les Arabes attribuent aux hommes valeureux qui maîtrisent trois compétences : le tir à l'arc, l'écriture et la nage²⁴.

Du vivant même de Muhammad, il exerçait déjà une influence considérable et jouait un rôle politique de premier plan^g ; le Prophète, quand il parlait de lui aux Ansârs, disait *sayyidukum* (votre seigneur²⁵) et c'est avec lui qu'il discutait dès qu'il s'agissait de résoudre les nombreux conflits entre les Aws et les Khazraj ou entre les Ansârs et les Émigrants. Son rôle politique s'est renforcé du fait de sa participation active dans les entreprises militaires du Prophète : au cœur des plus importantes batailles et razzias, c'est lui qui portait l'étendard (*râya*) des Ansârs, et souvent Muhammad se plaçait sous sa bannière – sans compter que son immense fortune a largement permis de financer ces expéditions militaires^h.

Toute la cité de Médine profite de la générosité seigneuriale de Sa'd : il appartient à une famille de pourvoyeurs (*mut'imûn*) qui tiennent table ouverte, et, tous les jours, du haut du donjon de sa résidence, on entend une voix clamer : « Celui qui désire se rassasier de viande et de graisse, qu'il vienne dans la maison de Sa'd ibn 'Ubâda ! » Envers le Prophète, sa prodigalité était sans limites : il le couvrait constamment de cadeaux et lui envoyait quotidiennement de la nourriture, la fameuse « *jafna* (écuelle) de Sa'd » remplie de viande, de graisse ou de lait²⁶.

En réalité, la puissance de Sa'd vient aussi bien de son immense fortune que de ses grandes qualités morales appréciées de tous, Muhammad le premier²⁷. Faisant figure de justicier intraitable quand il s'agit de principes, Sa'd n'hésite pas à avoir une attitude téméraire allant jusqu'à contrer les ordres de l'Envoyé de Dieu²⁸. Pour de nombreux Ansârs, Sa'd est l'homme de la situation, capable de maintenir l'unité de leurs rangs et de les défendre. Depuis qu'il est chef des Ansârs, il n'a jamais démerité, se montrant constamment le défenseur acharné de leurs intérêts. Dans les différends entre les Émigrants et les Ansârs, il est intervenu pour défendre les droits de ses contribuables au risque parfois de déplaire au Prophète²⁹.

Homme d'un tempérament de feu, virulent et maladivement jaloux³⁰, Sa'd ibn 'Ubâda était l'un des compagnons les plus puissants de Muhammad. Les Ansârs lui font d'autant plus confiance qu'ils connaissent sa haine viscérale des Qurayshites, et ce depuis le premier pacte d'al-'Aqaba signé entre les Ansârs et Muhammad, lorsque des Mecquois idolâtres avaient tenté de lyncher Sa'd. Cette humiliation a fait naître chez lui un sentiment d'exécration sans nom contre les Qurayshites³¹.

La carrière de Sa'd, l'ancienneté de son soutien à Muhammad, ses prises de position, ses nombreux faits d'armes et son tempérament font aujourd'hui de lui le meilleur candidat pour devenir le chef de Médine et diriger les Ansârs, Aws et Khazraj réunis. Dans la *saqîfa*, il semble donc cristalliser autour de lui l'approbation générale. Les Aws n'ont cependant pas l'intention de lui faire une allégeance inconditionnelle : eu égard au lourd passif entre les deux tribus, il n'est tout de même pas question de se soumettre à un Khazrajite sans d'importantes garanties...

Alignés sur des banquettes ou adossés au mur, les Ansârs sont

installés à l'intérieur de la *saqîfa* quand Sa'd ibn 'Ubâda finit par faire son entrée. Fatigué et malade, ce quinquagénaire au fort gabarit et à la chevelure abondante avance essoufflé en s'appuyant lourdement sur son fils Qays. Ce dernier est un bel homme à l'esprit vif ; sa grande taille, sa carrure solide semblable à celle de son père contrastent avec son visage imberbe qui lui donne des airs de petit garçon. Courageux et généreux comme son père – parfois jusqu'à la prodigalité^{m32} –, il jouissait de la confiance de Muhammad qui l'employait comme son chef de la police (*sâhib al-shurta*³³).

Sous les yeux d'une assistance muette, Sa'd se hisse péniblement sur une banquette où l'installent son fils et quelques membres de sa tribu. On l'enveloppe de grosses couvertures, car, malgré la chaleur de ce mois de juin, l'homme tremble de fièvre. Il regarde autour de lui et salue les personnes présentes d'un signe de la main. Paraissant maître de lui, grave et d'humeur sombre, il plonge dans une méditation que personne n'ose interrompre. On est suspendu à ses lèvres comme à celles d'un oracle. Les premiers mots qu'il prononce d'une voix faible sont entrecoupés de toussotements, et c'est à son fils assis qu'il demande de répéter ce qu'il dit à haute voix : « *Al-hamdu li-llâh*, louange à Dieu ! Ô Ansârs, aucune tribu arabe ne peut vous disputer l'ancienneté dans la religion (*sâbiqa*) et la vertu. Dix années durant, Muhammad est resté à La Mecque, prêchant et invitant les hommes de sa tribu à renoncer au paganisme et à adorer *al-Rahmân* (le Miséricordieux). Si peu ont cru en lui, incapables en outre de le défendre ! Que dis-je, ils étaient incapables de se défendre eux-mêmes ! C'est à vous, ô Ansârs, que Dieu a accordé le privilège de soutenir l'islam et de le consolider ; vous qu'Il a favorisés en faisant de vous l'instrument du triomphe de son *jihâd*. Grâce à vos sabres, grâce à vos sacrifices, grâce au tribut du sang que vous avez payé, les Arabes sont aujourd'hui soumis à l'islam. C'est pour cette raison que le Prophète est mort satisfait de vous. Ainsi donc, prenez les choses en main, car pour cet *amr* (chose, affaire, commandement³⁴) vous êtes les plus méritants ! »

Nul ne peut nier, en effet, le rôle décisif des Ansârs dans l'essor de la nouvelle religion. Ce sont eux qui, les premiers, ont apporté leur soutien à Muhammad du temps où il était encore, à La Mecque, malmené et persécuté par les Qurayshites ; ils lui ont offert l'asile à Yathrib et ont combattu à ses côtés³⁵.

Le premier contact entre Muhammad et ceux qu'on nommerait plus tard les Ansârs s'est fait à travers un homme dont le nom est tombé dans l'oubli : Suwayd ibn al-Sâmit, le premier Awsite à s'être converti à l'islamⁿ³⁶. Quelques mois plus tard, quand les Aws étaient allés à La Mecque pour pactiser avec les Qurayshites contre les Khazraj, Muhammad avait cherché à les rencontrer et leur avait parlé de sa prophétie en les invitant à se convertir^{o37}.

Peu de temps après, il avait croisé au niveau d'al-'Aqaba un groupe de six hommes de la tribu des Khazraj ; il les avait entretenus de l'islam et leur avait récité des versets du Coran³⁸. Ce groupe de Khazrajites s'était montré particulièrement réceptif à cause des problèmes de cohabitation qu'ils avaient avec les Juifs de Yathrib. En effet, ces derniers, gens du Livre, étaient dotés d'un grand savoir religieux. Les Khazraj comme les Aws étaient des païens ; à chaque fois qu'un conflit éclatait, les Juifs leur lançaient des menaces : « Nous attendons l'apparition d'un prophète qui devrait venir bientôt ; nous allons le suivre et, avec son aide, nous allons tous vous tuer. » Donc, quand les Khazraj avaient découvert la prédication de Muhammad, ils y avaient vu l'opportunité de devancer les Juifs : « Le Prophète dont les Juifs nous menacent à chaque fois est là devant nous ! s'étaient-ils dit. Hâtons-nous de le suivre pour leur damer le pion et les doubler ! Alors acceptons ce qu'il dit et suivons-le. » Les Khazrajites s'étaient donc tournés vers Muhammad en lui disant : « Nous sommes dans un conflit permanent [les guerres fratricides avec les Aws] et Allâh t'a sans doute envoyé pour nous réconcilier^{p39}. »

L'année suivante, dissimulés au milieu d'un groupe de païens de Yathrib se rendant à la Mecque pour accomplir le pèlerinage, une troupe de douze hommes fraîchement convertis à l'islam avait donné rendez-vous au Prophète à al-'Aqaba ; ils avaient pactisé avec lui. Ce premier accord entre le Prophète et ceux qui s'appellent désormais les Ansârs (Auxiliaires) avait été surnommé le « pacte des femmes », car il ne contenait aucune clause militaire⁴⁰. Il avait été confirmé l'année suivante par un deuxième pacte, toujours à al-'Aqaba, scellé entre Muhammad et une délégation de soixante-treize personnes (dont deux femmes) représentant les Aws et les Khazraj^{q41}.

Tout le monde trouvait son compte dans cet accord gagnant-gagnant. Les Aws et les Khazraj prévoyaient d'une part d'utiliser Muhammad dans leur conflit avec les Juifs (il valait mieux avoir le

Prophète attendu avec eux que contre eux). D'autre part, ils trouvaient en la personne de Muhammad le pacificateur et l'arbitre capable de les réconcilier et de tempérer les luttes intestines qui les épuisaient. Ce point est d'autant plus évident qu'à l'époque du pacte d'al-'Aqaba les deux tribus venaient juste de sortir de l'impitoyable guerre de Bu'âth qui avait été particulièrement sanglante⁴². 'Â'isha allait même dire que le jour de Bu'âth avait été une véritable aubaine offerte par Dieu à son Prophète⁴³, car Muhammad en avait profité pour s'imposer comme l'arbitre et négocier son installation à Yathrib. Assuré de l'asile politique qu'ils allaient lui offrir, il avait ordonné à ses compagnons d'émigrer avec lui⁴⁴. Cette émigration (*hijra*, Hégire) avait constitué le tournant décisif de la carrière du Prophète et l'on devait par la suite la prendre comme point de départ du calendrier islamique.

Avec les Aws et les Khazraj, Muhammad avait enfin des alliés et des protecteurs de taille. Le soutien des deux tribus était un atout indéniable dont il tirait le plus grand profit⁴⁵. Les Ansârs sont donc pleinement conscients de leur importance et de leur rôle décisif dans la carrière du Prophète qui leur était redevable de son succès éclatant⁴⁶. Quand ils entendent Sa'd le leur rappeler, un long murmure d'approbation traverse la *saqîfa*. Awsites et Khazrajites s'adressent des hochements de tête enchantés.

Khuzayma ibn Thâbit⁴⁷, surnommé *dhû l-shahâdatayn*, « l'homme au double témoignage », prend la parole pour appuyer les propos de Sa'd en jouant sur la fibre tribale (*al-'asabiyya*) et sur l'hostilité entre les Ansârs de Médine et la tribu de Quraysh : « Ô Ansârs ! Si vous cédez le pouvoir aux Qurayshites, ils vont vous dominer jusqu'à la fin des temps ! N'oubliez pas que dans le Coran Dieu vous nomme les "auxiliaires" (9 : 101-108) ; c'est sur vos terres que le Prophète a choisi d'émigrer ; c'est sur vos terres que le Prophète est mort ! Alors, choisissez comme chef un homme qui rassure les Ansârs et que les Qurayshites craignent ! » La plupart des Ansârs acquiescent et décident de désigner sans plus attendre Sa'd : « Tu dis vrai, Khuzayma ! Pour cet *amr* (affaire), nous pensons que notre ami Sa'd est la personne qu'il nous faut ! » Moment historique de concorde entre les Aws et les Khazraj : celui qui prépare la voie au Khazrajite Sa'd ibn 'Ubâda est Khuzayma ibn Thâbit, des Aws. C'est inespéré !

Voyant l'unanimité se faire autour de Sa'd, les quelques Émigrants infiltrés dans la réunion froncent les sourcils et échangent des regards

craintifs ; l'un d'eux quitte la *saqîfa* sur la pointe des pieds pour aller avertir 'Umar ibn al-Khattâb de la tournure que prend la réunion. Si personne ne s'aperçoit de la disparition de cet homme discret, la réaction silencieuse des Émigrants n'échappe pas à quelques Ansârs ; on chuchote, on discute en aparté, puis un Ansarien se dresse et dit : « Et si les Émigrants protestent et nous disent : “Nous sommes les premiers compagnons du Prophète, nous sommes sa famille et ses contribules !”, qu'allons-nous rétorquer ? » Un brouhaha s'élève et soudain, du fond de la *saqîfa*, la voix d'un homme domine le chahut : « On leur dira : “Un émir de chez vous et un émir de chez nous” et on n'acceptera pas autre chose ! » Tous les yeux se braquent vers celui qui vient de proposer que les Ansârs et les Émigrants se choisissent chacun un chef et rompent ainsi l'unité de la *Umma* musulmane. Il s'agit du Khazrajite Hubâb ibn Mundhir ibn Zayd ibn al-Jamûh⁴⁸, qui vient de rejoindre la réunion. Sous le regard impressionné de l'assistance, il traverse la *saqîfa* d'un pas résolu et vient se placer à côté de Sa'd ibn 'Ubâda, qui le salue d'une inclinaison de la tête.

L'arrivée de Hubâb donne lieu à une joyeuse acclamation : l'homme, réputé pour sa grande intelligence, est très admiré. Il fait partie des Compagnons proches de Muhammad et a pris part à toutes les batailles menées par le Prophète, qui souvent suivait ses conseils en matière de stratégie militaire. À plusieurs reprises, les ruses qu'il lui soufflait à l'oreille pendant les guerres ont été avalisées par l'ange Gabriel⁴⁹. Un Ansarien abonde dans son sens : « N'oubliez pas que nous avons les mêmes mérites que les Émigrants : s'ils se sont distingués dans l'émigration, nous nous sommes distingués dans le soutien et la victoire ! Nous sommes aussi bien qu'eux cités dans le Coran ; ils n'ont nulle préséance sur nous ! Ainsi, chacun de nous doit avoir son émir ! »

Mais Sa'd, plutôt sceptique à l'idée d'un duumvirat, murmure : « Et c'est là que les soucis vont commencer... » De fait, les Ansârs avaient fait par le passé l'amère expérience du pouvoir bicéphale, lorsque Aws et Khazraj avaient chacun leur chef : c'est l'hostilité, et non l'équilibre, qui en avait résulté. Certes, la proposition de Hubâb s'inscrit pleinement dans la tradition (*'urf*) arabe de la pratique collective du pouvoir assumé par un collège de seigneurs influents ; elle est d'autant plus réaliste qu'il paraît difficile d'exclure totalement les Émigrants, eu égard à leur mérite religieux et au lien tribal qui les unit au Prophète.

Malgré une approbation générale, ce qui est en train de se dire est cependant loin d'emporter l'unanimité.

C'est alors qu'Ussayd ibn Khudhayr⁵⁰, un homme influent de la tribu des Aws, se lève soudainement et dit : « Ô Ansârs ! Certes Dieu vous a comblés de beaucoup de faveurs : Il vous a appelés les "auxiliaires" et a fait de votre ville une terre d'asile. Mais vous semblez oublier que ce sont les Qurayshites qui ont la préséance sur vous ; suivez-les et soutenez celui qu'ils vont proposer ! »

Tollé général ! En appeler à la supériorité de Quraysh, tribu à laquelle Ussayd n'appartient même pas ! Si les Ansârs sont consternés par ses propos, ils ne s'en étonnent guère. Ils savent que ce qu'il dit au sujet de la supériorité de Quraysh n'est qu'une couverture de mauvaise foi qui dissimule sa motivation réelle : Ussayd ne fera jamais allégeance à un homme qui appartient aux Khazraj, tribu qui a tué son père lors de la guerre civile de Bu'âth. Ussayd voue en outre à Sa'd ibn 'Ubâda une haine toute personnelle. Lors de la sulfureuse affaire du *Ifk*, Ussayd avait incité le Prophète à tuer tous ceux qui avaient propagé des propos accusant 'Â'isha d'adultère. Ardent défenseur de sa tribu, Sa'd avait alors accusé Ussayd d'avoir soufflé cette idée au Prophète parce qu'il savait que les coupables appartenaient au clan des Khazraj⁵¹. Les deux en étaient venus aux mains et il s'en était fallu de peu qu'une nouvelle guerre civile n'éclate. C'était il y a quatre ans à peine⁵¹.

Ainsi, quand elle entend Ussayd faire l'éloge de Quraysh, toute l'assistance comprend pertinemment que c'est de sa part un règlement de compte personnel, une tentative de saboter la candidature de son ennemi Sa'd. Ce dernier se rembrunit mais ne dit rien. Il le fixe du regard en serrant les poings. La tension est palpable. Les injures fusent de toutes parts contre Ussayd qui, isolé, se réfugie dans le mutisme. Mais un homme se dresse pour prendre sa défense : « Ussayd a raison ! dit Bashîr ibn Sa'd⁵². Vous dites que vous avez protégé et soutenu le Prophète. Certes ! Mais vous semblez oublier que les Émigrants ont joué un rôle encore plus important ! Ne soyez donc pas comme ceux dont Dieu parle dans le Coran, *"qui échangent les bienfaits de Dieu contre l'incrédulité et établissent leur peuple dans la demeure de la perdition"* (14 : 28) ! »

Mais qu'est-ce qu'il lui prend, à Bashîr ? Il est pourtant khazrajite, comme Sa'd ! C'est même son cousin germain ! Bientôt le murmure de

la *saqîfa* se fait tumulte : « Il y a parmi nous des hommes qui collaborent avec l'adversaire ! Le ver est dans le fruit ! » D'autant qu'il apparaît rapidement que Bashîr et Ussayd ne sont pas les seuls « traîtres » ; 'Uwaym ibn Sâ'ida⁵³ lance à son tour : « Ô Ansârs, vous avez été les premiers à vous battre pour la gloire de la religion ; ne soyez pas les premiers à vous battre contre les fidèles de cette religion ! L'*amr* (commandement) doit rester dans la tribu du Prophète ! Laissez le pouvoir là où Dieu a voulu qu'il soit : là où Il a placé la prédication d'Abraham ! » C'en est trop pour les Ansârs : voilà qu'on remonte jusqu'à Abraham pour justifier la préséance de Quraysh ! Et c'est un des leurs qui ose brandir un tel argument ! Les Ansârs ne sont pas au bout de leurs surprises, car un Khazrajite renchérit dans la défense des Émigrants : « Ô Ansârs, leur dit Ma'n ibn 'Adiyy⁵⁴, si vous êtes persuadés que le pouvoir doit vous revenir, je vous propose d'en informer immédiatement les Émigrants de Quraysh pour qu'ils vous fassent allégeance ; si au contraire vous pensez qu'il doit leur revenir à eux, alors capitulez ! »

Tout s'éclaire : il ne s'agit plus d'un débat, mais bien d'un complot. Cette réunion est infestée d'agents doubles ! Les Ansârs s'agitent et l'étonnement cède vite le pas à la colère. Ils n'ont pas l'intention de se laisser faire ! Ma'n et 'Uwaym échangent un regard et se lèvent en même temps pour quitter la *saqîfa*. Tout le monde les suit des yeux. Où vont-ils ? Pour quoi faire ?

La réponse ne se fait pas trop attendre : au bout de quelques minutes, les Ansârs voient surgir Abû Bakr et 'Umar, accompagnés d'Abû 'Ubayda ibn al-Jarrâh et, derrière eux, de nombreux Émigrants qui se bousculent à l'entrée. En voyant ces silhouettes sortir de l'obscurité et envahir la *saqîfa*, les Ansârs restent stupéfaits, Sa'd le premier qui, suivant des yeux l'entrée d'Abû Bakr et 'Umar, demande à son fils Qays et à Hubâb : « Mais qu'est-ce qu'ils font ici, ces deux-là ? » La réunion ne devait-elle pas se tenir dans la discrétion la plus totale ? Mais c'était sous-estimer la capacité des Compagnons du Prophète à avoir les informations en temps réel. À Médine, tout le monde espionne tout le monde...

a. À La Mecque, Qussay ibn Kilâb, ancêtre de la puissante tribu de Quraysh, avait même innové en institutionnalisant cette *shûrâ* sous la forme du *dâr al-nadwa* (littéralement « maison de la délibération »), en charge notamment de la gestion du pèlerinage à l'époque antéislamique.

b. Dans un précieux article, Isaac Hasson explique que l'un des enjeux principaux de ces conflits était la mainmise sur les terres cultivables d'al-'Âliya, les Aws et les Khazraj étant dans leur majorité des agriculteurs et des fermiers. Plus tard, ce même motif allait être au centre de l'affrontement du Prophète avec les Juifs. Parfois, c'est pour des raisons beaucoup plus futiles qu'un affrontement armé pouvait se déclencher entre les Aws et les Khazraj.

c. Selon l'historien Samhûdî, les Juifs formaient la classe aisée de Yathrib. Ils possédaient les domaines les plus florissants où ils avaient construit des donjons (*âtâm*) pour s'y réfugier en cas de danger. Progressivement, ce sont quelques seigneurs des Aws et des Khazraj qui sont devenus propriétaires de terres et de donjons.

d. Ibn Salûl en avait été dépité car, à cause de cette conversion suivie de l'émigration du Prophète, il n'avait pas pu profiter de sa nouvelle fonction de chef de Yathrib. Il ne le pardonna jamais à Muhammad. Ibn Salûl est présenté par la Tradition comme l'incarnation même de l'hypocrisie religieuse, car, malgré sa conversion apparente à l'islam, il avait continué à éprouver la plus grande haine à l'égard du Prophète qu'il tenait comme responsable de son éviction de la fonction de chef qui lui avait été attribuée.

e. La Tradition insiste beaucoup sur les luttes internes qui ont déchiré les Aws et les Khazraj pour mieux souligner l'action pacificatrice du Prophète qui réussit grâce à l'islam à unir les deux tribus. D'ailleurs, dans ce sens, l'emploi d'un seul mot – Ansârs – pour désigner celles-ci est la manifestation onomastique de cette réunification sous la bannière de la nouvelle religion. Avant l'islam, chaque tribu était appelée par son nom pour bien marquer les distinctions. Tout au plus les Aws et les Khazraj acceptaient-ils de se faire appeler d'une manière indifférenciée « enfants de Qayla », en référence à leur aïeule commune.

f. Dans ce sens, on est en droit de se demander si la réunion des Ansârs dans la *saqîfa* est une initiative spontanée ou plutôt une réaction à l'attitude des Émigrants qui, le jour même de la mort du Prophète, ont clairement affiché leur intention de désigner l'un des leurs comme chef de la communauté. Plusieurs récits de la Tradition laissent en effet entendre qu'Abû Bakr a été immédiatement nommé par les Émigrants comme successeur du Prophète dans les heures suivant le décès de ce dernier. Nous y reviendrons.

g. Sa'd ibn 'Ubâda appartient pourtant à un clan mineur de la tribu des Khazraj, les Banû Sâ'ida, mais son intelligence alliée à un concours de circonstances lui a permis de surpasser les autres leaders de sa génération parmi les Ansârs comme Sa'd ibn Mu'âdh ou Ussayd ibn Khudhayr. Au début, il jouait les seconds rôles derrière Ibn Salûl, l'ancien chef des Khazraj qui détestait Muhammad depuis que celui-ci lui avait pris sa place de « roi » de Médine. À la faveur de l'inimitié d'Ibn Salûl à l'égard du Prophète, Sa'd a pris un rôle de premier plan. En effet, lors du célèbre incident du *Ifk* (calomnie), Ibn Salûl avait largement contribué à répandre la rumeur de l'adultère de 'Â'isha. Excédé, le Prophète avait demandé la tête d'Ibn Salûl et les Aws se montraient disposés à exécuter l'ordre. C'est alors que Sa'd, défenseur infailible des hommes de sa tribu, avait plaidé la clémence pour son rival, malgré tout khazrajite comme lui. Cette grandeur d'âme avait fait monter Sa'd ibn 'Ubâda dans l'estime de tous, y compris celle du Prophète. Ibn Salûl avait échappé à la mort et avait juste été chassé de Médine. À la suite de ce séisme politique, Sa'd ibn 'Ubâda est devenu le chef des Khazraj puis, après la mort de Sa'd ibn Mu'âdh, le chef des Aws, il s'est imposé comme chef de l'ensemble des Ansârs. L'incident du *Ifk* n'a pas été un problème de vie privée de Mohammad mais une véritable affaire d'État qui a redistribué les cartes du jeu politique.

h. Pour cela, Muhammad lui était reconnaissant et le tenait en grande estime si bien que, à l'issue de la bataille de Badr, Sa'd avait reçu sa part du butin bien qu'il n'ait pas pris part au combat (on dit qu'il était souffrant à cause de la morsure d'un serpent). Sa'd était le plus vaillant et brave : pendant la bataille d'Uhud, il avait passé cinq nuits blanches à faire le guet, craignant que Médine ne fasse l'objet d'un assaut des mécréants.

i. On lui connaît ainsi des prises de position courageuses comme lors de l'incident du *Ifk* où il avait défendu bec et ongles l'amant présumé de 'Â'isha, prenant le risque de contrarier fortement le Prophète qui était meurtri par les rumeurs mettant en cause la vertu de sa favorite. Pourtant, ce dernier à l'époque n'avait même pas osé le lui reprocher, car, sur l'échiquier politique, Sa'd était une pièce maîtresse.

j. Une fois, lors de la bagarre autour du partage d'un butin, c'est Sa'd qui est monté au créneau et est allé demander des comptes au Prophète en personne.

k. Un jour qu'on rapportait au Prophète les paroles de Sa'd Ibn 'Ubâda selon lesquelles s'il trouvait sa femme en compagnie d'un homme il la frapperait de son sabre, Muhammad dit : « Vous vous étonnez de la jalousie de Sa'd ? Sachez que je suis encore plus jaloux que lui. »

l. Au lendemain de la réunion d'al-'Aqaba, les Qurayshites qui persécutaient Muhammad avaient interpellé les Ansârs : « Comme ça, vous avez pactisé avec notre ami pour nous faire la guerre ? » Ils

s'étaient lancés à leur poursuite et avaient capturé l'un d'entre eux, qui n'était autre que Sa'd ibn 'Ubâda. Après lui avoir attaché les mains autour du cou avec la corde de sa monture, ils l'avaient conduit à La Mecque en le frappant et en le tirant par son épaisse chevelure ; ce n'est que grâce à l'intervention de certains de ses associés mecquois qu'il put avoir la vie sauve et rentrer chez lui. Il ne devait jamais oublier cette humiliation.

m. Qays, le fils de Sa'd, est marié à Qarîba (ou Qurayba), la sœur d'Abû Bakr. Il avait été critiqué par Abû Bakr et 'Umar qui avaient dit un jour au Prophète « Si Qays continue à dépenser de la sorte, il va finir par dilapider toute la fortune de sa famille ! » Parvenue aux oreilles de Sa'd, cette remarque l'avait énervé ; il s'en était plaint auprès du Prophète : « Qu'ont-ils, ces deux-là ? Veulent-ils que mon fils devienne avare ? »

n. Suwayd ibn al-Sâmit était apparenté au Prophète par un lien de sang : la mère de Suwayd était Laylâ bint Amr des Banû al-Najjâr, la sœur de Salmâ, l'arrière-grand-mère de Muhammad (il était donc le cousin germain de 'Abd al-Muttalib, le grand-père du Prophète).

o. Iyyâs ibn Mu'âdh, un jeune homme qui était avec la délégation, était tombé en admiration devant les paroles de Muhammad et s'était écrié : « Ce que nous venons d'entendre est plus intéressant que le pacte que nous sommes venus nouer avec les Qurayshites. » Les membres de son clan lui avaient dit qu'il ne comprenait rien à rien et lui avaient jeté du sable au visage. Personne à l'époque n'avait pris au sérieux la remarque du jeune Iyyâs qui allait s'avérer d'une grande lucidité politique.

p. Rentrés à Médine, les six Khazrajites avaient parlé autour d'eux de Muhammad. Au bout d'un moment, ils avaient dépêché deux émissaires au Prophète pour lui demander d'envoyer chez eux quelqu'un qui leur enseigne les préceptes de la nouvelle religion ; le Prophète leur avait adressé Mus'ab ibn 'Umayr. Rapidement la nouvelle religion avait obtenu une grande audience chez les Aws et les Khazraj.

q. Les termes du pacte étaient relativement simples : les Ansârs protégeaient le Prophète ; en contrepartie, il leur offrait le paradis. Pendant la réunion d'al-'Aqaba, l'Awsite Abû l-Haytham ibn al-Tîhân avait pris la parole et désigné clairement la dimension stratégique du pacte. « Nous comptons rompre tout lien avec les Juifs, dit-il au Prophète, et on veut être assuré que tu vas continuer à nous soutenir. » Muhammad avait souri et lui avait garanti son appui indéfectible : « Le sang pour le sang, la destruction en réponse à la destruction ; je déclarerai la guerre à vos ennemis et pactiserai avec vos alliés. » À l'issue de la réunion, Muhammad, faisant l'analogie avec les douze apôtres de Jésus, avait demandé qu'un groupe de douze

délégués (*naqīb*) soit nommé.

r. Les Aws et les Khazraj étaient en quête d'un dirigeant consensuel, capable d'unifier leurs rangs et de mettre fin à la domination grandissante des Juifs. Muhammad avait le profil idéal, surtout que lui-même recherchait une terre d'asile que les habitants de Yathrib pouvaient lui offrir. L'occasion ne devait pas être ratée.

s. Avant le pacte avec les Aws et les Khazraj, l'idée de quitter La Mecque avait longtemps caressé l'esprit du Prophète, excédé par la persécution qu'il subissait dans sa ville natale. La Tradition dit qu'il songeait à trois destinations : Yathrib, Bahrayn et Qanasrîn, au sud d'Alep. Pour des raisons personnelles, le Prophète avait certainement une préférence pour Yathrib, terre natale de son arrière-grand-mère Salmâ.

t. Notamment le controversé Ibn Salûl.

Scène 3

De fait, ‘Umar ibn al-Khattâb avait bien chargé un homme de surveiller de près les faits et gestes des Ansârs. Dès qu’il a constaté que ces derniers étaient sur le point de prêter serment à Sa’d, avant même que les dissensions ne se fassent jour, l’espion dissimulé dans la *saqîfa* a quitté discrètement la réunion et accouru vers ‘Umar, lequel se trouve à la mosquée entouré d’un groupe d’Émigrants.

« ‘Umar ! Viens vite ! lui dit la taupe essoufflée. Les Ansârs s’apprêtent à faire allégeance à Sa’d ! Il faut rattraper la situation avant qu’il ne soit trop tard ! La porte de la discorde est grande ouverte et, si tu ne fais rien, ce sera la guerre à coup sûr ! »

‘Umar se dresse promptement. Tout en écoutant le compte rendu détaillé de son informateur qui marche à ses côtés, il s’avance en direction de la maison du Prophète, là où son ami Abû Bakr, dit Ibn Abî Quhâfa, s’est isolé avec la famille du défunt. Se tenant sur le pas de la porte, il appelle Abû Bakr de sa voix de stentor. Il ne veut pas entrer dans la chambre mortuaire pour ne pas avoir à parler devant la famille de Muhammad ; c’est en tête à tête qu’il souhaite discuter avec son complice. Ne voyant personne sortir, ‘Umar crie de nouveau : « Ibn Abî Quhâfa, sors ! J’ai à te parler !

– Laisse-moi, ‘Umar, je suis occupé ! lui répond Abû Bakr en entrouvrant la porte.

– Non, je ne te laisserai pas ! C’est urgent ! »

Abû Bakr finit par sortir : « Qu’est-ce qui se passe donc ? » Avant même de recevoir la réponse, il comprend au visage décomposé de son ami que quelque chose de grave est en train de se produire. « Les Ansârs sont réunis à la *saqîfa*, lui dit ‘Umar. Ils s’apprêtent à prêter serment à Sa’d ! “Nous te désignons toi, et ton fils après toi”, qu’ils lui disent ! Il faut faire vite, l’heure est grave ! »

Abû Bakr tombe des nues. « Eh bien, ils n’ont pas perdu de temps, ceux-là ! » se dit-il. Tout occupé à garder l’œil sur la famille du Prophète afin qu’elle ne puisse rien entreprendre à son insu, il n’a pas vu qu’un autre groupe se réunissait. Son visage fin se crispe ; il fronce

les sourcils et passe une main nerveuse sur sa barbe clairsemée. ‘Umar ajoute : « Il en est même qui défendent l’idée de deux chefs : un émir pour les Ansârs et un pour les Émigrants !

– Que doit-on faire, à ton avis ?

– Allons les voir tout de suite !

– Enfin, ‘Umar ! Tu sais bien qu’on ne peut bouger d’ici avant l’enterrement du Prophète ; ‘Alî est sur le point de commencer la toilette mortuaire !

– Laisse la famille s’occuper du mort ! Nous avons plus important à faire », lui rétorque ‘Umar avec fermeté.

Abû Bakr, généralement imperturbable, ne peut réprimer un mouvement de stupeur face à l’attitude de son ami. Il tergiverse, mais la poigne de ‘Umar le tire de son hébétitude inquiète. « Allez, viens. » Il referme derrière lui la porte de la chambre mortuaire où gît le corps sans vie du Prophète ; ni lui ni ‘Umar ne jugent bon d’informer ‘Alî, son cousin et gendre, ou ‘Abbâs¹, son oncle, de ce qui est en train de se tramer. Surtout, qu’ils restent ici, qu’ils ne les suivent pas à la *saqîfa*... Plus tard, les Ansârs ne se priveront pas de leur reprocher cette mise à l’écart volontaire : « Vous avez profité de la situation ! La famille du Prophète était accablée de chagrin et accaparée par les obsèques, et vous avez sauté sur l’occasion pour lui ravir le pouvoir ! »

‘Umar n’a pas l’intention de débarquer seul au milieu des Ansârs et décide d’embrigader également Abû ‘Ubayda ibn al-Jarrâh, un Émigrant qui a participé à toutes les batailles du Prophète. Son principal fait d’armes a été, lors de la bataille de Badr en 624, de tuer son propre père qui combattait avec les « mécréants ». Un verset a même été révélé à la suite de cet événement : « *Tu ne trouveras pas de gens croyant en Dieu et au Jour dernier et témoignant de l’affection à ceux qui s’opposent à Dieu et à son Prophète ; seraient-ils leurs pères, leurs fils, leurs frères ou appartiendraient-ils à leur clan* » (58 : 22)². Abû ‘Ubayda est en outre le fossoyeur des Émigrants, lesquels enterrent leurs morts d’une manière différente de celle des Médinois. C’est sans doute pour creuser la tombe du Prophète qu’il se trouve à cet instant à proximité de la chambre mortuaire. Il est en train de discuter avec un autre Émigrant quand il entend ‘Umar l’appeler de loin : « Viens par ici ! Je dois te parler.

– Qu’y a-t-il ?

– Nous devons aller voir les Ansârs réunis à la *saqîfa* : ils sont sur

le point de faire allégeance à Sa'd ibn 'Ubâda », répond 'Umar sur un ton grave. Abû 'Ubayda sursaute : « Quoi ? Ils se sont mis d'accord ? Jamais je ne l'aurais imaginé... » 'Umar lève les mains au ciel : « Eh oui, hélas ! Qui l'eût cru ? Allez, viens vite. Nous n'avons pas une minute à perdre.

– Mais comment pourrais-je vous accompagner ? Je suis le fossoyeur des Émigrants : d'un moment à l'autre, on va avoir besoin de moi pour creuser la tombe du Prophète ! » 'Umar, excédé, le tance : « Eh bien tant pis ! Ils devront se débrouiller sans toi. » De fait, ce n'est pas Abû 'Ubayda qui préparera la tombe, mais l'Ansarien Abû Talha^{a3} ; Muhammad sera inhumé non selon le rituel mecquois, mais selon la coutume médinoise⁴.

Le « triumvirat⁵ » formé par 'Umar, Abû Bakr et Abû 'Ubayda⁶ se dirige d'un pas décidé vers la réunion des Ansârs, bientôt suivi d'autres Émigrants animés d'un mélange de solidarité clanique et de curiosité. Enveloppés de larges étoffes en coton du Yémen, Abû Bakr et 'Umar marchent avec hâte loin devant, en tête du groupe ; le visage penché l'un vers l'autre, ils chuchotent ; personne ne parvient à entendre quoi que ce soit de leurs conciliabules. Au demeurant, nombre des Émigrants qui les suivent ne savent pas vraiment ce qui se trame ; ils savent seulement qu'on se dirige vers la *saqîfa* des Banû Sâ'ida pour retrouver les Ansârs. En chemin, on discute. Quelqu'un s'interroge : « Où est 'Alî ? Pourquoi n'est-il pas avec eux ?

– Il est chez lui avec sa femme, son oncle Abbâs, son cousin Zubayr ibn al-'Awwâm^{b7} et d'autres membres de la famille, répond l'un.

– Non, réplique un autre, il est dans la chambre mortuaire avec son oncle et ses cousins ; ils préparent les obsèques. » Un homme décide de rejoindre en tête du peloton Sa'îd ibn Zayd^{c8}, cousin germain et beau-frère de 'Umar et lié également par la famille à Abû Bakr ; lui doit être bien informé. « Que se passe-t-il au juste ? Pourquoi allons-nous à la *saqîfa* ?

– On va parler aux Ansârs. Ils désapprouvent l'allégeance faite à Abû Bakr.

– Ah bon ? On a déjà fait allégeance à Abû Bakr ? Quand ça ?

– Oui, dit Ibn Zayd. Mon cousin 'Umar et quelques Émigrants lui ont prêté serment juste après l'annonce de la mort du Prophète : tu comprends, il n'était pas question qu'on reste un seul jour sans chef... En apprenant la nouvelle, les Ansârs se sont montrés très mécontents :

ils sont réunis chez Sa'd pour lui faire allégeance. Abû Bakr et 'Umar veulent les voir pour les en dissuader. »

La Tradition ne se montrera pas univoque sur ce point, mais plusieurs récits feront effectivement état d'une allégeance faite à Abû Bakr le jour même de la mort de Muhammad. Dans les minutes suivant l'annonce de la mort du Prophète, 'Umar aurait mis tout le monde devant le fait accompli en proclamant : « Voici Abû Bakr, notre aîné : prêtez-lui serment ! » Les Ansârs ont-ils eu vent d'une allégeance discrète faite à Abû Bakr et veulent-ils, à la *saqîfa*, marquer leur désaccord en faisant allégeance à l'un des leurs ? Ou bien cette réunion est-elle une mesure préventive afin de se préparer à une éventuelle et très probable mainmise des Émigrants sur Médine ? En réaction à cette initiative à laquelle ils n'ont pas été associés et qu'ils ont pu considérer comme un coup de force, les Ansârs auraient décidé alors de tenir une réunion de crise à la *saqîfa*. Ils sont déterminés à riposter à cette auto-proclamation des Émigrants et à affirmer leur souveraineté en désignant Sa'd ibn 'Ubâda comme leur chef. Les propos des Ansârs confirment cette version des faits ; pendant la réunion de la *saqîfa*, un Ansarien interpellera ainsi les Émigrants : « Gens de Quraysh ! Une faction parmi vous est venue s'installer chez nous et voilà que vous voulez vous imposer à nous et nous prendre par la force le pouvoir sur nos propres terres⁹ ! »

À vrai dire, la chronologie de ces jours fatidiques reste très embrouillée dans la mémoire musulmane, signe d'un malaise évident. Tout le monde est d'accord sur la date de la mort du Prophète, le lundi 8 juin 632, et sur le fait que la réunion de la *saqîfa* s'est tenue avant l'inhumation¹⁰. Mais rien n'est certain quant à la date précise de cette dernière : mardi soir ? Mercredi soir ? Le conclave des Ansârs a-t-il eu lieu le jour même du décès, le lendemain ou le surlendemain ? Doit-on prendre en compte la version de Tabarî qui dit qu'Abû Bakr n'est arrivé à Médine que trois jours après la mort de Muhammad¹¹, ce qui oblige à tout décaler ?

Malgré les nombreuses questions sans réponse, il est possible de reconstituer par la confrontation des différents récits un enchaînement vraisemblable des événements. Lundi, quand le Prophète décède, Abû Bakr n'est pas à Médine, mais à Sunh, chez sa seconde épouse¹². Durant les premières heures, la nouvelle de la mort de Muhammad est sans doute dissimulée. Le lendemain mardi, la nouvelle se répand dans

Médine, déclenchant un vent de panique : de nombreux musulmans, ‘Umar en tête, refusent d’admettre la mort du Prophète¹³ ; Ibn al-Khattâb harangue la foule et menace même de tuer quiconque dira que Muhammad est mort. Par cette manœuvre, ‘Umar tente sans doute de gagner du temps en attendant la venue d’Abû Bakr, étrangement absent de Médine à cet instant crucial. Le déni de la mort du Prophète permet de suspendre le cours des événements afin de régler la question de la succession en toute tranquillité¹⁴.

Le futur premier calife arrive de Sunh mardi en fin de journée ou mercredi dans la journée ; il embrasse le front du défunt et adresse à la foule amassée devant la maison du Prophète sa phrase devenue célèbre : « Que ceux qui adorent Muhammad sachent que Muhammad est mort. Que ceux qui adorent Dieu sachent que Dieu est éternel et ne meurt jamais. » Ces paroles opèrent comme l’annonce officielle de la mort du Prophète. Abû Bakr invite aussitôt après les musulmans à se concerter durant la nuit pour se choisir un chef. On peut supposer que certains Émigrants s’empressent alors de faire immédiatement allégeance à Abû Bakr. Les membres de la famille du Prophète, ‘Alî notamment, se sont enfermés dans la chambre pour accomplir la toilette mortuaire et préparer les obsèques ; ils ne peuvent pas prendre part aux pourparlers politiques car pour eux la priorité est aux funérailles. C’est ce que ‘Alî dira plus tard : « Vous me voyez quitter la chambre mortuaire, le Prophète pas encore enterré, et abandonner sa dépouille pour sortir me disputer pour le califat ? Est-ce seulement concevable¹⁵ ? »

Et même si on ne peut pas en déterminer la date exacte, on peut avancer l’hypothèse fort recevable que la réunion de la *saqîfa* se tient en même temps que les préparatifs des obsèques nocturnes de Muhammad, soit mardi 9 ou mercredi 10 juin 632 dans la nuit. Plusieurs indices viennent confirmer cette supposition. D’abord, ‘Alî et la famille hachémite sont absents de cette réunion. Pourtant, ne sont-ils pas mieux placés qu’Abû ‘Ubayda pour accompagner Abû Bakr et ‘Umar ? Unanimement reconnue par toutes les versions avancées par la Tradition tant sunnite que shî’ite, leur absence est justifiée par le fait que ‘Alî et les membres de la famille seront alors occupés par la toilette mortuaire¹⁶.

Par ailleurs, plusieurs sources sunnites affirment qu’Abû Bakr et ‘Umar n’ont pas assisté aux funérailles du Prophète, sans doute parce

qu'ils sont à ce moment-là dans la *saqîfa*¹⁷. La Tradition affirme qu'Abû Bakr n'a pas voulu prendre part à la toilette mortuaire du Prophète. Il en a laissé le soin à 'Alî et la famille hachémite en prétextant que seuls les proches parents devaient s'occuper des funérailles. C'est un bien curieux comportement de la part d'Abû Bakr. Ne se considère-t-il donc pas parmi les proches de Muhammad ? N'est-il pas son beau-père et son meilleur ami ? N'est-ce pas au nom de leur lien privilégié et intime qu'il justifiera sa préséance dans la succession du Prophète ? Tout porte à croire qu'il utilise cet alibi pour occuper la famille du Prophète et s'éclipser afin d'aller régler avec 'Umar la question de la succession. De plus, quand on veut creuser la tombe de Muhammad, Abû 'Ubayda, le fossoyeur des Émigrants, est introuvable et pour cause : il est à la *saqîfa* des Banû Sâ'ida. Finalement, c'est l'Ansarien Abû Talha qui creusera la tombe du Prophète selon le rite médinois.

Abû Bakr et 'Umar veulent sans doute agir seuls pour damer le pion à tout le monde. Ils profitent des funérailles du Prophète et de l'isolement de la famille hachémite pour l'écarter de toute décision politique. Il semble clair à tout le moins que les Ansârs se sont livrés au même calcul qu'Abû Bakr et 'Umar : ils ont réuni leurs états généraux pendant les obsèques afin de ne pas être dérangés par les Émigrants, censés être occupés par l'enterrement. Mais les Ansârs ont sous-estimé la réactivité d'Abû Bakr et de 'Umar : ce dernier n'a pas hésité à faire sortir en catastrophe le premier de la chambre mortuaire. Désertant les funérailles du Prophète, les voilà qui se hâtent dans la nuit vers la *saqîfa*, au milieu de leurs partisans déterminés à s'imposer comme les nouveaux maîtres de Médine.

À quelques mètres de leur destination, leurs pas sont soudain interrompus par l'irruption de deux hommes : ce sont les Ansârs Ma'n et 'Uwaym qui viennent de quitter la réunion après avoir plaidé de manière provocante la cause de Quraysh. Ils interpellent Abû Bakr et 'Umar : « Où allez-vous ?

– Nous allons voir les Ansârs.

– On vous le déconseille ! Ne vous approchez pas d'eux ! Arrangez vos affaires sans eux !

– Non, par Dieu, dit 'Umar, je vous jure qu'on va aller leur parler ! » D'un simple geste de la main, il écarte les importuns, qui insistent cependant : « N'y allez pas, je vous en conjure ! dit Ma'n. La

situation est suffisamment compliquée, ne l'aggravez pas ! » Mais 'Umar, toujours aussi impétueux, n'en démord pas : « Laissez-nous passer ! Nous devons leur parler ! »

Certains de leur bon droit, Abû Bakr et 'Umar sont en outre confiants dans leur force de persuasion. Ayant suivi le Prophète dès le début de sa prédication, subi avec lui la persécution de la vieille aristocratie qurayshite et quitté La Mecque pour se réfugier avec lui à Médine, les Émigrants forment une nouvelle noblesse qui fonde son assise sur la méritocratie religieuse et le soutien infailible à Muhammad. Abû Bakr, 'Umar et Abû 'Ubayda sont les parfaits représentants de cette caste : bien que rattachés à la prestigieuse tribu de Quraysh, ils appartiennent à des clans mineurs puisqu'ils ne sont pas les descendants de Qussay ibn Kilâb, l'ancêtre qui a unifié les Qurayshites et leur a fait obtenir le gouvernement de La Mecque¹⁸. Abû 'Ubayda, en particulier, est un Qurayshite de seconde zone : il est issu d'un clan inférieur issu de ce qu'on appelle *Quraysh al-dhawâhir* (Quraysh du dehors) qui vit en périphérie de La Mecque dans une bédouinité très rustique¹⁹. Mais le fait qu'ils aient suivi Muhammad dès le début de sa carrière a contribué à leur ascension.

C'est là l'une des manifestations de la révolution religieuse de Muhammad qui a ébranlé les fondements de l'ancien régime qui était entre les mains de la vieille aristocratie²⁰. La Tradition rapporte un échange éloquent entre 'Abbâs et Abû Sufyân, deux éminents représentants de cette ancienne aristocratie de Quraysh. Alors qu'Abû Sufyân exprime son plus grand mépris pour 'Umar du fait de son appartenance au clan inférieur des Banû 'Adiyy, 'Abbâs lui rétorque que les temps ont changé : « 'Umar fait partie de ceux que l'islam a élevés dans la hiérarchie sociale²¹. » Depuis l'essor de la nouvelle religion, 'Umar comme Abû Bakr et d'autres forment désormais une nouvelle classe politique puissante, capable, malgré des origines modestes, de tenir tête et même d'éclipser aussi bien la vieille aristocratie qurayshite que les prestigieuses tribus des Aws et Khazraj. L'islam a de fait entraîné une redéfinition de la hiérarchie sociale – pour l'instant tout du moins.

Abû Bakr et 'Umar sont encore décrits comme les plus zélés des partisans de Muhammad, eux qui ont pris tous les risques et accepté tous les sacrifices. Les livres de la Tradition regorgent d'anecdotes montrant que les deux hommes étaient d'une loyauté sans faille,

comme lors de cet incident humiliant pour le Prophète, abandonné en plein prêche de vendredi par les musulmans parce qu'un marchand d'huile rentrant de Syrie venait d'arriver à Médine. Seuls une douzaine de fidèles dévoués étaient restés à la mosquée pour écouter Muhammad, parmi lesquels Abû Bakr et 'Umar²².

Ils ont en outre consolidé leur position par des alliances matrimoniales, en donnant en mariage au Prophète leurs filles respectives, 'Â'isha et Hafsa. On les trouvait depuis dans la garde rapprochée de Muhammad, au cœur de son intimité, prenant part aux décisions ; ils étaient consultés, respectés et même craints²³. Pendant l'agonie du Prophète surtout, 'Â'isha et Hafsa ont largement œuvré à l'ascension politique de leurs pères. Certains récits de la Tradition disent qu'Abû Bakr avait même demandé que le Prophète malade soit installé chez lui²⁴. Dans le moment crucial précédant la mort du Prophète, les deux beaux-pères de ce dernier ont tiré le plus grand profit de la présence, au chevet du moribond, de leurs filles qui les tenaient informés de tout ce qui se passait, ce qui leur a permis de garder le contrôle de la situation²⁵. C'est donc fébriles mais sûrs de leur droit qu'ils débarquent à la *saqîfa* : ils n'ont pas l'intention de voir leur héritage leur passer sous le nez. Les Ansârs, eux, ne l'entendent pas de cette oreille : sans leur soutien, que serait devenu l'islam ? Et que serait devenu Muhammad, sinon un marginal à la tête d'une petite secte clandestine ?

-
- a. Abû Talha, de son nom complet Zayd ibn Sahl, appartient au clan des Banû al-Najjâr (de la tribu des Khazraj).
- b. Zubayr ibn al-‘Awwâm est le fils de Safiyya bint ‘Abd al-Muttalib, la tante paternelle du Prophète. Son père est al-‘Awwâm ibn Khuwaylid, le frère de Khadîja bint Khuwaylid, la première épouse de Muhammad.
- c. La femme de Sa‘îd ibn Zayd est sa cousine germaine, Fâtima bint al-Khattâb, la sœur de ‘Umar. ‘Âtika bint Zayd, la sœur de Sa‘îd ibn Zayd, est mariée au fils aîné d’Abû Bakr ‘Abd-Allâh.

Scène 4

Dans la nuit, les Ansârs entendent des pas et une rumeur qui se rapprochent de la *saqîfa*. L'assemblée se tait. On tend l'oreille. Soudain, ils voient des silhouettes surgir de l'obscurité. Trois hommes déboulent escortés de quelques autres, tandis qu'une foule compacte se masse devant l'entrée de l'auvent. Les Ansârs réunis dans la *saqîfa* reconnaissent immédiatement Abû Bakr, 'Umar et Abû 'Ubayda qui entrent d'un pas décidé, comme sur le point de lancer un assaut. Ils fixent les trois intrus comme s'ils les voyaient pour la première fois, s'attardant sur 'Umar qu'ils suivent d'un regard inquiet : la présence de cet homme brutal et querelleur n'augure rien de bon¹. Sa'd, Qays et Hubâb, en particulier, le toisent avec une hostilité manifeste.

'Umar, qui approche de la cinquantaine, a la peau blanche, légèrement rosée sur les joues, et porte une barbe pointue teinte au henné qui lui descend jusqu'à mi-poitrine et qui contraste avec son crâne chauve et luisant. C'est un véritable colosse, large d'épaules et très grand de taille. On raconte que quand on le voit sur son cheval, on a l'impression qu'il est debout car ses longues jambes touchent le sol². À côté de lui, Abû Bakr semble tout menu. Ce sexagénaire est si maigre que le pagne dont il drape sa silhouette voûtée lui glisse constamment sur les hanches. C'est un homme au visage osseux, aux pommettes saillantes et au front dégarni mais qui a de beaux traits fins et une peau blanche nacrée couverte de poils clairsemés. Ses petits yeux bruns enfoncés dans les orbites brillent d'un regard perçant³.

D'un mouvement spontané, quelques Ansârs assis sur la banquette qui fait face à Sa'd se lèvent et Abû Bakr, 'Umar et Abû 'Ubayda prennent place sans même attendre d'y être conviés. Abû Bakr s'assoit au centre ; à sa droite 'Umar, les poings sur les hanches, et à sa gauche Abû 'Ubayda, les bras croisés sur le ventre. La symétrie est parfaite en regard de Sa'd au milieu de Hubâb et Qays. Les trois Émigrants observent à la lumière vacillante des flambeaux les visages étonnés des Ansârs mais ne devinent pas encore l'identité de l'homme allongé

sur une banquette, enveloppé de couvertures, le dos calé sur un grand coussin et dont le visage est plongé dans la pénombre. « Qui est-ce ? demande ‘Umar aux hommes debout à ses côtés. – C’est Sa’d ibn ‘Ubâda ; il est souffrant », lui répond-on. ‘Umar ne peut réprimer un rictus. La faiblesse physique de l’adversaire le rassure. Dans une encoignure se tiennent deux hommes un peu à l’écart ; il reconnaît les visages de Bashîr et d’Ussayd, avec lesquels il échange discrètement un regard complice.

Abû Bakr jette pour sa part un vague coup d’œil circulaire sur l’assemblée avant de se fixer sur Sa’d. Les deux hommes se saluent d’un regard où luit une estime mutuelle. Ils se connaissent bien, se respectent et sont aussi alliés par mariage : Qays, le fils de Sa’d, est marié à Qarîba, la sœur d’Abû Bakr⁴, tandis que ce dernier a pris pour épouse Habîba, une cousine éloignée de Sa’d^a. Sa’d et Abû Bakr se ressemblent en outre par le caractère : ils ont tous les deux un sens aigu de la loyauté, de la dignité, des réalités aussi. Lorsque la discussion de la *saqîfa* dégénérera en bagarre de chiffonniers, les deux hommes ne diront plus un mot.

« Dis-moi, Sa’d, qu’est-ce qui se passe ?, entame Abû Bakr.

– Je suis l’un des vôtres ! » lui répond l’interpellé. Cette réponse courtoise apaise brusquement l’atmosphère sans vraiment la détendre. Ansârs et Émigrants continuent de s’épier anxieusement. Personne n’ose prendre la parole. Les respirations sont en suspens. Un long moment, une heure peut-être selon Wâqidî⁵, s’écoule ; le temps s’étire au point de sembler immobile ; le silence se durcit, devient de plus en plus lourd. Le poète Abû Dhu’ayb qui, depuis la fenêtre, scrute sans ciller les visages se demande qui sera le premier à le briser.

Soudain, il voit Sa’d faire un signe de la main en direction d’un homme qui se lève et se déplace d’un pas lent et assuré vers le centre de la *saqîfa*, tel le premier pion qu’on avance solennellement pour ouvrir une partie d’échecs. Abû Dhu’ayb affiche un large sourire d’excitation et se penche sur son voisin : « Ils vont enfin commencer ! Thâbit ibn Qays⁶ va parler ! Tu le connais, bien sûr : c’est le tribun des Ansârs ! »

Dans les mœurs arabes, chaque tribu a son orateur (*khatîb* ou *mutakallim*), une sorte de porte-parole qui joue un rôle capital dans les palabres politiques. Comme sur un champ de bataille, les harangues

de ces joueurs redoutables sont une véritable arme capable d'appuyer ou d'infléchir les grandes décisions collectives. L'orateur de la tribu est souvent accompagné de poètes dont les vers font le plus grand effet sur l'esprit arabe, très sensible au pouvoir persuasif de l'éloquence et à l'autorité de la parole. Ces vers, repris et diffusés, exercent une influence déterminante sur l'« opinion publique » de l'époque. La réunion de la *saqîfa*, qui va voir alterner harangues et vers improvisés, s'inscrit pleinement dans cette tradition arabe ancestrale ; et ce n'est pas pour rien si Hassân ibn Thâbit⁷, le poète officiel du Prophète, est également présent. Après avoir échangé avec Sa'd un regard plein de connivence, Thâbit ibn Qays se dresse donc fièrement et, une fois prononcée la formule de profession de foi, déclare : « Ô Émigrants ! Vous savez mieux que nous tous que le Prophète est demeuré à La Mecque pendant des années, où il a été malmené par les hommes de sa tribu bien que Dieu l'ait incité à diffuser son message par une méthode clémentine et pacifique. Puis Dieu lui a ordonné d'émigrer et lui a prescrit le combat : c'est à ce moment-là que nous sommes devenus ses Auxiliaires ; notre ville a été pour lui une terre d'asile. Et vous, vous êtes venus avec lui. Pour vous soutenir, nous avons tout partagé avec vous, notre argent et nos affaires ; nous vous avons hébergés et nous vous avons bien traités. Nous sommes donc les Auxiliaires de Dieu et le bataillon de l'islam. C'est pour reconnaître notre mérite que Dieu dit dans le Coran : *“À ceux qui s'étaient établis avant eux en cette demeure et dans la foi ; à ceux qui aiment celui qui émigre vers eux. Ils ne trouvent dans leurs cœurs aucune envie pour ce qui a été donné à ces émigrés. Ils les préfèrent à eux-mêmes, malgré leur pauvreté”* (59 : 9). Je peux vous citer d'autres versets encore ; et cela, vous ne pouvez le nier. Le Prophète aussi a fait notre éloge à plusieurs reprises. » Abû Bakr écoute en hochant la tête en signe d'approbation et Thâbit poursuit : « Or le Prophète a quitté ce monde sans avoir nommé désigné un homme pour lui succéder : il a décidé de nous laisser élire nous-mêmes notre chef, car il était persuadé que sa communauté ferait forcément le bon choix et que les musulmans ne sauraient s'engager sur le chemin de la perdition. »

À cette mention, 'Umar ne peut réprimer un sursaut nerveux. Son visage pâlit soudainement : à part Abû Bakr, personne ce jour-là ne sait que c'est lui qui a précisément empêché le Prophète de dicter un testament⁸... Abû Bakr se tourne vers 'Umar et échange avec lui un

regard entendu.

« Nous sommes les Auxiliaires de Dieu, poursuit Thâbit, et l'imamat nous revient de droit ! » Les Émigrants amassés à l'entrée de la *saqîfa* commencent à vociférer. D'un signe de la main, Abû Bakr leur demande de se taire. Il sent à côté de lui la jambe de 'Umar tressauter nerveusement. D'une voix pleine d'autorité, le tribun des Ansârs continue son discours : « Vous autres, compagnie des Émigrants, vous êtes une faction qui s'est réfugiée chez nous après avoir fui La Mecque. Et voilà qu'un groupe d'entre les vôtres veut nous enlever de force le pouvoir sur notre propre terre. »

Saisi par la colère, 'Umar se lève brusquement. La fureur empourpre son visage. « Écoute-moi, toi... », dit-il à Thâbit. Aussitôt, Abû Bakr le saisit vigoureusement par le bras. « Tais-toi ! lui dit-il en le regardant droit dans les yeux. Et assieds-toi !

– Mais tu n'as pas entendu ce qu'il vient de dire ?

– J'ai parfaitement entendu !

– Laisse-moi lui répondre alors ! J'ai préparé une harangue qui va les clouer sur place ! »

Abû Bakr lance un regard furibond à 'Umar : « Non ! Pas un mot ! C'est moi qui vais leur parler ! Si tu as des choses à dire, tu les diras après moi. » L'impétueux 'Umar baisse les yeux et se rassoit docilement. Ses oreilles se mettent à bourdonner. Sa harangue lui restera à jamais dans la gorge.

Les Ansârs sont surpris de voir le doux et sensible Abû Bakr dominer avec autant d'aisance le farouche 'Umar. Malgré son air dolent et son apparente naïveté, il est capable de faire trembler son compagnon colérique et virulent, n'hésitant pas à le saisir par la barbe pour le rappeler à l'ordre si nécessaire⁹. La personnalité d'Abû Bakr est complexe, mélange énigmatique de sensiblerie et de fermeté. Sous la douceur de son visage pieux, derrière sa voix faible et ses yeux qui se noient facilement de larmes, se cachent un caractère féroce et une détermination sans faille. Tout le monde s'étonne de l'entente subtile qu'il y a entre lui et 'Umar. Ils forment un duo inattendu¹⁰.

Si Abû Bakr impose le silence à 'Umar, c'est parce qu'il redoute les conséquences désastreuses de sa fougue maladroite, quand lui-même est venu pour négocier et non pour se bagarrer. À la méthode fruste de son acolyte, il préfère la sienne, souple et diplomatique. 'Umar, qui ne veut pas le fâcher, se tait donc à son corps défendant et laisse la parole

à son ami. Sans se lever de sa place, ce dernier se tourne vers Thâbit ibn Qays. Sans crier, sa voix s'élève et se propage par-dessus les têtes jusqu'au fond de la *saqîfa*. Il parle posément, nettement : « Ô Thâbit, tout ce que tu viens de dire au sujet des mérites des Ansârs est indéniable ; vous avez été le plus grand soutien pour l'islam et c'est dans vos terres que nous avons émigré et trouvé refuge. Votre ancienneté dans l'islam est également irréfutable. Vous êtes nos frères dans la religion, nos associés dans la foi et nos soutiens face à l'ennemi. Vous nous avez hébergés, consolés et secourus. Que Dieu vous en récompense ! Le Prophète a dit : "Si je dois un jour traverser une rivière, je ne choisirai que la rivière que les Ansârs choisissent de traverser." La majorité des Compagnons du Prophète sont issus de vos tribus ; et, après les premiers Émigrants, vous êtes pour nous les êtres les plus chers. »

Les yeux fixés sur le beau visage d'Abû Bakr, les Ansârs boivent ses paroles. Soudain il se tait, se rendant compte qu'il n'est pas là pour faire l'éloge de ses rivaux. Il se reprend : « Toutefois, n'oubliez pas que nous, les Émigrants, sommes les premiers à nous être convertis à l'islam ; nous sommes les premiers à avoir cru en Muhammad. Dieu, dans son Livre, nous cite avant vous : *"Quant à ceux qui sont venus les premiers parmi les Émigrants et les Auxiliaires du Prophète et ceux qui les ont suivis dans le bien : Dieu est satisfait d'eux et ils sont satisfaits de Lui"* (9 : 100). Souvenez-vous, Dieu a envoyé Muhammad pour adorer un Dieu unique alors que les gens de sa tribu adoraient des divinités de pierre et de bois. Les Arabes ont refusé de suivre le Messenger de Dieu parce qu'ils ne voulaient pas abandonner la religion de leurs ancêtres ; alors Il a accordé aux Émigrants l'honneur insigne de croire les premiers en Muhammad, de le soutenir et de vivre avec lui le calvaire de la persécution. Nous avons fait des sacrifices avec lui. Et malgré notre petit nombre, nous Émigrants, nous avons résisté et fait preuve de patience. Dieu dit dans le Coran : *"Le butin est destiné aux émigrés qui sont pauvres, qui ont été expulsés de leurs maisons et privés de leurs biens tandis qu'ils cherchaient une faveur de Dieu et sa satisfaction et qu'ils portaient secours à Dieu et à son Prophète ; ceux-là sont les véridiques !"* (59 : 8) C'est nous qui avons consolé Muhammad durant les épreuves douloureuses qu'il a subies au début de sa prédication. Nous avons cru en lui au moment où tout le monde l'accusait de mensonge et d'imposture. Nous sommes ainsi les premiers sur cette terre à avoir

adoré Dieu et à avoir cru en son Envoyé. C'est pour cette raison que Dieu nous appelle dans son Livre les hommes sincères : “*Ô vous qui croyez ! Craignez Dieu et restez avec ceux qui sont sincères*” (9 : 119). »

Un murmure d'approbation interrompt les paroles d'Abû Bakr qui se sent comme rassuré par le silence des Ansârs devant son argumentation souple et implacable. Abû Dhu'ayb hoche la tête de satisfaction en murmurant : « C'est bien envoyé ! » La joute oratoire à laquelle il assiste promet d'être de grande qualité.

L'évocation par Abû Bakr de la *sâbiqa* (ancienneté) des Émigrants dans la religion s'inscrit pleinement dans la vieille tradition arabe de la *mufâkhara* (autoglorification) : dans un conseil de seigneurs, chaque tribu ou clan chante ses propres louanges pour prouver sa supériorité. Avant l'islam, cette supériorité se fondait notamment sur le paramètre aristocratique de la généalogie, sur celui, héroïque, des exploits militaires ou encore sur celui, littéraire, de l'éloquence. La *saqîfa* voit émerger un paramètre jusque-là inédit, celui du mérite religieux, confondu avec l'ancienneté de la conversion à l'islam. Or les Émigrants sont les champions incontestables de la *sâbiqa* religieuse et ils le savent. Ils en sont d'autant plus conscients que la conversion des Aws et des Khazraj à l'islam a été graduelle et intéressée (voire opportuniste), alors que celle des Émigrants a été totalement spontanée, sincère et même héroïque : les Ansârs n'ont pas connu la persécution que les Émigrants ont subie à La Mecque ; au contraire, ils ont tiré le plus grand profit politique, économique et même symbolique de l'installation du Prophète chez eux.

Les Ansârs n'osent pas contredire Abû Bakr qui vient d'aligner trois versets du Coran en faveur des Émigrants ; qui oserait le reprendre ? Il tient la barre de la réunion ; il ne sait pas sur quoi elle débouchera mais il sent qu'il a pris les commandes et que la fermeté et la souplesse de sa main suscitent l'admiration de tous. Sa'd ibn 'Ubâda est gêné de constater cette domination morale et psychologique. Il sent qu'il est déjà éclipsé. En revanche, 'Umar, enchanté et admiratif, hausse ses sourcils broussailleux et affiche un large sourire ; il vient mettre ses mains dans celles d'Abû Bakr en signe de remerciement pour son éloquence. Il reconnaîtra plus tard que tout ce que son ami a dit dépassait le discours qu'il avait pour sa part préparé.

Toujours maître de lui, Abû Bakr poursuit son plaidoyer pro domo : « Ô Ansârs ! Dois-je vous rappeler aussi qu'un lien de sang unit

tous les Émigrants à l'Envoyé de Dieu ? Ils font tous partie de sa parentèle ; ils sont tous membres de sa tribu. Et quelle tribu : la tribu de Quraysh ! » 'Umar sourit de satisfaction en entendant le nom de sa tribu résonner dans la *saqîfa* comme une formule magique, cependant que Sa'd ibn 'Ubâda lâche une grimace d'exaspération qui n'échappe à personne. Qui ne connaît sa haine pour les Qurayshites ?

Abû Bakr se lève et poursuit sa tirade en parcourant des yeux toute l'assistance et en gonflant son torse maigre : « Vous savez tous, mes frères, que la tribu de Quraysh dont le Prophète et les Émigrants sont issus est la plus noble des tribus arabes ; elle a la plus haute des ascendances et a donné les figures les plus illustres (*wujûh*) parmi les Arabes. Notre tribu est le pivot central de l'Arabie et son cœur battant. Par le nombre, c'est aussi la tribu la plus prolifique. » Après l'argument généalogique et démographique, Abû Bakr, voyant que personne dans l'assistance ne l'interrompt, poursuit en glissant progressivement vers le terrain du sacré : « Dois-je vous rappeler que les Qurayshites vivent à La Mecque, la terre sainte où Abraham a vécu et fait sa prédication ? » Et l'orateur de rappeler comment l'ancêtre commun de tous les Qurayshites, Fihir ibn Mâlik, était issu de la tribu de Kinâna, un groupe ethnique dont les origines remontent à 'Adnân, descendant d'Ismaël fils d'Abraham, c'est-à-dire les Arabes du Nord, alors que les Aws et les Khazraj sont à l'origine des tribus yéménites, autrement dit des Arabes du Sud.

« Jamais les Arabes n'accepteront l'*amr* d'aucune autre tribu, poursuit Abû Bakr. C'est pour cette raison que le Prophète a dit : "Cette affaire (*sha'n*) après moi doit rester dans Quraysh." » Puis il regarde en direction de Sa'd et lance d'une voix emphatique : « Le Prophète n'a-t-il pas dit : "Les imâms sont de Quraysh" ? » Abû Bakr appuie sur ce dernier mot en fixant son rival, avant de s'adresser à lui en élevant légèrement la voix : « Dis-leur, Sa'd ! Comme nous tous, tu as entendu le Prophète dire : "Les imâms sont de Quraysh", n'est-ce pas ? » La surprise se lit sur le visage des Ansârs. Sa'd tente de rester impassible et se mure dans le silence. Abû Bakr continue de le fixer et le relance : « Mais parle donc, Sa'd ! Tu étais présent et assis avec nous quand le Prophète a dit : "Les imâms sont de Quraysh" ! » Sa'd, se sentant acculé, finit par marmonner du bout des lèvres un « Oui » à peine audible.

Abû Bakr soupire de soulagement. Il pense que l'argument tribal

qu'il vient de dégainer comme un atout imparable met fin aux pourparlers. Par leur seule appartenance à Quraysh, la plus noble et la plus puissante des tribus arabes, les Émigrants pensent que le pouvoir leur revient de droit.

En effet, bien avant l'avènement de l'islam, les Qurayshites jouissaient déjà d'un prestige inégalé parmi les tribus arabes¹¹. Gardiens depuis le début du ve siècle du sanctuaire de la Ka'ba à La Mecque¹², ils détenaient ainsi un prodigieux capital symbolique qui générerait aussi un profit matériel – le pèlerinage était déjà à l'époque une juteuse opération. Leurs activités économiques, faites d'échanges commerciaux intenses avec la Syrie en été et le Yémen en hiver, ont fait de La Mecque une véritable plaque tournante du commerce « international », garanti par le pacte (*îlâf*) de Quraysh scellé par Hâshim, l'arrière-grand-père du Prophète, vers l'an 467, en vertu duquel toutes les tribus arabes accueillaient et protégeaient les caravanes qui traversaient leurs terres moyennant une rétribution financière ou une part des bénéfices¹³. Cette création d'un « marché commun » en Arabie a désamorcé la violence intertribale et créé une ambiance de paix. Le Coran désigne La Mecque par l'expression « cette cité où règne la sécurité » (*al-balad al-amîn*), (95 : 3¹⁴). La sécurité étant la condition sine qua non d'un commerce prospère, les Qurayshites, contrairement à de nombreuses tribus arabes qui avaient fait du brigandage une profession, rejetaient la pratique des razzias. Pour préserver les affaires, ils préféraient régler leurs conflits par la diplomatie. L'attitude souple d'Abû Bakr dans la *saqîfa* représente bien cette mentalité.

Si Quraysh jouit donc d'un prestige et d'un rayonnement économiques et symboliques qui lui assurent un ascendant sur les autres tribus, il n'en demeure pas moins qu'il ne s'est jamais imposé aux Arabes comme une autorité politique institutionnalisée, quoique la *dâr al-nadwa* (maison de la délibération) fondée par leur ancêtre Qussay ibn Kilâb, structure à mi-chemin entre un conseil municipal et un club de patrons du commerce, formât un embryon de pouvoir central. De toutes les tribus arabes, Quraysh est ainsi la seule à avoir une vision politique évoluée, consciente d'elle-même et de ses fondements éthiques. La pratique du traité chez les Qurayshites a donné un cadre stable et efficace aux accords commerciaux, au règlement des conflits, aux arrangements politiques et même à la

gestion des affaires internes de la cité. Les pactes comme *ilâf Quraysh* ou encore *hilf al-fudhûl*^{b15}, le « pacte des vertueux », montrent que les Qurayshites placent l'exigence morale (sens de l'honneur, recherche de l'intérêt général, souci du vivre-ensemble, etc.) au cœur de leur activité. En ce sens, l'esprit qurayshite domine de très haut la mentalité bédouine encore prompte à la violence et aux méthodes primaires. Le Prophète avait vingt ans quand il avait assisté avec ses oncles à la conclusion du pacte des *fudhûl*^{b16} ; la constitution de Médine tout comme les pactes d'al-'Aqaba ou l'armistice d'al-Hudaybiya qu'il avait par la suite imposés tant à ses partenaires qu'à ses adversaires avaient fait de lui le digne héritier d'un éthos politique mis en place par les membres de sa prestigieuse tribu. Le leadership des Qurayshites a été confirmé par le parcours de Muhammad qui n'a été suivi en masse par les tribus arabes qu'après la capitulation de La Mecque et la conversion (plus ou moins sincère) de ses contribuables.

Les Qurayshites sont donc conscients d'être auréolés d'un prestige qui ne se démentira pas et de détenir les atouts d'une suprématie que l'arrivée d'une nouvelle religion portée par l'un des leurs a achevé de confirmer. C'est ce qui pousse Abû Bakr et 'Umar à revendiquer le pouvoir au nom de leur appartenance à cette tribu. Le hadith « Les imâms sont de Quraysh^c » attestant de la primauté de la tribu du Prophète dans le pouvoir est un argument décisif qui sera plus tard martelé par les partisans du premier calife^{d17}.

Après avoir arraché l'assentiment de son rival sur la primauté de Quraysh, Abû Bakr est plus que jamais assuré de gagner. Il continue sur sa lancée : « Nous sommes donc les mieux placés pour hériter du pouvoir du Prophète et toute personne qui conteste notre préséance est coupable d'injustice. Alors, ô Ansârs, ne soyez pas jaloux ! Ne nous envie pas un privilège et un bienfait que Dieu dans sa bienveillance a accordés à vos frères les Émigrants ! »

Le Khazrajite Bashîr ibn Sa'd l'interrompt sur-le-champ : « Oh non, Abû Bakr, nous ne vous envions pas ! Nous ne le ferons jamais ! Tout ce que tu viens de dire est juste et il faut que tu saches que vous aussi, vous êtes les êtres les plus chers à notre cœur, sauf que nous pensons à l'avenir. Nous craignons seulement que le pouvoir échoie un jour à ceux qui ne font partie ni de votre clan ni du nôtre. Qu'advient-il alors de nous ? Si vous choisissez aujourd'hui un homme parmi les Émigrants, nous n'aurons aucune crainte et nous lui ferons allégeance.

Mais nous voulons des garanties sur l'avenir : à sa mort, c'est un Ansarien qui devra lui succéder. »

Cette proposition d'alternance déstabilise les Émigrants. Ils ne s'attendaient pas à ce coup-là : venus pour régler une affaire immédiate, ils n'ont pas anticipé la stratégie à long terme de leurs rivaux. Encore une fois, 'Umar doit réprimer son irritation tandis que Hubâb ibn Mundhir profite du silence des Émigrants pour renchérir : « Vous dites que le pouvoir doit revenir à Quraysh, soit ! Tant qu'il s'agit de l'un d'entre vous, nous l'acceptons. Mais imaginons que le pouvoir arrive plus tard entre les mains de Qurayshites dont on a tué les pères et les fils. Ils voudront se venger de nous ! Si un Qurayshite succède à un Émigrant, il est clair que nous serons à jamais écartés ! C'en sera fini de nous ! » Hubâb vient de toucher à un problème de la plus haute importance : durant les dix années que Muhammad a passées à Médine, il a combattu farouchement les Qurayshites de La Mecque restés dans la mécréance. Les Ansârs, impliqués dans ces batailles, ont assassiné beaucoup de Qurayshites. Sachant pertinemment que le statut d'Émigrant est une condition conjoncturelle et non essentielle, les Ansârs craignent qu'à leurs partenaires succèdent d'autres Qurayshites avec qui ils ont un lourd contentieux et dont ils redoutent, à juste titre, les représailles. Mais pour l'heure, ils ne veulent pas demeurer dans une posture défensive qui les met de fait dans une situation de faiblesse.

C'est alors que Hubâb lance : « Souvenez-vous ! Le Prophète, à chaque fois qu'il désignait un Émigrant pour telle ou telle mission, lui associait un Ansarien. Perpétuons cette pratique et soyons aujourd'hui associés dans le pouvoir ! » De nombreux Ansârs acquiescent, faisant mine d'oublier que du vivant même du Prophète leur cohabitation avec les Émigrants était loin d'être idyllique. En effet, si au début les Aws et les Khazraj avaient accordé l'asile à ces hommes fuyant la persécution en leur offrant le gîte, le couvert – et même leurs femmes¹⁸ –, ils ont rapidement trouvé encombrants ces réfugiés qui n'avaient pas la main légère. Les Ansârs se plaignaient souvent de l'ingratitude des Émigrants : « Tu nourris ton chien et il finit par te dévorer¹⁹ ! » Muhammad avait eu beau instaurer le principe de la fraternisation (*mu'âkhât*) pour créer un esprit de solidarité entre les uns et les autres au lendemain de son installation à Médine²⁰, rien n'y avait fait. Le vivre-ensemble restait très compliqué entre Ansârs et

Émigrants. Leur cohabitation était ponctuée de bagarres incessantes comme le jour où les deux camps s'étaient violemment disputés pour un puits. Certains Ansârs comme Ibn Salûl n'hésitaient pas à mettre de l'huile sur le feu. Parangon de l'hypocrisie²¹, Ibn Salûl, qui n'avait jamais accepté la présence de Muhammad à Médine, avait contribué à nourrir chez les Ansârs le sentiment qu'ils n'offraient pas l'asile politique à des hommes persécutés mais qu'ils subissaient la domination de véritables envahisseurs. Excédés par une présence qu'ils trouvaient de moins en moins supportable, les Ansârs étaient allés jusqu'à imposer aux Émigrants un embargo en les laissant mourir de faim pour leur faire quitter la ville. Le Coran, dans le verset « *Ce sont eux qui disent : "Ne dépensez rien pour ceux qui sont auprès du Prophète de Dieu afin qu'ils se séparent de lui"* » (63 : 7), fait allusion à cet épisode qui a marqué les esprits²². Le Prophète intervenait souvent pour arbitrer les disputes fréquentes entre Ansârs et Émigrants. Mais ce n'était pas une tâche facile. Plusieurs fois l'affrontement armé entre les deux camps avait été évité de justesse²³.

L'un des principaux motifs d'hostilité entre les deux camps était le partage du butin. Au début, les Ansârs faisaient montre d'une attitude fort généreuse, acceptant que le Prophète favorisât les Émigrants à leurs dépens, car en tant que réfugiés ces derniers vivaient dans une situation précaire. Un jour, à l'issue de la razzia des Banû Nadhîr, le Prophète avait proposé que l'intégralité du butin soit donnée aux Émigrants afin qu'ils puissent s'installer dans des demeures individuelles et qu'ils ne dérangent plus les Ansârs qui les accueillaient dans leurs maisons. Voulant sans doute se débarrasser au plus vite de cette présence encombrante, les Ansârs avaient accepté l'arrangement²⁴. Mais au fil des années, quand les conditions matérielles des Émigrants s'étaient améliorées, les Ansârs étaient devenus plus regardants sur la question du partage du butin, allant jusqu'à critiquer ouvertement la partialité du Prophète qui continuait à favoriser les Émigrants^{e25}.

Dans la réunion de la *saqîfa*, tout a donc un fort air de déjà-vu : Ansârs et Émigrants se disputent aujourd'hui la succession de Muhammad comme ils se disputaient hier un butin de guerre. L'islam est perçu comme un investissement dont chaque camp veut récolter l'exclusivité des bénéfices : les Émigrants ont fourni le premier capital, tandis que les Ansârs ont investi dans cette entreprise modeste ;

maintenant qu'elle a prospéré, il s'agit de savoir qui doit engranger les gains : l'entrepreneur ou l'actionnaire ? Les hommes présents ce jour-là à la *saqîfa* sont quasiment tous des commerçants et la négociation politique prend vite des allures de marchandage. Les adeptes de la religion du commerce jettent les bases d'un nouveau négoce : le commerce de la religion.

La proposition d'un partage du pouvoir formulée par Hubâb met Abû Bakr mal à l'aise. Il ne pensait pas se heurter à une aussi grande résistance. À court de mots et d'arguments, il se tait et se recueille pour essayer d'affûter ses idées. Personne ne parle et les yeux des Ansârs se fixent sur lui. Abû Dhu'ayb parcourt les visages un à un. Qui va répondre à Hubâb ? Et que va-t-on lui dire ? Le poète pense qu'Abû Bakr a sans doute eu tort de prendre le silence des Ansârs pendant son oraison aussi courtoise qu'irréfutable pour le signe d'une approbation ; il a sous-estimé le sens politique des Aws et des Khazraj, qui l'ont laissé s'avancer sur une voie royale pour le prendre à revers.

Dès lors, Abû Bakr se voit forcé d'adopter un ton plus conciliant : il ne peut plus être question d'ancienneté, ni de préséance tribale, ni d'accusation de jalousie. Plus d'autre choix que d'accorder aux Ansârs une part du pouvoir. « Vous êtes nos frères et nos associés, leur dit-il alors ; rien ne sera fait sans que vous soyez consultés. L'affaire doit être partagée entre nous comme les deux moitiés d'une fève. Nous sommes les émirs, vous êtes les vizirs. » Tout en faisant cette concession, Abû Bakr prend la précaution de maintenir les Émigrants dans une posture de supériorité : ils sont les princes et les Ansârs les ministres. Les Ansârs sourient en voyant que les Émigrants commencent à céder. Sa'd en est satisfait. Il pense que les siens ont bien négocié. Fatigué, et voulant sans doute écourter les pourparlers, il répond : « Oui, tu as raison, Abû Bakr ; nous sommes les vizirs, vous êtes les émirs. »

Mais le rusé Abû Bakr sent bien que derrière cette approbation se cache peut-être une stratégie pour couper court sans s'engager sur quoi que ce soit de concret. Il n'est pas question pour lui de terminer la réunion ainsi. C'est alors qu'il décide d'abattre une nouvelle carte : « Cependant, si le pouvoir revient aux Khazraj, les Aws diront : "Pourquoi pas nous ?" Et s'il va aux Aws, les Khazraj diront : "Pourquoi pas nous ?" N'oubliez pas qu'entre vous, il y a des meurtres que personne n'oubliera et des blessures que rien ne pansera. »

Remuant le couteau dans la plaie du passé, Abû Bakr laisse entendre que les Émigrants sont appelés à jouer le même rôle que celui tenu jusqu'alors par le Prophète : l'arbitre neutre qui garantit la paix civile entre les tribus rivales de Médine. Les Ansârs restent cois devant cet argument. Abû Bakr profite de leur stupeur et s'empresse d'arracher une allégeance immédiate battant le fer tant qu'il est chaud. Tout en restant assis, il prend la main de 'Umar et celle d'Abû 'Ubayda installés à sa droite et à sa gauche et dit : « Je vous propose de faire allégeance à l'un des deux hommes que voici : ils sont tous les deux dignes de l'*amr*. »

Coup de théâtre ! Tout le monde croyait jusque-là qu'Abû Bakr plaiderait pour lui-même et voilà qu'il propose la candidature des deux autres. Par cette manœuvre, il veut sans doute déstabiliser les Ansârs. Toute négociation est une guerre des nerfs et les Émigrants le savent bien. Un remous traverse toute la *saqîfa* ; on chuchote, on s'interroge. Abû Dhu'ayb, les yeux écarquillés, demande à ses voisins : « Que fait Abû Bakr ? N'est-ce pas lui le candidat ? Qu'est-ce qui se passe ? » Le poète n'est pas le seul à s'étonner. Voilà qu'il entend 'Umar réagir : « Comment peux-tu proposer cela, Abû Bakr ? C'est à toi que nous voulons faire allégeance ! Tu es notre seigneur et le meilleur de nous tous. Le Prophète te chérissait plus que nous ! » Plus tard, 'Umar avouera que l'initiative de son ami l'avait bel et bien pris par surprise et lui avait fortement déplu.

Abû Bakr fait semblant de ne pas avoir entendu l'objection de 'Umar et lui lance : « Tends la main, que je te fasse allégeance !

– Non, tu es plus vertueux que moi !

– Et toi, tu es plus fort que moi.

– Je mettrai ma force au service de ta vertu. » Abû Bakr se tourne alors vers Abû 'Ubayda : « Tends la main, que je te fasse allégeance ; le Prophète ne t'a-t-il pas surnommé *amîn al-Umma* (l'homme de confiance de la Communauté²⁶) ? » 'Umar n'en croit pas ses oreilles et écarquille les yeux mais, d'un geste discret, Abû Bakr lui donne un léger coup de pied et échange avec lui un regard furtif. 'Umar capte immédiatement le message et le voilà qui demande lui aussi à Abû 'Ubayda de tendre la main. Ce dernier, ayant perçu la manœuvre silencieuse des deux hommes, comprend ce qu'on attend de lui. Surjouant l'étonnement en faisant une grimace d'histrien, il rétorque à 'Umar : « Depuis ton entrée en islam, je ne t'ai jamais entendu dire

une bêtise aussi énorme ! Moi, passer avant Abû Bakr ? C'est insensé ! »

Les Ansârs échangent des interrogations muettes, ne sachant comment réagir. Abû Dhu'ayb est époustouflé. Les débats sont en train de prendre une tournure inattendue. À quoi jouent-ils, ces trois-là ? Abû Bakr, 'Umar et Abû 'Ubayda se renvoient la balle comme dans un mouvement bien réglé de jongleurs ou un tour de passe-passe destiné à étourdir leurs interlocuteurs. Tout le monde flaire le simulacre.

a. Habîba est une Khazrajite du clan des Banû al-Hârith. C'est d'ailleurs chez elle, à Sunh, qu'Abû Bakr se trouvait à la mort du Prophète.

b. Pour garantir la pérennité du système commercial qu'ils avaient mis en place et qu'ils administraient d'une main de maître (comme leur gestion du sanctuaire), soucieux de leur ascendant moral sur les autres tribus et jaloux de leur réputation (capital important pour un commerçant), les Qurayshites s'étaient imposé une sorte de charte déontologique appelée *hîf al-fudhûl*, par laquelle chaque Qurayshite s'engageait à défendre toute personne qui subirait une injustice sur leur terre et à la soutenir afin qu'elle fasse prévaloir ses droits. *Hîf al-fudhûl* fut, selon les termes d'Ibn Kathîr, le plus noble pacte jamais conclu parmi les Arabes et acheva de confirmer le prestige des Qurayshites ainsi que leur grande réputation de nobles seigneurs, de commerçants honnêtes et de dignes gardiens du temple.

c. Le même hadith sera inlassablement rappelé par les différents califes, tous issus de Quraysh, comme argument de légitimation de l'autorité politique (Bayhaqî *Sunan* 8/243-247 ; Suyûtî *Târîkh al-khulafâ'* 13-15). Ce n'est pas un hasard si Ibn Hajar al-'Asqalânî consacre un ouvrage entier, *Ladhat al-'aysh fî turuqi hadîth al-a'imma min Quraysh*, à ce hadith dont les rédacteurs de la Tradition n'ignorent pas les enjeux politiques. L'existence d'un tel ouvrage montre que l'inculcation de ce hadith a été pour le moins laborieuse : les esprits farouches étaient si peu convaincus que quelques années plus tard, Mu'âwiya ira plutôt chercher dans le Coran l'argument de la suprématie de Quraysh ; son interlocuteur, un Ansarien, lui opposera des versets qui soulignent l'infidélité des Qurayshites et leur acharnement à combattre l'islam. Les Ansârs de la *saqîfa* n'ont pas eu cette présence d'esprit pour contrecarrer la tirade inspirée d'Abû Bakr. Ils ne contestent pas le hadith. Abû Bakr parle avec une si grande assurance qu'on ne comprend pas pourquoi, au soir de sa vie, il exprimera le regret de ne pas avoir interrogé le Prophète sur sa succession. Pourquoi ce remords de la part de celui qui, à la *saqîfa*, semblait si sûr du bon droit des Qurayshites ? En réalité, le hadith « Les imâms sont de Quraysh » est contredit par un certain nombre de faits antérieurs et postérieurs à la réunion de la *saqîfa*. Dans un hadith célèbre, 'Â'isha, l'épouse favorite du Prophète et la propre fille d'Abû Bakr, dit que son mari aurait nommé Zayd ibn al-Hâritha si celui-ci lui avait survécu ; or, il se trouve que Zayd, l'ex-fils adoptif du Prophète, n'était pas un Qurayshite mais issu de la tribu des Banû Kalb (*Tabaqât* 3/46). De même, plus tard, à la mort d'Abû 'Ubayda ibn al-Jarrâh, 'Umar, alors deuxième calife, envisagera de nommer comme successeur l'Ansarien Mu'âdh ibn Jabal. Un autre hadith du Prophète

atteste enfin que la légitimité de l'imam s'acquiert non par la généalogie mais par le mérite : « Obéissez lors même qu'on mettrait à votre tête un esclave noir aux oreilles fendues, tant qu'il maintiendra le Livre de Dieu. »

d. Après la réunion de la *saqîfa*, al-Hârith ibn Hishâm dira : « Je vous jure que n'eût été le hadith du Prophète "Les imâms sont de Quraysh", jamais les Ansârs n'auraient été écartés de cette affaire, car ils en sont dignes ; mais cette phrase du Prophète est indiscutable. Même s'il ne devait rester de Quraysh qu'un seul homme, Dieu lui aurait confié le pouvoir. »

e. Les reproches des Ansârs parviennent un jour aux oreilles du Prophète qui entre dans une colère noire. Il convoque Sa'd ibn 'Ubâda, le porte-parole des Ansârs ; ce dernier lui fait part ouvertement de leurs griefs : « Les Ansârs disent que tu nous traites comme tes amis quand tu as besoin de nous pour combattre mais que, quand il s'agit de partager le butin, tu privilégies les hommes de ta tribu. » Muhammad réfléchit et lui répond : « Convoque les Ansârs, je vais leur parler. » Furieux, il les gronde en disant : « Avez-vous oublié que vous étiez égarés et que grâce à moi vous avez pris le droit chemin ? Avez-vous oublié que grâce à moi vous vous êtes enrichis ? Avez-vous oublié que je vous ai trouvés ennemis et que grâce à moi vos rangs se sont unis ? » Les Ansârs, intimidés par le charisme du Prophète, n'osent réitérer devant lui leurs protestations. « Oui, nous reconnaissons ces bienfaits d'Allah et de son Envoyé », lui disent-ils. Muhammad se voit obligé d'adoucir le ton : « Et moi je reconnais vos mérites : vous m'avez secouru et soutenu. Je jure par Dieu que je suivrai la route que vous prendrez quelle qu'elle soit. » Après avoir entendu les éloges faits par le Prophète, les Ansârs tournent rapidement la page.

Scène 5

Dans le camp des Ansârs, la grogne commence à monter. La manipulation devient grossière ; ils se sentent piégés. Hubâb décide de hausser le ton. Il bondit de sa place et crie en direction des hommes de son camp : « Écoutez-moi ! Je vous mets en garde ! Ne vous laissez pas faire, n'abandonnez pas vos droits ! Dieu n'a été adoré publiquement que sur vos terres ; les prières n'ont eu lieu que dans vos mosquées et les Arabes ne se sont convertis à l'islam que grâce à vos sabres ! Donc le pouvoir doit vous revenir ! » Il crie tellement qu'il s'en étouffe. « Prenez vos affaires en main ! Tout le monde vit sous votre protection ! Qui ose vous contredire ? Qui ose vous disputer vos droits ? Vous êtes les gens de la fortune, du prestige, du nombre ; vous êtes la témérité même ; restez unis, sinon vous perdrez tout ! Et si ces gens-là ne veulent pas vous écouter, alors je ne vois qu'une solution... » Il marque un temps d'arrêt ; tout le monde est suspendu aux lèvres de Hubâb qui se tourne en direction des Émigrants : « Le pouvoir partagé : un émir pour les Ansârs et un émir pour les Émigrants ! »

Ces derniers, cloués par cette proposition, cherchent une riposte quand l'un de leurs rares alliés chez les Ansârs, Ussayd ibn Khudhayr, qui avait plaidé leur cause dès avant l'arrivée d'Abû Bakr, se porte à leur secours : « Qu'est-ce que tu viens de dire, malheureux ? » Son comparse Bashîr ibn Sa'd renchérit : « Tu ne te rends pas compte ? Deux princes sur un même territoire ? C'est le conflit assuré ! » Devant les protestations, Hubâb se justifie : « Je jure par Dieu, Ussayd et Bashîr, que je ne voulais par là que sauver votre honneur et défendre vos droits... » Il baisse la tête et fait un pas en arrière. Mais ce serait mal le connaître que de le croire apprivoisé à si bon compte. Abû Bakr sent qu'il doit intervenir : « Non, vous êtes les vizirs, nous sommes les émirs ! Le pouvoir doit rester dans Quraysh ; après tout, c'est la tribu qui...

– Tout le monde sait ce que tu as à dire, l'interrompt Hubâb, nous t'avons déjà entendu ! Sache que nous n'accepterons pas cette

situation. Le partage équitable du pouvoir, voilà ce que nous voulons : un émir de chez nous et un émir de chez vous ! Ne viens-tu pas toi-même de parler des “deux moitiés d’une fève” ? N’est-ce pas ce que tu as dit à l’instant ? Comme cela, si un émir qurayshite en vient à se tromper, l’Ansarien le redressera, et réciproquement. » Hubâb pense que cette autorité bicéphale garantira un équilibre, alors que tout le monde y perçoit la source d’inévitables conflits.

Abû Bakr est d’autant plus désarçonné qu’il connaît bien Hubâb : l’homme, rusé et coriace, est en mesure de rallier beaucoup d’Ansârs à sa cause. Il cherche une porte de sortie : « Dis-moi, Hubâb, que crains-tu au juste ?

– Ô Abû Bakr ! Voyons, ce n’est pas toi que je crains ! » Hubâb marque un temps d’arrêt et jette un regard sans équivoque à ‘Umar avant de poursuivre : « Mais j’ai peur de ceux qui viendront après toi... Si d’autres Qurayshites vous succèdent, tu sais bien que ce sera une catastrophe pour nous ! On te l’a déjà dit : nous avons beaucoup de problèmes avec eux ! Des crimes de sang. » Hubâb parle calmement ; l’homme est estimé. Abû Bakr tente de le rassurer : « Eh bien, si tu constates que les choses tournent mal, tu n’auras qu’à t’emparer du pouvoir...

– Hélas ! Tu sais bien qu’à ce moment-là ce ne sera plus possible ! » Abû Bakr se tait ; il sait au fond de lui que les craintes de Hubâb sont parfaitement justifiées. Le débat commence à tourner en rond.

La balance entre Ansârs et Émigrants s’immobilise, comme bloquée par l’antagonisme de leurs droits illusoires. Mais l’entêtement n’est pas l’unique raison du blocage des négociations : les différents protagonistes se disputent une autorité politique inédite dont les contours sont flous. De quoi dispute-t-on au juste dans la *saqîfa* : de la succession du Prophète ou bien du choix d’un chef de tribu ? Le mot même de « califat » n’est à aucun moment prononcé, ni par les Émigrants ni par les Ansârs. La notion de *khalîfa*, littéralement de « lieu-tenant » de Muhammad à l’instar d’Adam instauré *khalîfa* de Dieu sur terre selon le Coran (2 : 30), est encore en gestation. Les Compagnons du Prophète recourent plutôt à des termes vagues comme *imâma* et son dérivé *imâm*, termes généraux qui désignent toutes sortes de chef (l’homme qui se place « devant », *amâma*) ou encore *amr* et son dérivé *amîr*, termes fourre-tout qui eux désignent à

la fois l'affaire (*sha'n*), la chose ou le commandement.

La difficulté des Émigrants et des Ansârs à définir et instituer cette autorité naissante qu'ils se disputent tient à deux raisons principales. D'une part, en Arabie et bien avant l'islam, l'autorité du chef (de la tribu ou du clan) n'était pas clairement institutionnalisée et ses prérogatives n'étaient pas déterminées selon un protocole régulier et rigoureux. Les habitants de l'Arabie du VII^e siècle ne créaient que des autorités provisoires, *sui generis* et *ad hoc*. Dans une certaine mesure, le califat est une variante de cette forme d'autorité politique. Cette improvisation est en outre particulièrement exacerbée dans la *saqîfa* par le caractère totalement inédit de la situation. Il s'agit pour la première fois de choisir non le chef ordinaire d'un groupe homogène comme la tribu, mais celui d'une communauté hétérogène réunissant un ensemble de tribus : Aws, Khazraj et Quraysh. Avant l'islam, avant Muhammad, les Arabes ne connaissaient pas cette forme de pouvoir supra- ou trans-tribal. De plus, ce chef détiendra un pouvoir inédit jusque-là : comme il remplacera de fait le Prophète, son autorité sera absolue car sacrée. Cela non plus, les Arabes ne le connaissent pas encore, eux qui ont toujours eu une pratique collégiale du pouvoir, assumée par un ensemble de seigneurs riches et influents. Même dans la tribu de Quraysh qui avait des mœurs politiques évoluées, le pouvoir était partagé, depuis Qussay, entre les différents frères et cousins. Après l'avènement de l'islam, l'idée d'un pouvoir central incarné par un individu (en l'occurrence le Prophète) fait son apparition – et c'est pour cette raison entre autres qu'elle rencontrera une farouche opposition. Les Émigrants souhaitent maintenir cette nouvelle forme de pouvoir monolithique inaugurée par le Prophète et en ce sens ils rompent avec la longue tradition arabe. Cela rendra encore plus difficile leur tâche d'imposer un successeur unique au Prophète : les Ansârs parlent de deux émirs alors que les Émigrants imposent immédiatement l'idée d'une hiérarchie avec les émirs (princes) et les vizirs (ministres). Ainsi, dans la *saqîfa*, ce n'est pas seulement deux clans qui s'affrontent mais deux conceptions différentes de l'autorité politique : l'une horizontale, l'autre verticale.

Le piétinement des pourparlers est par ailleurs dû au fait qu'un nouveau paramètre est en train de s'imposer dans le choix du chef : le mérite religieux, objet d'une véritable compétition entre Ansârs et Émigrants. Avant cette réunion, véritable tournant en Arabie, les

critères – du reste fluctuants – retenus étaient, on l'a vu, généalogiques, économiques, militaires et même littéraires. De plus, le pouvoir que les Compagnons de Muhammad se disputent est d'autant plus difficile à définir que la personne à remplacer, le Prophète, est tout bonnement irremplaçable. Aucun des hommes présents, quels que soient ses mérites, ne peut prétendre détenir l'autorité exclusive que détenait Muhammad. Le pouvoir unique que lui procurait sa fonction sacrée de *mustafâ* (élu de Dieu) n'est ni transmissible ni renouvelable ; tout au plus est-elle imitable. Son successeur exercera donc un pouvoir intérimaire : il sera un substitut, l'avatar d'une autorité sacrée à jamais disparue. Celui qui prendra la place de Muhammad ne sera pas son héritier mais son exécuteur testamentaire ; or, comme le Prophète a été empêché à la veille de sa mort de dicter son testament, l'autorité de son successeur est littéralement adossée au vide. Ce sont le Coran et les hadiths qui tiendront lieu de testament posthume : c'est pour cette raison qu'Abû Bakr, une fois calife, prendra soin, pour justifier chacune de ses décisions politiques, de marteler un hadith ou un verset du Coran – dont il sera parfois le seul à se souvenir...

Pour le moment, il semble conscient des contradictions de l'instant, qui l'amènent à jouer sur le double registre tribal et religieux, de l'ancien monde et du nouveau. Hubâb profite de son trouble visible pour renchérir : « Quand toi et moi nous ne serons plus de ce monde, et que les enfants des Ansârs seront traités de la pire des manières, on ne pourra rien changer ! »

Soudain, une voix tonitruante fracasse le calme de cet échange plein de retenue : « Dans ce cas, essaie de mourir vite ! » Hubâb se tourne pour voir qui vient de lui parler ainsi et se retrouve face au colosse 'Umar, les joues en feu. Ce dernier, qui estime avoir gardé le silence trop longtemps, bout d'irritation et d'impatience. La diplomatie conciliante a échoué, place à la force et à l'intimidation. Abû Dhu'ayb frémit d'excitation. « Voilà, on y arrive ! » se dit-il. Il comprend que l'intervention de 'Umar va donner une nouvelle orientation à la discussion. Abû Bakr va-t-il lui ordonner de se taire comme auparavant ?

'Umar et Hubâb s'affrontent un moment du regard. D'un tempérament également emporté, ils se connaissent bien et se détestent depuis longtemps. Le premier, d'une voix profonde enrouée par la colère, s'écrie : « Ce que tu viens de dire, Hubâb, est absurde !

Deux émirs ? Deux chefs pour une seule religion ? C'est une aberration ! Deux sabres ne peuvent pas tenir dans le même fourreau ! Ta proposition est une ruine pour la religion et pour les affaires de l'ici-bas : Dieu est unique ; l'islam est unique ; le pouvoir ne doit être détenu que par un seul homme. Alors craignez Dieu, toi et les tiens, et confiez le pouvoir à un homme qui emporte le consensus des Émigrants et des Ansârs. Je te signale que les Arabes n'accepteront jamais que le pouvoir soit confié à un homme qui ne soit pas issu de la tribu du Prophète ! Et puis, qui ose donc nous disputer le pouvoir de Muhammad et son héritage ? Nous sommes sa parentèle ; celui qui ose contester notre droit n'est qu'un vaurien ! »

Dans son échange avec Abû Bakr, Hubâb se sentait un peu frustré : la méthode tempérée de son adversaire l'empêchait de trop hausser le ton. L'intervention virulente de 'Umar le libère, il peut à son tour devenir agressif. Tout en toisant ce dernier avec malveillance, il dit aux Ansârs : « N'écoutez pas ce que vous disent cet individu et ses amis ! lance-t-il, brandissant un doigt accusateur. Sinon, Quraysh va vous dominer pour toujours et vous privera de tous vos droits ! » Il marque un temps d'arrêt, prend son souffle et regarde 'Umar droit dans les yeux avant de poursuivre : « Et s'ils ne nous accordent pas ce qu'on demande... alors chassons-les de notre terre ! » Hubâb a enfin lâché la phrase qui lui restait en travers de la gorge : la menace d'expulsion tombe comme un couperet et jette un froid sur l'assemblée. Une onde de choc traverse la *saqîfa* qui bouillonne à tel point que Hubâb se tait aussitôt pour observer les effets de la bombe qu'il vient de jeter : il vient de renvoyer les Émigrants à leur statut d'apatrides. Son cœur bat à grands coups. Il voit la frayeur se dessiner sur le visage d'Abû Bakr et la colère empourprer celui de 'Umar.

Abû Dhu'ayb se tourne immédiatement vers Abû Bakr pour ne rien rater de sa réaction. Il le voit froncer les sourcils et se frotter le front comme s'il venait de se cogner la tête contre un mur invisible : si les Ansârs mettaient leur menace à exécution, où les Émigrants pourraient-ils aller ? Le retour à La Mecque n'est même pas envisageable : ils savent qu'ils n'y seraient pas les bienvenus. Le Prophète lui-même, après le *Fath*, la conquête pacifique de la ville sainte, n'est pas venu s'y réinstaller, alors qu'il s'agissait de la terre de ses ancêtres, là où se trouve la Ka'ba. Que Médine soit restée la capitale de l'islam même après la prise de La Mecque a d'ailleurs

conforté les Ansârs dans leur légitimité et nourri leurs ambitions. Si même le Prophète n'a pas pu s'établir à La Mecque, comment Abû Bakr le pourrait-il ? Et qui voudrait offrir l'asile à ceux qui ont fait la guerre à l'Arabie entière ? Quoi, sont-ils condamnés à errer dans le désert ? À partir de ce moment, pour les Émigrants, le pouvoir sur Médine n'est plus un enjeu de domination, mais de survie. 'Umar transpire abondamment ; la lumière des torches se réverbère sur son crâne luisant. Abû Bakr fixe Sa'd avec insistance, comme s'il le suppliait de lui venir en aide ; mais celui-ci évite son regard.

Hubâb sourit en voyant les mines renfrognées des Émigrants. Ravi du coup qu'il vient de porter, il entend profiter du désarroi du camp adverse pour aller plus loin encore et, bombant la poitrine, dit : « Je vous rappelle que je suis *judhayluhâ l-muhakkak* et *'udhayquhâ l-murajjab* » (le pal contre lequel les chameaux galeux viennent se frotter et l'étaï qui soutient les palmiers ployant sous le poids de leurs fruits abondants, expressions proverbiales pour parler d'un homme malin et fiable). Hubâb était de fait le conseiller militaire du Prophète et pour cela on le surnommait *dhû l-ra'y*, « l'homme aux conseils avisés ». C'est dire si toute l'assistance connaît l'intelligence et la perspicacité de Hubâb qui continue sur sa lancée : « Je vous le redis, ô Quraysh : un émir de chez nous et un émir de chez vous. Si vous n'acceptez pas, je jure, moi le lionceau de la tribu des lions, que je vous déclare la guerre ! Qui veut se battre ? »

Il sent son sang cogner à ses tympans. Ses paroles provoquent un grand remous. Flattés, certains Ansârs l'acclament tandis que d'autres, plus circonspects, discutent en chuchotant et que les Émigrants amassés à l'entrée lancent des cris et des huées de protestation. Abû Du'ayb affiche une grimace d'exaspération ; les vociférations l'empêchent d'écouter. Quelques minutes plus tard, la *saqîfa* est en pleine confusion : tout le monde parle en même temps et le ton monte cependant qu'Abû Bakr et Sa'd échangent un regard de compréhension et de désespoir. La situation leur échappe totalement.

Hubâb est maintenant debout au centre de la tonnelle ; il regarde autour de lui, fier d'avoir provoqué une telle réaction. Encouragé par les acclamations de plusieurs Ansârs, il hurle : « Celui qui ose ajouter un mot après ce que j'ai dit, je jure de lui casser le nez avec mon sabre ! » Dès qu'il s'agit de violence, 'Umar est dans son élément. Il s'approche de Hubâb et lui crie au visage : « Que Dieu te tue, espèce

d'âne ! » Hubâb fait un pas vers lui. Visage contre visage, leurs yeux se défient et leurs souffles haineux se mêlent. « Qu'Il te tue TOI, 'Umar ! » riposte Hubâb, satisfait d'avoir rendu outrage pour outrage.

Brusquement, le silence tombe et tous les regards se braquent sur les deux champions. Personne ne s'étonne de la tournure que prend leur face-à-face, étant donné leur antagonisme ancien, que même le Prophète n'a jamais réussi à régler¹. Leur affrontement entraîne toute la *saqîfa* dans la tourmente. Des injures fusent de toutes parts ; des clameurs furieuses s'élèvent ; on en vient aux mains. Abû Dhu'ayb est ahuri : les Compagnons les plus prestigieux du Prophète se bagarrent comme des chiffonniers. Sont-ce donc là les hommes pieux que les musulmans doivent prendre comme modèles ?

Au milieu de ce grand tumulte, une voix s'élève : « Ô Ansârs ! Vous avez été les premiers à nous soutenir ; ne soyez pas les premiers à nous déclarer la guerre ! » Abû Dhu'ayb tend le cou pour voir qui vient de parler ainsi. Abû 'Ubayda, le troisième Émigrant, qui avait jusque-là gardé le silence, s'est enfin décidé à intervenir pour tenter de calmer les esprits. Il promène ses yeux vifs à la ronde tout en souriant d'une bouche à moitié édentée, conviant du regard les Émigrants à approuver son intervention. Il reçoit, d'un signe des paupières, un remerciement muet d'Abû Bakr.

D'habitude, l'élocution chuintante d'Abû 'Ubayda, due à une dentition défectueuse, provoque des sourires. L'homme a perdu ses dents de devant sept ans plus tôt, lors de la bataille d'Uhud, en retirant des joues du Prophète les anneaux de son camail qui s'y étaient incrustés à la suite d'un mauvais coup². Mais aujourd'hui personne n'a le cœur à se moquer. À vrai dire, les Ansârs le regardent avec étonnement : ils avaient un peu oublié sa présence. « Et puis, que fait-il ici ? se demandent-ils. À l'heure qu'il est, ne devrait-il pas être en train de creuser la tombe du Prophète ? » D'aucuns se disent même avec mépris : « De quoi se mêle-t-il ? » Abû 'Ubayda ne jouit pas du prestige dont jouit Abû Bakr ni de la crainte qu'inspire 'Umar. Toutefois, la phrase qu'il a prononcée incite tout le monde à se ressaisir.

'Umar en profite pour tenir un discours un peu plus conciliant : « Ô Ansârs, vous êtes nos alliés et nos associés ! Vous avez tout partagé avec nous ! Comment pouvez-vous devenir aujourd'hui nos opposants ? Comment acceptez-vous d'être aujourd'hui la cause d'une

discorde au sein de la *Umma* ? Ne soyez pas envieux ! C'est Dieu qui nous accorde le privilège de l'*amr*. » Et il poursuit, en regardant Sa'd ibn 'Ubâda : « Et puis la personne que vous voulez désigner comme chef n'est pas apte pour le commandement ! »

C'est la phrase de trop.

« Ah non, 'Umar ! s'écrie Thâbit ibn Qays d'une voix rageuse, le visage enflammé par la colère. Sa'd est fait pour le commandement. Il est mieux placé que quiconque. Il est ici chez lui et vous n'êtes que ses invités ! » Tandis que Hassân ibn Thâbit commence à déclamer des vers qui font l'éloge de Sa'd et des Ansârs, les Émigrants s'énervent et l'atmosphère se charge d'une tension insupportable. On s'agite, on s'insulte de plus belle.

Même Bashîr ibn Sa'd qui, au tout début, défendait les Émigrants semble changer d'avis ; il dit à 'Umar : « Le pouvoir doit être partagé entre nous comme les deux moitiés d'une fève ! » L'autre lui jette un regard glacé : « Toi aussi tu t'y mets, espèce de borgne ? » Bashîr baisse la tête. Comme la majorité des présents, il craint l'ardent et implacable 'Umar, qui poursuit : « Jure que tu as entendu le Prophète dire : "Les imâms sont de Quraysh" !

– Oui, il l'a dit...

– Alors à quoi bon discuter ? »

Zayd ibn Thâbit³, l'un des principaux scribes du Prophète, se lève au milieu de la dispute générale et s'adresse aux hommes de son camp : « Ô Ansârs, je vous rappelle que le Prophète était lui-même un émigrant ; son successeur doit être choisi parmi les Émigrants ; nous serons les alliés de son vicaire comme nous l'avons été du Prophète. » Bashîr s'empresse d'appuyer Zayd et de défendre contre son propre camp la cause des Émigrants : « Nous avons eu l'immense honneur d'être les meilleurs alliés de Muhammad ; nous avons combattu à ses côtés dans le seul but d'obéir et d'avoir la satisfaction de Dieu et de son Prophète ; ce n'est pas une raison pour usurper le pouvoir à ceux qui le méritent plus que nous. Le Prophète était de Quraysh et les hommes de sa tribu sont les mieux placés pour être ses successeurs et héritiers. Alors ne les contrariez pas et craignez Dieu ! Ô Ansârs, ne soyez pas injustes et cessez vos protestations ! »

Hubâb est scandalisé par son attitude : « Quel besoin as-tu de dire cela, Bashîr ? Es-tu jaloux de ton cousin Sa'd parce qu'on s'apprête à lui faire allégeance ?

– Mais non ! Tu te trompes ! Je ne veux pas qu'on dispute à des hommes ce qui leur revient de droit, c'est tout ! » Abû Bakr, pour sa part, se réjouit de l'attitude inespérée de Bashîr qui lui permet d'entrevoir une issue. « Je te félicite pour ton honnêteté ! » lui dit-il. Affaiblis par l'attitude de Bashîr et Zayd qui ont ouvert une brèche dans leur propre camp, les Ansârs décident de mettre les Émigrants devant leur incohérence et de jouer le tout pour le tout en sortant leur joker. C'est Thâbit ibn Qays qui abat la carte maîtresse : « Puisque c'est ainsi, que vous prétendez que le pouvoir doit rester dans Quraysh et qu'il ne doit pas quitter le cercle de la famille du Prophète, alors très bien : nous ne ferons allégeance qu'à 'Alî ! »

Le propos est aussi inattendu qu'irréfutable. Les Émigrants sont acculés. Tous les arguments qu'ils ont avancés jusque-là – ancienneté religieuse, supériorité tribale et proximité familiale avec le Prophète – plaident en faveur de 'Alî plus que de quiconque. Abû Dhu'ayb les voit se regarder bouche bée. Ils pensaient avoir neutralisé 'Alî en le laissant seul s'occuper des obsèques de Muhammad, mais voilà que son nom vient de retentir dans la *saqîfa* comme un grondement de tonnerre, présage des guerres civiles à venir.

Abû Bakr et 'Umar se regardent. « Que dire ? Que faire ? »

Scène 6

Abû Bakr et ‘Umar se penchent l’un vers l’autre pour s’entretenir à mi-voix ; autour d’eux les Ansârs se taisent et tendent l’oreille, sans parvenir à rien entendre. Au bout de quelques minutes, ‘Umar se lève : « Ne savez-vous pas que le Prophète avait désigné Abû Bakr pour le remplacer dans la direction de la prière ? Qui ose lui prendre une place que le Prophète lui avait accordée ? Comment ne pas élire un homme que le Prophète lui-même avait élu ? » Des voix s’élèvent : « Non, nous n’oserions jamais ! Dieu nous en garde ! » Les Émigrants poussent un soupir de soulagement : ‘Umar vient de trouver une porte de sortie. Le choix n’est plus entre Quraysh et Ansârs ; c’est Abû Bakr qui est proposé en tant que personne, et non en tant que représentant tribal.

Devant le nouvel argument avancé par ‘Umar, Abû Bakr a une réaction surprenante. Au lieu de défendre sa propre candidature, il s’empresse de dire aux Ansârs : « Je ne suis pas candidat ; si vous voulez m’obéir, voici Abû ‘Ubayda et voici ‘Umar ; choisissez l’un d’eux pour lui prêter serment. Quant à moi, je ne veux pas du pouvoir. Choisissez un autre Émigrant, répète-t-il, ‘Umar ou quelqu’un d’autre. » Ce dernier le regarde éberlué. Pour la deuxième fois, Abû Bakr repousse le pouvoir.

En proposant d’autres candidatures que la sienne, il ne saisit pas encore qu’il se piège lui-même. Thâbit ibn Qays, lui, l’a bien compris ; il affiche un large sourire et s’avance au centre de la *saqîfa* : « Ô Émigrants ! Voyez par vous-mêmes : votre ami est en train de désobéir aux consignes du Prophète ! Vous venez de dire à l’instant que le Prophète avait de son vivant choisi Abû Bakr comme successeur puisqu’il lui avait demandé de diriger la prière à sa place. Et voilà qu’il s’esquive et offre à ‘Umar et Abû ‘Ubayda la fonction pour laquelle l’Envoyé de Dieu l’avait choisi, lui. » Continuant de sourire ironiquement, Thâbit, fier de sa repartie, poursuit en pointant ‘Umar et Abû ‘Ubayda du doigt : « Comment pouvez-vous suivre ces deux-là lors même que le Prophète avait choisi Abû Bakr plutôt qu’eux ? À

moins que... » Il avance maintenant vers ‘Umar en le fixant du regard. « À moins que vous n’ayez menti en prétendant que le Prophète avait choisi Abû Bakr pour diriger la prière¹ ! »

Pris en flagrant délit de contradiction, Abû Bakr baisse les yeux. Il ne sait pas quoi avancer. ‘Umar vient à sa rescousse et rétorque à Thâbit : « Ce que tu viens de dire n’a aucun sens ! Qui te dit qu’on va choisir un homme que le Prophète n’avait pas choisi ? » Puis il se tourne vers son compagnon : « Toi aussi, ce que tu dis n’a aucun sens ! Comment peux-tu imaginer une seule seconde que, toi vivant, Abû ‘Ubayda ou moi pourrions accepter le pouvoir ? » Puis, paraphrasant un verset du Coran (9 : 40), il ajoute : « Tu oublies que tu es “*le deuxième des deux*”, le Compagnon qui était avec le Prophète dans la caverne². Tu as remplacé le Prophète dans la direction de la prière et nous savons tous que la prière est le fondement de la religion. Qui oserait rivaliser avec toi ? Je préfère qu’on me coupe la tête plutôt que de te prendre la place que le Prophète t’avait lui-même octroyée ! Et puis, tu es le plus âgé de nous tous. C’est un privilège que personne ne peut te disputer ! » ‘Umar se réfère à une tradition préislamique qui accorde de l’importance au séniorat, comme le montre l’un des termes qui désignent l’autorité en arabe : « cheikh » veut dire littéralement « vieux » (une conception similaire à celle, antique, de « sénateur », qui associe également l’autorité à la maturité). De fait, Abû Bakr est surnommé *dhû shaybat al-muslimîn*, « l’homme aux cheveux blancs des musulmans³ ». ‘Umar revient par là aux anciens codes d’élection du chef, alors que le Prophète lui-même ne s’y tenait pas absolument : quelques jours avant sa mort, il avait confié le commandement de l’armée à un jeune homme, en l’occurrence son favori Ussâma ibn Zayd, ce qui avait fortement déplu à ses autres Compagnons⁴.

Profitant de la stupeur des Ansârs, ‘Umar porte l’estocade. Pointant son doigt en direction d’Abû Bakr, il prend à témoin l’assemblée : « Les Arabes n’accepteront que cet homme ; ils ne reconnaîtront l’autorité d’aucun autre que lui, car l’émirat ne convient qu’à lui. » Il marque un temps d’arrêt, enfle le torse et fronce les sourcils : « Je jure par Dieu que nous tuerons quiconque s’opposera à nous ! Venez tous prêter serment ! » ‘Umar est obligé de conclure rapidement. Il faut arracher un accord.

Au moment où il tend la main vers celle d’Abû Bakr pour lui faire allégeance, il est surpris de voir Bashîr bondir de sa place et le

devancer : « Personne ne prêterait serment avant moi ! Je le jure par Dieu ! » Voilà qu'un Ansarien s'empresse de donner la *bay'a* à un Émigrant ! Hubâb lance de loin à Bashîr : « Espèce de minable ! Tu fais tout cela parce que tu es jaloux de ton cousin Sa'd ! Tu ne veux pas le voir émir ! » Mais Bashîr l'ignore ; il a choisi son camp. Quand les Aws voient que l'un des seigneurs des Khazraj s'est incliné, ils se hâtent de lui emboîter le pas ; à leur tête Ussayd, leur chef, dit à son clan : « Si les Khazraj prennent le pouvoir aujourd'hui, ils vous domineront jusqu'à la fin des temps et vous n'obtiendrez rien du tout ! Alors levez-vous et prêtez serment à Abû Bakr ! » Ussayd s'avance vers lui et prend sa main pour le serment d'allégeance, très vite suivi par d'autres membres de sa tribu, sous le regard ébahi des Émigrants qui n'en demandaient pas tant.

Il faut croire que l'hostilité des Aws pour les Khazraj est plus tenace que leur méfiance envers Quraysh. Les Aws pensent, sans doute à juste titre, qu'il est parfois plus facile de négocier avec son adversaire qu'avec son associé. De fait, par le passé, quand la guerre civile battait son plein, les Aws avaient déjà tenté de s'allier à Quraysh pour vaincre les Khazraj⁵. La même configuration se dessine aujourd'hui dans la *saqîfa*. Abû Dhu'ayb réalise soudain que, à la lumière du passé agité entre les Aws et les Khazraj, le front uni des Ansârs à la *sâqîfa* n'était qu'un faux-semblant ; le consensus autour de Sa'd n'existait qu'au sein des Khazraj (et encore !), et ce sont eux qui ont convié les Aws à la *saqîfa* pour les convaincre de porter leur choix sur celui-ci.

Là où les Émigrants parviennent à serrer les rangs, héritage de la tradition négociatrice de Quraysh, les Ansârs traînent un lourd passif de guerres civiles et exhibent ouvertement leurs dissensions. Les premiers ont plus d'expérience dans la conduite des pourparlers politiques. Conscients d'être des alliés objectifs, les Émigrants ont en outre réussi à rester unis, sans afficher la moindre rivalité interne. Plus encore, chacun d'eux semble vouloir céder la place à l'autre de bon cœur. Leur solidarité est la clé de voûte de leur force ; elle leur a permis de se glisser à travers les multiples brèches qui lézardent le camp des Aws et des Khazraj. Comme Muhammad dix ans plus tôt, Abû Bakr et 'Umar en profiteront pour les dominer sur leur propre terre.

Abû Dhu'ayb voit les Ansârs s'avancer docilement pour faire

allégeance à Abû Bakr, le nouvel émir. On fait cercle autour de lui ; on joue des coudes. Les cris de *Allâhu akbar* (ce qu'on appelle le *takbîr*) s'élèvent partout dans la *saqîfa* ; l'ambiance devient enivrante ; le poète émigrant al-Hârith ibn Hishâm se dresse et commence à déclamer des vers pour mieux galvaniser l'assistance. Les Émigrants continuent de s'égosiller en *takbîr* comme pour encourager les plus tièdes. Certains Ansârs se jaugent, hésitent puis avancent lentement vers Abû Bakr.

Très vite c'est la cohue ; on se bouscule, on se piétine. Ceux qui se dirigent vers Abû Bakr pour prêter serment se heurtent à ceux qui, consternés, quittent déjà les lieux. Abû Dhu'ayb n'arrive plus à voir ni Abû Bakr ni 'Umar. La foule compacte qui les entoure les soustrait à son regard. En voyant les allées et venues, il a l'impression que la *saqîfa* est devenue un véritable souk où les clients se pressent pour faire de bonnes affaires. Est-ce fini ? Les Ansârs sont-ils en train de capituler ? Il cherche des yeux Sa'd et l'aperçoit, toujours sur sa banquette, faisant signe à son fils Qays de l'aider à se relever. « Quoi ? se demande Abû Dhu'ayb. Va-t-il lui aussi aller vers Abû Bakr pour faire allégeance ? Est-ce possible ? »

À peine est-il debout, tenant avec difficulté, que Sa'd se retrouve bloqué au milieu de la cohue, qui engloutit Qays. « Où est passé mon fils ? » crie-t-il. Bousculé, il s'écroule, on le foule aux pieds ; personne ne fait attention à lui, sauf Abû Dhu'ayb qui ne le quitte pas des yeux. Le voyant étendu par terre, il crie de toutes ses forces : « Prenez garde ! Vous êtes en train de piétiner Sa'd ! » 'Umar, qui lui aussi gardait Sa'd à l'œil, jette avec hargne : « Qu'il crève ! C'est lui la cause de la discorde. »

D'un seul coup, toutes les têtes pivotent en direction de la banquette où Sa'd était allongé. Elle est vide. L'homme est à terre. D'un seul mouvement, on se porte rapidement auprès de lui : les uns pour le secourir, les autres, répondant à l'imprécation lancée par 'Umar, pour le molester. Le cœur d'Abû Dhu'ayb bat la chamade. « Par Dieu ! Ils vont l'achever ! » Et voilà qu'une nouvelle dispute éclate juste devant Sa'd entre ceux qui ont bondi pour le défendre et ceux qui veulent l'abattre. 'Umar lui-même participe à cette tentative de lynchage en haranguant la foule : « Que Dieu tue Sa'd ibn 'Ubâda ! » Des coups de poing fusent de toutes parts. C'est la confusion. Les Khazrajites forment un bouclier humain pour protéger Sa'd. On les

pousse, on crie : « Vous allez le tuer ! Faites attention c'est un homme malade, il est très souffrant...

– Qu'il crève ! persiste 'Umar déchaîné. Celui qui s'opposera à nous, on le tuera ! »

Hubâb n'a d'autre choix que de dégainer son arme. Les Ansârs le neutralisent en lui tenant fermement les bras et en lui enlevant son épée. Le visage en feu, il hurle : « Vous me demandez de me calmer ? Je vois d'ici vos enfants assoiffés mendier l'eau devant leur porte et ne trouvant personne pour leur en donner ! » Il s'agite et réussit à se libérer des mains qui le retiennent. « Celui qui ose m'empêcher, je jure de le démolir avec mon sabre ! » dit-il en brandissant l'arme qu'il a réussi à récupérer. On entend 'Umar hurler : « Que Dieu te tue !

– Qu'il te tue, toi ! » répond Hubâb.

De fureur, les deux hommes se jettent l'un sur l'autre comme deux buffles. Ils se prennent au col. Abû Dhu'ayb, en sueur, pousse un cri qu'il réprime aussitôt. Le colossal 'Umar esquive en reculant puis, d'un geste sec, décoche un violent coup de poing dans la poitrine de son adversaire. Hubâb chancelle avant de tomber par terre. Les cheveux couverts de poussière, il se relève sans délai et revient vers 'Umar en criant, les yeux exorbités : « Je jure par Dieu que moi et tous les membres de mon clan nous vous combattons ! » En guise de réponse, il reçoit en pleine figure un fulgurant coup de poing qui lui casse le nez. Un cri de douleur retentit dans la *saqîfa*. Tous les regards se tournent vers Hubâb. Quelques-uns se précipitent pour le secourir et le porter loin de 'Umar.

Assommé, le blessé est installé sur une banquette à demi conscient. Le poète l'entend vomir des injures. 'Umar est maintenant seul au centre de la *saqîfa*. Joignant les mains, il fait craquer ses doigts avec l'air de dire : « Au suivant ! » Mais personne ne s'approche de lui. D'un mouvement spontané, chacun a reculé prudemment.

Debout devant la banquette où il était couché, seul Sa'd, qu'on vient de relever, lui lance de loin : « Par Dieu, 'Umar ! Si j'avais quelque force, je vous donnerais à entendre, à toi et tes amis, des rugissements qui vous feraient vous terrer dans un trou. »

Soudain, le silence tombe.

On voit 'Umar, l'œil mauvais, s'avancer vers Sa'd. Il se met debout face à lui. Les deux hommes s'affrontent du regard. Tout le monde retient son souffle. Que va faire 'Umar ? Va-t-il frapper ? Abû Dhu'ayb

met la main sur sa bouche.

Non. Il n'ose pas. Mais tout en fixant Sa'd, 'Umar crie de toutes ses forces : « Tuez-le, qu'il soit tué par Dieu ! Mort à cet hypocrite ! » Puis parlant plus bas : « J'étais sur le point de te piétiner jusqu'à ce que tu sois totalement démembré et que tes yeux sortent de leurs orbites ! » Sa'd n'a pas le temps de répondre. Un mouvement de foule, tel un raz-de-marée, le fait de nouveau tomber par terre. Il est une seconde fois foulé aux pieds. 'Umar en profite et dégaine son sabre. Le coup qu'il veut asséner à Sa'd rate sa cible et heurte une pierre.

Qays se lance au secours de son père. Il est bousculé à son tour. Grâce à sa carrure imposante, il repousse les gens et réussit à se frayer un chemin au milieu de cette épouvantable pagaille. Il arrive enfin jusqu'à son père écroulé par terre ; il le relève et se retrouve nez à nez avec 'Umar. La haine les paralyse un court moment. Abû Dhu'ayb sait que, par le passé, les deux hommes se sont brouillés pour une sombre affaire de prêt d'argent⁶. Ils ne semblent pas l'avoir oubliée. Sans hésiter, Qays saisit brutalement 'Umar par sa barbe épaisse et lui déclare d'un ton menaçant : « Touche un seul cheveu de mon père et je ne te laisserai aucune dent dans la bouche. » Le beau visage de Qays prend une teinte livide ; son menton imberbe tremble et ses narines se pincent. 'Umar bat en retraite, car il sait qu'il est confronté à un redoutable adversaire qu'il ne pourra pas neutraliser aussi facilement que Hubâb.

Relevé par son fils, Sa'd, fou de rage, ordonne qu'on le ramène chez lui. Ainsi soutenu, il quitte la *saqîfa* les membres brisés et maugréant toutes sortes de menaces ; le souffle coupé par l'émotion, il invective 'Umar : « Si je n'étais pas malade, je t'aurais montré ce dont je suis capable ! » Puis, s'adressant à Abû Bakr qui le regarde d'un air désolé : « Vous, Émigrants, vous m'avez envié l'émirat ; toi et mon propre clan, vous voulez m'acculer et m'obliger à prêter serment !

– Mais non, répond Abû Bakr sur un ton de supplique, on te demande juste de suivre l'opinion de la majorité...

– Si tu oses semer la zizanie, l'interrompt 'Umar, nous n'hésiterons pas à te couper la tête ! » Sa'd le regarde avec dégoût. Il s'appuie sur l'épaule de son fils en murmurant : « Partons d'ici ! » Il ne sait pas que 'Umar, quelques années plus tard, exécutera sa menace en commanditant son assassinat.

Quand il reviendra sur le souvenir de cette scène, 'Umar lui-même

y verra une *falta*⁷, un « dérapage », un acte incongru et irréfléchi, et une *taghirra*, un « acte fâcheux et de mauvaise foi⁸ ». La rumination des haines du passé aura été le canevas sur lequel s'est tissée la négociation politique, inscrivant la division dans le « programme génétique » de la communauté musulmane. Tout ce que Muhammad avait œuvré sa vie durant pour instaurer une fraternité entre ses coreligionnaires s'effondre comme un château de cartes, quelques heures à peine après son décès. Il l'avait pressenti. Quelques jours avant de mourir, alors qu'il visitait le cimetière des musulmans à Baqî' al-Gharqad, il s'était adressé aux morts : « Je vous salue, gens des tombes ! Vous qui êtes à l'abri des épreuves qui atteignent les hommes ! Les discordes se profilent à l'horizon ; elles apparaissent comme les lambeaux d'une nuit noire, elles se succèdent, la fin de l'une est suivie par le début de l'autre et la dernière est pire que la première⁹. »

La rupture qui se manifeste dans le spectacle désolant de la *saqîfa* aurait pu dégénérer très vite en guerre civile n'eût été l'arrivée d'une nouvelle main de fer : celle, gantée de velours, du premier calife Abû Bakr, qui bientôt exportera la violence interne en la transformant en combat énergique contre les « mécréants » et autres apostats. Mais le spectre de la déchirure n'a jamais été conjuré ; il reste là tapi, à l'état larvaire. Il grandira d'une manière souterraine et éclatera vingt-quatre années plus tard dans une guerre qui divisera irréversiblement les musulmans entre sunnites et shî'ites.

Sa'd quitte la *saqîfa* sous le regard inquiet d'Abû Bakr et 'Umar qui ignorent si ce départ est une capitulation ou une retraite stratégique. Les deux cheikhs voient mal cet homme de caractère renoncer aussi facilement. Ils échangent des regards complices. « L'affaire n'est pas encore réglée, se disent-ils, il est temps de passer à une autre étape. » Ils décident de se diriger illico vers la mosquée de Médine. Il faut faire vite ; en politique, le succès est souvent dans la rapidité. Ils sont suivis par un grand nombre d'hommes. Le pouvoir inachevé quitte la scène profane de la *saqîfa* pour aller s'accomplir sur le territoire sacré de la mosquée. Abû Bakr et 'Umar savent-ils déjà que, par ce déplacement, ils marquent d'une manière indélébile le visage religieux que prendra désormais l'autorité politique en islam ?

Abû Dhu'ayb voit les Émigrants et certains Ansârs quitter la *saqîfa*. La scène se vide progressivement de ses occupants. Les quelques

Ansârs restés là ont des mines décomposées, certains ont les habits pleins de poussière, d'autres le turban déchiré. La grande agitation laisse place à un silence lourd entrecoupé de murmures. De petits groupes, dehors sur la terrasse, continuent à bavarder à mi-voix. Abû Dhu'ayb décide de suivre les autres pour aller voir ce qui va se passer à la mosquée...

Scène 7

Sur le chemin qui mène à la mosquée, Abû Bakr et ‘Umar sont suivis par des Émigrants, de nombreux Ansârs et quelques badauds. Abû Dhu’ayb, qui marche à quelque distance derrière eux, est surpris de voir que les rues sombres de Médine sont maintenant bondées. Plusieurs hommes armés sont déployés aux alentours de la mosquée, pour la plupart issus de la redoutable et turbulente tribu arabe des Banû Aslam, qui vit dans la périphérie de Médine¹. Tout le monde s’interroge sur leur présence. Viennent-ils déjà pour faire allégeance à Abû Bakr ? Sont-ce des mercenaires engagés pour assurer au nouveau calife le contrôle de la ville ? Rares sont en effet ceux à ne pas avoir remarqué que, le jour de la mort du Prophète, Abû Bakr s’était curieusement absenté pour se rendre dans sa résidence secondaire, à Sunh, où il possède, nous disent les rédacteurs de la Tradition, un coffre-fort cadénassé (*bayt mâl*²). Était-il allé prendre de l’argent pour payer une milice qui pourrait lui prêter main-forte le moment venu ? L’agonie du Prophète ayant duré quelques jours, il n’est pas exclu que, conscient des répercussions houleuses de la succession, Abû Bakr se soit préparé à cette éventualité.

Cela expliquerait la présence de la tribu d’Aslam qui a la réputation de mercenaires de sac et de corde. Quelques années plus tôt, lors de leur conversion à l’islam, un homme des Banû Tamîm, al-Arqa’ ibn Hâbis, avait même reproché au Prophète de s’allier à ces détrousseurs de pèlerins, ce à quoi Muhammad avait rétorqué : « Tu sais, les hommes de ta tribu ne valent guère mieux³ ! » D’après de nombreux exégètes⁴, les Aslam font partie de ces tribus arabes bédouines dont l’hypocrisie est dénoncée dans le Coran : « *Parmi les Bédouins qui vous entourent et parmi les habitants de Médine, il y a des hypocrites obstinés* » (9 : 101).

En tout cas, l’arrivée des hommes d’Aslam va s’avérer décisive⁵. C’est pour cette raison que, dès qu’il les voit déployés en nombre dans les rues de Médine, ‘Umar pousse un soupir de soulagement : « La victoire nous est maintenant acquise⁶ », se dit-il avec une lueur de

triomphe dans les yeux.

D'après certains récits, encouragé par la présence de cette milice, 'Umar fait le tour des maisons où les musulmans se sont barricadés par petits groupes, les extirpe de chez eux et les conduit de force vers la mosquée pour qu'ils fassent allégeance à Abû Bakr. On dit même que sur le chemin qui le mène à la mosquée, le nouveau calife et ses partisans font bastonner toute personne qu'ils croisent⁷. Abû Bakr le diplomate est loin de répugner à la violence contre ses opposants dès lors qu'il est certain qu'elle ne lui fait courir aucun risque, comme le montrera la suite des événements.

Les nombreux musulmans qui se bousculaient tout à l'heure dans la *saqîfa* se retrouvent à présent dans la mosquée où ils suivent attentivement les faits et gestes d'Abû Bakr et 'Umar. Abû Dhu'ayb voit les deux hommes avancer dans l'allée principale de la mosquée entourés d'une foule de leurs supporters « comme dans un cortège de mariées⁸ », selon l'expression d'Ibn Bakkâr. Arrivé à quelques mètres du *minbar*, la chaire, Abû Bakr s'arrête brusquement. Quand 'Umar s'aperçoit que son ami ne marche plus à ses côtés, il se retourne : « Qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi t'es-tu arrêté ? » Le nouveau calife, qui regarde fixement le *minbar*, est comme cloué au sol ; il semble ne pas avoir entendu la question. « Mais avance ! Vas-y, monte ! » le presse son ami en le prenant par le coude. Le célèbre compagnon du Prophète Anas ibn Mâlik, qui assiste à la scène, témoignera plus tard de la manière plus qu'énergique qu'avait 'Umar de pousser Abû Bakr pour l'inciter à monter en chaire⁹.

Abû Bakr est tétanisé. Il n'ose pas avancer. La vue de ce *minbar* l'épouvante. On dirait qu'il y voit le fantôme de son ami Muhammad qui n'est pas encore enterré. La chaire est encore pleine de sa présence. Sur le visage fin et pâle d'Abû Bakr, Abû Dhu'ayb reconnaît la frayeur qu'il a lui-même éprouvée dans son cauchemar : l'étoile de l'Égorgeur lui est-elle apparue à lui aussi ? Y a-t-il vu comme lui l'annonce du bain de sang qui vient ? Homme particulièrement lucide, Abû Bakr est sans doute le seul Compagnon du Prophète à être conscient du caractère fatidique des quelques pas qu'il s'apprête à faire¹⁰.

Voyant qu'il ne bouge décidément pas, 'Umar prend les choses en main. Il monte en chaire avec assurance tandis que son ami l'observe en silence¹¹. S'improvisant maître de la cérémonie d'investiture, il

prend la parole¹² : d'une voix tonitruante, il prononce la *shahâda* et commence par s'excuser d'avoir, quelques jours plus tôt, refusé d'admettre la mort du Prophète. « J'aurais souhaité, ajoute-t-il, qu'il restât encore en vie pour qu'il nous conseille sur la conduite à tenir ; mais il nous a laissé le Coran, et c'est notre meilleur guide. » La majorité des musulmans présents à la mosquée ignorent cependant que le Prophète avait bien demandé à dicter un testament et que c'est ce même 'Umar qui l'en a empêché en disant : « Il divague ! Nous avons le Livre de Dieu et cela nous suffit¹³ ! » Puis, regardant en direction d'Abû Bakr, il poursuit d'un ton solennel : « Dieu a décidé de nous réunir autour de cet homme. Il est, ne l'oubliez pas, le Compagnon du Prophète dans la caverne et "*le deuxième des deux*" (Coran 9 : 40). Il est la personne qu'il faut pour lui confier vos affaires. » Il omet soigneusement de répéter qu'Abû Bakr a été choisi par le Prophète pour diriger la prière, argument douteux qui pourrait être facilement démenti par l'assistance. Devant le silence qu'impose sa voix de stentor, 'Umar ordonne sur un ton de plus en plus autoritaire : « Levez-vous et venez prêter serment à Abû Bakr ! » Cette dernière phrase ne laisse subsister aucun doute sur la nature de cette réunion à la mosquée : il s'agit là de ce que les rédacteurs de la Tradition appellent la « *bay'a* publique » destinée à confirmer la *bay'a* improvisée – et plutôt chaotique – de la *saqîfa*¹⁴.

Résignés et dociles, les musulmans avancent vers le *minbar* pour prêter serment à Abû Bakr qui tend la main, presque étonné de la facilité avec laquelle l'affaire est en train d'évoluer en sa faveur. La majorité de ceux qui font allégeance ce jour-là ont peur de ce qui risque de leur arriver après la mort du Prophète. Ils ont besoin d'un nouveau chef qui les protège – « tels des moutons égarés par une nuit pluvieuse dans une vallée infestée de lions », selon les mots de 'Â'isha¹⁵. Comment survivre sans berger ? Leur désarroi est d'autant plus grand qu'ils savent tous que la vacance du pouvoir peut générer un chaos politique et faire d'eux la proie de menaces extérieures. Les musulmans sont désemparés, terrorisés à la mort du Prophète. Certains croient même l'apocalypse imminente¹⁶. Ils attendent de voir une autorité s'exprimer avec force pour se sentir rassurés. Et puis ils voient bien qu'Abû Bakr et 'Umar sont entourés d'une terrible milice.

Sans le savoir, les musulmans assistent, pour la première fois dans l'histoire de l'Arabie, au sacre d'un souverain. L'événement est

prodigieux, mais personne ne semble en mesurer les conséquences. La réunion de la *saqîfa* conclue et achevée dans la mosquée aura été la genèse d'une autorité politico-religieuse centralisée inédite qui va tenter de stabiliser le pouvoir en Arabie par l'utilisation d'un paramètre totalement nouveau : le sacré. L'islam a profondément changé la nature des Arabes ; il a métamorphosé et façonné cette matière brute. Ces Bédouins errant dans un désert hostile se sentent désormais investis d'une mission universelle et divine dont Muhammad leur avait soufflé l'idée et dont l'absolutisme califal achèvera de les convaincre. Pendant des siècles, il canaliserait cette énergie extraordinaire, disciplinera ces brigands qui écumaient le désert pour le vol et la rapine mais qui sont désormais tenus en laisse par un pouvoir central, mi-humain mi-divin, lequel saura les mobiliser dans une perpétuelle guerre sainte. Ces Bédouins vont conquérir le monde !

Après avoir reçu l'allégeance, Abû Bakr se sent maintenant plus confiant. Quand 'Umar se penche sur lui pour lui dire : « À ton tour maintenant¹⁷ ! », il avance lentement tout en paraissant encore hésiter. Il marque un temps d'arrêt et semble même prêt à reculer. 'Umar voit bien le doute sur le visage baissé de son ami qui, l'espace d'un instant, éprouve l'irrépressible envie de fuir en courant à toutes jambes loin, très loin de la mosquée. Mais la main vigoureuse de 'Umar le tire discrètement et fermement. Sans savoir comment, Abû Bakr se trouve sur le *minbar* et s'apprête à prononcer un discours d'investiture qui a des allures de confession. D'une voix faible et tremblante, il commence selon l'usage par les louanges à Dieu puis dit : « Ô gens ! J'ai été choisi comme votre chef, et je ne suis pas le meilleur d'entre vous. Je ne suis qu'un homme semblable à vous. C'est Muhammad que Dieu a élu, élevé au-dessus de tous les hommes et préservé de toutes les infirmités. » Personne dans l'assistance ne prête attention au fait qu'Abû Bakr vient de contredire 'Umar en affirmant qu'il n'a pas été choisi par Dieu et qu'il n'est pas le meilleur d'entre les musulmans... « Sachez donc, poursuit Abû Bakr, que je ne fais que marcher sur les traces d'un autre ; je n'annonce aucune doctrine nouvelle. Si je reste dans la bonne voie, suivez-moi ; si je m'en écarte, redressez-moi. La vérité est loyauté ; le mensonge est trahison. Le faible parmi vous est fort à mes yeux, jusqu'à ce que je chasse son malheur, avec l'aide de Dieu ; et le plus fort d'entre vous est faible, jusqu'à ce que je lui

obtienne ses droits, avec l'aide de Dieu. » Il parle avec beaucoup de peine ; il semble arracher du fond de sa gorge chaque mot qu'il prononce, chacune de ses phrases est comme un sanglot réprimé. L'assistance est touchée par l'humilité sincère d'Abû Bakr, effrayé lui-même par la lourdeur de la tâche qui l'attend.

Après avoir énoncé les fondements éthiques de son autorité, Abû Bakr, dont la voix semble comme libérée, continue : « Écoutez-moi ! Dieu condamne à l'humiliation ceux qui renoncent au *jihâd*, Il frappe de malédiction ceux qui propagent le vice. Obéissez-moi tant que j'obéis à Dieu et à son Messager ; sitôt que je désobéis à Dieu et à son Messager, vous ne me devez plus aucune obéissance¹⁸. » La foule l'écoute, silencieuse ; sa voix résonne dans toute la mosquée. Il prend de plus en plus d'assurance. Il s'interrompt et regarde en direction de 'Umar qui sourit fièrement tout en promenant son regard sévère sur l'assistance. Le nouveau calife poursuit d'une voix grave : « Sachez toutefois que j'ai un démon qui parfois s'empare de moi ; quand il se saisit de moi, évitez de m'approcher pour que je ne vous arrache pas la peau et les cheveux ! Donc gare à vous si je me fâche¹⁹. » 'Umar acquiesce d'un hochement de tête. « Maintenant, conclut-il, levez-vous pour la prière. Que Dieu vous soit miséricordieux ! » La validation de l'allégeance se fait par la prière collective, sacralisation de fait de l'institution politique. Abû Bakr ferme les yeux. Les dés sont jetés. Il descend du *minbar* le cœur serré ; il sait que plus jamais il ne connaîtra la sérénité.

La prière terminée, un tonitruant *Allâhu akbar* s'élève et résonne dans toute la mosquée. À quelques mètres de là, dans la chambre du Prophète, en entendant le *takbîr*, 'Alî et 'Abbâs, qui sont en train de laver la dépouille de leur cousin et neveu, interrompent la toilette mortuaire. Un court instant, ils se regardent en silence. Soudain, ils entendent al-Barâ' ibn 'Âzib crier de l'autre côté de la porte : « Ô Banû Hâshim ! On vient de faire allégeance à Abû Bakr²⁰ ! » 'Abbâs lève les bras au ciel : « Je n'y crois pas ! Ils ont osé le faire²¹ ! »

a. Certaines relations shî'ites affirment qu'Abû Bakr, juste après la réunion de la *saqîfa*, s'enferme chez lui pendant trois jours, n'osant pas sortir ni entreprendre quoi que ce soit. Devant l'insistance de 'Umar et d'Abû 'Ubayda, il se résigne et va à la mosquée pour l'allégeance publique.

Acte deuxième

Un calife sans royaume



Scène 1

Après le départ des Émigrants à la mosquée, quelques Ansârs restés à la *saqîfa* continuent de discuter, entre reproches mutuels, tentatives d'explications et élaborations stratégiques, quand, à leur grande surprise, ils voient entrer un éminent Émigrant : 'Abd al-Rahmân ibn 'Awf¹. Celui-ci, visiblement tout juste informé de l'issue désastreuse de la réunion, n'entend pas laisser les choses en l'état et vient relancer les pourparlers afin de convaincre les Ansârs de se ranger derrière le nouveau calife. Mais si ces derniers ont renoncé à soutenir la candidature de Sa'd, ayant constaté par eux-mêmes qu'il ne faisait pas l'unanimité, il n'est pas question pour eux de se rallier à Abû Bakr. Comme ils le disent à Ibn 'Awf, ils sont bien plutôt déterminés à soutenir 'Alî, qu'ils pensent mieux placé pour succéder au Prophète. Ils ne sont pas dupes du fait qu'Abû Bakr, 'Umar et leurs partisans ont profité de l'absence de la famille du Prophète pour les prendre en traîtres et faire main basse sur le pouvoir. La tentative d'Ibn 'Awf de faire plier les Ansârs échoue. Ayant eu vent de cette initiative, Abû Bakr se fâchera et lui dira : « Mais pourquoi as-tu fait cela, malheureux ? Quel besoin avais-tu de remuer cette affaire² ? »

Le calife sait pertinemment que de nombreux Ansârs refuseront catégoriquement de reconnaître son élection ; les seuls à s'être rangés de son côté sont les Banû 'Abd al-Ashhal, des Awsites qui l'ont suivi moins par conviction que pour barrer la route au Khazrajite Sa'd ibn 'Ubâda. D'après plusieurs récits, même ceux des Ansârs qui ont prêté serment le regrettent après coup, tandis que les autres demandent des comptes aux « traîtres » Ma'n et 'Uwaym³. Quelques jours à peine après l'investiture publique, de nombreux Ansârs s'en vont exprimer ouvertement leur soutien à 'Alî, allant jusqu'à chez lui en scandant son nom ; mais ce dernier refuse de sortir leur parler, opposant une fin de non-recevoir à leur sollicitation⁴. Du reste, il refusera toutes les perches qui lui seront tendues au lendemain de l'élection d'Abû Bakr.

Consternés par la volte-face des Ansârs et par leur préférence affichée pour 'Alî, certains Émigrants se fâchent. Comment osent-ils

tenter de semer la zizanie dans le camp des Qurayshites en essayant de dresser le gendre du Prophète contre Abû Bakr ? Trois d'entre eux sont particulièrement remontés : Suhayl ibn 'Amr⁵ et les deux Makhzûmites al-Hârith ibn Hishâm⁶ et 'Ikrima ibn Abî Jahl⁷. Il faut dire qu'ils sont longtemps restés mécréants et que les Ansârs, après les avoir combattus, ont mis à mort des membres de leurs familles. Les trois hommes vont jusqu'à inciter les autres Émigrants à combattre les Ansârs s'ils ne confirment pas leur allégeance à Abû Bakr. Informés des menaces que certains brandissent contre eux, les Ansârs se fâchent à leur tour. Leur prestigieux poète Hassân ibn Thâbit rompt toute retenue dans un poème féroce où il rappelle à quel point les Khazraj sont fiers d'avoir humilié certains Qurayshites⁸. Un autre Qurayshite, al-Walîd ibn 'Uqba ibn Abî Mu'ayt⁹, entre dans la mêlée en insultant les Ansârs car il est lui aussi animé d'une rancœur personnelle : il n'a jamais oublié que ce sont eux qui avaient coupé la tête de son père devant le Prophète¹⁰. Ce que Hubâb a dit pendant la *saqîfa* au sujet de ses craintes quant aux Qurayshites dont ils avaient tué les pères et les frères se trouve pleinement confirmé.

Aucun des deux camps ne semble prêt à calmer le jeu. Ainsi, quand 'Amr ibn al-Âs¹¹, qui était absent de Médine lors de ces jours fatidiques, revient dans la ville et qu'on lui raconte ce qui s'est passé à la *saqîfa*, il s'exclame : « Je vois que les Ansârs ont failli dénouer le lien de l'islam après l'avoir noué ! Ne savent-ils pas que le Prophète a dit : “Les imâms sont de Quraysh” ? Et puis, Sa'd n'arrive pas à la cheville d'Abû Bakr, pas plus que Médine ne vaut La Mecque. Quoi qu'il en soit, si l'on devait les combattre, on n'en ferait qu'une bouchée ! » Et il couronne ses propos hostiles de quelques vers acerbes qui tournent en dérision les Ansârs et leurs prétentions au pouvoir. Profondément offensés, les Ansârs chargent l'un de leurs poètes, Nu'mân ibn 'Ajlân¹², de le remettre à sa place : « Tu dis vrai, 'Amr, le Prophète a bien dit : “Les imâms sont de Quraysh” mais il a aussi dit : “Si les Ansârs prennent un chemin, je suivrai le chemin qu'ils prennent” ; il est tout aussi vrai qu'Abû Bakr est meilleur que Sa'd, mais sache que ce dernier est plus obéi parmi sa tribu qu'Abû Bakr ne l'est au sein de Quraysh ! » Nu'mân poursuit par une attaque personnelle contre 'Amr, à qui il rappelle son passé peu glorieux d'ennemi de l'islam : « Ô Ibn al-Âs, as-tu oublié ce que tu as fait ? Tu as agressé les Banû 'Abd Manâf en suivant Ja'far ibn Abî Tâlib

jusqu'en Abyssinie pour le tuer, lui et ses amis ; et tu as agressé les Banû Makhzûm en conduisant 'Umâra ibn al-Walid à sa perte^{a13}. Et aujourd'hui tu oses nous donner des leçons de fidélité à l'islam et au Prophète¹⁴ ? » Il enchaîne sur des vers qui rappellent les mérites des Ansârs, la générosité avec laquelle ils ont accueilli les Émigrants dont il fustige l'ingratitude, « comparable à celle des chiens » ; enfin, il égratigne Abû Bakr en disant que 'Alî est mieux placé que lui pour succéder à Muhammad.

Ces propos acerbes parviennent aux oreilles des Émigrants qui entrent dans une colère indescriptible. L'incident coïncide avec le retour de Khâlîd ibn Sa'îd ibn al-'Âs¹⁵ du Yémen, où il avait été mandaté par le Prophète comme agent. Khâlîd et ses frères font partie des premiers musulmans à avoir suivi Muhammad¹⁶ ; il appartient à la noblesse qurayshite et jouit d'un rang élevé. Or, curieusement, il prend le parti des Ansârs et insulte 'Amr ibn al-'Âs en s'adressant aux Qurayshites : « 'Amr s'est converti à l'islam parce qu'il n'avait plus le choix ; n'ayant pu nuire à l'islam par son arme, le voilà qui s'emploie à le dénigrer par sa langue : d'où sa tentative désespérée de semer la zizanie entre Ansârs et Émigrants¹⁷. » L'incident provoqué par 'Amr commence à connaître des répercussions politiques : les rangs des Qurayshites se divisent, les convertis de la première heure comme Khâlîd blâmant ceux de la vingt-cinquième heure comme 'Amr, qu'ils tiennent pour des opportunistes hypocrites¹⁸.

Fou de rage, le feu de sa colère attisé par quelques autres Qurayshites, 'Amr se dirige vers la mosquée où il se met à injurier les Ansârs, sans s'apercevoir au début de la présence de Fadhl, fils aîné de 'Abbâs et cousin de Muhammad. Dès qu'il le voit, il s'interrompt, car il sait qu'entre les descendants de 'Abd al-Muttalib (le grand-père du Prophète et de Fadhl) et les Ansârs il y a un lien de parenté avunculaire : la mère de 'Abd al-Muttalib étant une Khazrajite, les Khazraj se considèrent tous comme les oncles maternels de 'Abd al-Muttalib et sa descendance. 'Amr sait par ailleurs que certains Ansârs ont affiché leur préférence pour 'Alî au détriment d'Abû Bakr. De fait, Fadhl, tout en gardant son sang-froid, menace 'Amr : « Je ne vais pas passer sous silence ce que je viens d'entendre de toi ; en même temps je n'ai pas à te répondre alors que 'Alî est ici, à Médine. On va voir ce qu'il va nous ordonner de faire ! »

Informé par Fadhl, 'Alî déboule à la mosquée furieux, insultant

‘Amr et prenant la défense des Ansârs, ce dont Hassân ibn Thâbit le remercie d’un poème élogieux. Devenu persona non grata, ‘Amr se verra contraint de quitter la ville¹⁹. Si ‘Alî a une réaction aussi virulente contre lui, c’est parce qu’il pense que, par sa tentative d’allumer le feu de la discorde entre Ansârs et Émigrants, il renoue avec son passé honteux d’ennemi de l’islam^b.

On doit à l’intervention de ‘Alî de voir la polémique retomber comme un soufflet, sans avoir dépassé le stade d’un échange d’injures et de vers calomnieux qui relevaient plus du règlement de compte personnel que de la posture politique raisonnée²⁰. L’opposition des Ansârs restera ainsi sans lendemain d’autant plus que ‘Alî, qu’ils voulaient voir à la place d’Abû Bakr, ne donne pas suite à leur sollicitation²¹. Comme dans la *saqîfa*, ils ne réussiront jamais à unifier leurs rangs. Abû Bakr finira par gagner leur adhésion en les impliquant dans les guerres à venir. Redevenus les compagnons d’armes des Émigrants, les Ansârs seront les auxiliaires du premier calife comme ils l’avaient été du Prophète²². L’appât du butin viendra facilement à bout de leur résistance.

Le seul irréductible parmi les Ansârs est finalement Sa’d ibn ‘Ubâda qui, les jours suivants, reste calfeutré chez lui. On lui envoie des émissaires pour lui demander de capituler : « Il faut que tu t’alignes sur ce que les autres ont fait. » Furieux et intransigeant, il répond : « Non ! Jamais ! Même si la terre rencontre le ciel, je ne le ferai pas ! » Quand on rapporte cette réponse à Abû Bakr, celui-ci s’inquiète ; à ses côtés, ‘Umar insiste : « On ne doit pas le lâcher ! Il faut qu’il fasse allégeance !

– Peine perdue, lui rétorque Bashîr. Je connais bien mon cousin ; il est têtue. Il n’acceptera jamais, même s’il doit en mourir. » Puis, invitant le calife et son second à adopter une attitude prudente, il ajoute : « Laissez-le tranquille. De toute façon, il est isolé et ne vous fera aucun mal²³. » Abû Bakr et ‘Umar suivent le conseil de Bashîr mais leur inquiétude ne disparaît pas pour autant. Bien qu’il n’ait entrepris aucune action concrète contre Abû Bakr, l’attitude de Sa’d dérange car elle compromet l’unanimité qu’on essaie de créer.

Jusqu’à sa mort, Sa’d demeurera un inflexible opposant politique. Il vivra isolé du reste de la communauté, ne saluant aucun Émigrant. Il ne priera pas avec les autres musulmans. Pendant le pèlerinage, au moment de la station du mont Arafat, il se tiendra à l’écart de la foule

des pèlerins. Pendant les deux années de règne d'Abû Bakr, Sa'd persévérera dans cette contestation silencieuse. Le premier calife décidera de cesser toute pression sur lui : sans doute la relation cordiale et familiale qui les lie l'empêche-t-elle de prendre la moindre mesure à son encontre.

Avec la mort d'Abû Bakr, la situation changera. Voyant 'Umar arriver au pouvoir, Sa'd se sentira menacé. Médine devenue invivable pour lui, probablement du fait des méthodes de pression et d'intimidation de 'Umar désormais calife, il décidera d'émigrer en Syrie. « Je jure par Dieu que même si tous les hommes et les djinns vous soutiennent, je ne ferai jamais allégeance, jusqu'à ma mort ! » répond-il un jour à l'une des nombreuses tentatives destinées à le ramener sur la voie. Il sera pris au mot : quelques années plus tard, ce sont des djinns, dit-on, qui le tueront en Syrie ! En réalité, les sources de la Tradition l'affirment, c'est 'Umar qui donnera l'ordre de l'exécuter. Profitant, comme à la *saqîfa*, des rancœurs du passé, le deuxième calife demandera à un homme des Aws de mettre à mort le Khazrajite Ibn 'Ubâda²⁴.

La guerre civile entre les Aws et les Khazraj n'aura décidément jamais connu de fin...

a. Avant sa conversion à l'islam, 'Amr ibn al-Âs avait été mandaté par les « mécréants » de Quraysh pour pourchasser Ja'far ibn Abî Tâlib, cousin du Prophète et frère de 'Alî, en Abyssinie.

b. La mémoire collective (et très sélective) des musulmans a retenu de 'Amr ibn al-Âs l'image héroïque du valeureux chevalier qui a conquis l'Égypte sous le califat de 'Umar. Ses exploits militaires ont fait presque oublier que ce Qurayshite avait été un temps parmi les plus virulents détracteurs de Muhammad. Pour cela il était un personnage controversé – on avait même des doutes sur la sincérité de sa conversion.

Scène 2

Dans la *saqîfa*, l'argument décisif d'Abû Bakr tenait en un hadîth : « Les imâms sont de Quraysh. » Or, il se trouve qu'une partie de Quraysh – et pas la moindre – conteste son « élection ».

À l'annonce de la mort du Prophète et de la nomination d'Abû Bakr, toute la tribu de Quraysh est secouée ; la cité de La Mecque est si agitée que 'Attâb ibn Assîd¹, le délégué issu du clan des Banû Umayya et nommé par le Prophète, a dû se cacher pour ne pas affronter une situation devenue brusquement explosive². Des voix s'élèvent pour protester contre l'investiture d'un Abû Bakr méprisé par l'aristocratie qurayshite du fait de son appartenance à un clan mineur de la tribu. Abû Quhâfa, son propre père, est le premier à s'étonner de la nomination de son fils : « Pourquoi a-t-il été choisi ? » ; quand on lui répond : « C'est parce qu'il est le plus âgé », il rétorque ironiquement : « Alors il fallait me choisir, moi ! Je suis plus âgé que lui³ ! » Pas convaincu lui-même de la légitimité de son fils, Abû Quhâfa prévoit la contestation de l'aristocratie qurayshite puisqu'il demande aussitôt : « Est-ce que les clans de Hâshim, de 'Abd Shams et de Mughîra ont accepté cela⁴ ? » Il sait que les modestes origines sociales de son fils ne lui permettent pas de supplanter la vieille aristocratie de Quraysh – un jour qu'Abû Bakr avait insulté Abû Sufyân, son père l'avait réprimandé : « Comment oses-tu injurier le cheikh de cette contrée ? » Et Abû Bakr de répondre : « Tu sais, mon père, Dieu a par l'islam élevé des maisons et en a rabaisé d'autres : la tienne, mon père, fait partie de celles qui ont été élevées ; celle d'Abû Sufyân, de celles qui ont été rabaisées⁵. »

Face à l'autorité du premier calife, l'aristocratie qurayshite se montre en réalité divisée. Le clan des Mughîra ibn 'Abd-Allâh, branche puissante des Banû Makhzûm, apporte son soutien à Abû Bakr⁶, voyant dans sa nomination l'occasion de mettre fin à l'hégémonie des descendants de 'Abd Manâf⁷ (le fils de Qussay ibn Kilâb, fondateur de Quraysh⁸), dont les jumeaux ont donné naissance à deux clans puissants au sein de la tribu⁹ : 'Abd Shams (le père d'Umayya, ancêtre

des Umayyades¹⁰) et Hâshim (l'arrière-grand-père du Prophète et ancêtre de la lignée hachémite¹¹). Le soutien de certains Qurayshites à Abû Bakr n'est donc nullement motivé par des raisons religieuses mais par des raisons politiques : ceux qui ne descendent pas directement de Qussay ibn Kilâb et qui se sont toujours sentis exclus de la sphère du pouvoir peuvent ainsi prendre leur revanche sur les descendants de 'Abd Manâf.

Khâlid ibn Sa'îd ibn al-'Âs fait partie de cette aristocratie d'hier qui voit le pouvoir lui échapper. Umayyade converti assez tôt à l'islam et nommé par le Prophète délégué au Yémen (ses frères 'Umar et Abbân¹² se voyant confier des fonctions identiques, respectivement à Taymâ' et Khaybar et au Bahreïn), il refuse, de même que ses frères, de donner leur *bay'a* au calife quand ils rentrent à Médine un mois plus tard. Dès son arrivée, Khâlid s'en va trouver 'Alî et 'Uthmân : « Ô Banû 'Abd Manâf ! Comment acceptez-vous que le pouvoir vous échappe ? » Puis, s'adressant au premier, il souligne la nécessité d'une coalition entre les Umayyades et les Hachémites : « Vous les Banû Hâshim, lui dit-il, vous êtes un grand arbre aux fruits délicieux et nous vous appartenons¹³ ! » Ni 'Alî ni 'Uthmân ne donnent cependant suite à cet appel du pied. Quand juste après Abû Bakr convoque les trois frères pour les tancer : « Pourquoi êtes-vous rentrés à Médine ? Retournez là où le Prophète vous avait nommés ! », ils lui répondent avec dédain : « Nous n'avons aucun ordre à recevoir de toi. Après le Prophète, nous n'obéissons à personne¹⁴ ! » Khâlid ibn Sa'îd ne prêterait serment au nouveau calife que six mois plus tard, ce qu'Abû Bakr et 'Umar lui reprocheraient toujours¹⁵.

La contestation d'Abû Sufyân est plus agressive. De son nom complet Sakhr ibn Harb ibn Umayya ibn 'Abd Shams ibn 'Abd Manâf¹⁶, issu lui aussi du très influent et richissime clan des Umayyades, il est sans doute l'homme le plus puissant de Quraysh. Orgueilleux, autoritaire et intelligent, c'est une personnalité redoutable au caractère trempé et au sens politique hors pair dont le fils Mu'âwiya, qui fondera plus tard le premier empire de l'islam, a hérité. Avant sa conversion tardive, Abû Sufyân était l'ennemi juré du Prophète. Voyant que l'affrontement ne donnerait rien avec cet homme coriace, Muhammad avait décidé de cesser les hostilités contre lui ; il avait même réprimandé une fois son poète de cour Hassân ibn Thâbit quand celui-ci avait composé un poème virulent à son

encontre : « Comment oses-tu dire du mal de mon cousin¹⁷ ? » Muhammad avait réussi à l'amadouer par la méthode douce : d'abord en épousant sa fille Umm Habîba, puis en lui faisant verser une importante somme d'argent : c'est le fameux *ta'lîf al-qulûb*, le « ralliement des cœurs » qui avait emporté l'adhésion à l'islam des derniers réfractaires¹⁸. Lors de la conquête pacifique de La Mecque, Muhammad, s'adressant à ses ennemis d'hier, avait prononcé cette phrase devenue proverbiale : « Celui qui entre dans la maison d'Abû Sufyân est en sécurité ! » Par là, le Prophète consacrait l'autorité d'Abû Sufyân dont la conversion avait eu des répercussions politiques décisives. Un jour qu'il se trouvait chez sa fille Umm Habîba, Abû Sufyân avait lancé à son gendre sur un ton badin : « Le jour où je te lâche, tous les Arabes te lâcheront : ce jour-là, tu ne trouveras pas deux chèvres pour se battre pour toi. » Amusé par l'image et s'abstenant de le contredire, Muhammad lui avait répondu, en éclatant de rire : « Et c'est toi qui dis cela¹⁹ ! »

Quand il apprend la nouvelle de la nomination d'Abû Bakr, Abû Sufyân est outré de voir celui qu'il surnomme par mépris « Abû Fassîla » hériter d'une place qui devait revenir de droit aux clans les plus prestigieux de Quraysh : « Qu'avons-nous à faire avec Abû Fassîl ? », s'indigne-t-il²⁰. Puis, faisant allusion comme Khâlîd ibn Sa'îd à l'ancêtre qu'il a en commun avec la famille du Prophète : « Le pouvoir doit rester dans le clan des 'Abd Manâf ! » Il demande ensuite : « Et 'Alî et 'Abbâs, comment ont-ils réagi ?

– Ils n'ont rien fait du tout, lui répond-on.

– Par Dieu, s'écrie-t-il, je vais leur remonter les bras²¹. »

Sans hésiter, Abû Sufyân accourt à Médine dans le but de nouer avec ses deux cousins une alliance contre Abû Bakr. Oubliant les vieilles rivalités entre les clans – Umayya, le grand-père d'Abû Sufyân, était très jaloux de son oncle Hâshim²² –, il s'agit d'en appeler à l'aïeul commun 'Abd Manâf pour serrer les rangs et présenter un front uni. Dès son arrivée, il se dirige vers 'Alî et 'Abbâs. En les voyant, il s'écrie en levant les bras : « *Yâ lâ 'Abd Manâf*, ô enfants de 'Abd Manâf ! Vous avez laissé le pouvoir échoir au clan le plus bas de Quraysh ! Comment avez-vous pu admettre pareille chose ? » Devant leur silence, il s'en prend à 'Alî : « Pourquoi laisses-tu le pouvoir à Abû Bakr ? C'est inadmissible ! Tu sais bien qu'il est issu des Banû Tayyîm, la branche la plus insignifiante de Quraysh²³ ! Et les Banû 'Adiyy,

auxquels appartient ‘Umar, ne valent guère mieux ! » Le père de Mu‘âwiya attend désespérément une réaction, mais elle ne vient pas. Exaspéré par la passivité des deux hommes, Abû Sufyân joue la carte de la provocation : « Vous n’êtes que des faiblarde et des minables ! Vous avez laissé cet Abû Fassîl piétiner vos droits ! Nos droits ! Je refuse d’y consentir²⁴ ! » Toujours aucune réaction des deux Hachémite. Abû Sufyân devient rouge de colère ; il s’avance vers ‘Alî. « Tends ta main, lui dit-il, nous allons te prêter serment d’allégeance. » La main d’Abû Sufyân reste suspendue en l’air. Il a conscience que, s’il veut renverser Abû Bakr, il doit absolument convaincre ‘Alî, dont il sait en outre qu’il dispose du soutien des Ansâr. « Ne crains rien : si nous te prêtons serment, personne de la tribu des Banû ‘Abd Manâf ne protestera, et si les Banû ‘Abd Manâf te soutiennent, toute la tribu de Quraysh sera derrière toi, et si Quraysh t’appuie, tous les Arabes t’appuieront²⁵. » ‘Alî demeure impassible. « Un mot de toi, et j’envahis les rues de Médine avec mes hommes et mes chevaux²⁶ ! », insiste Abû Sufyân.

Alors le gendre de Muhammad sort de son silence et crie au visage du père de Mu‘âwiya : « Cela suffit, Abû Sufyân ! Tu t’es toujours montré hostile à l’islam et aux musulmans, et tu n’as rien obtenu. Maintenant tu veux encore semer la zizanie ! Garde tes conseils pour toi ! Si je ne voyais pas chez Abû Bakr l’aptitude requise, je ne lui aurais pas laissé le pouvoir²⁷. » Pour ‘Alî, la solidarité religieuse l’emporte sur l’esprit de corps tribal. En sus, il se méfie d’Abû Sufyân : quand bien même le mari de Fâtima aurait la velléité de s’opposer à Abû Bakr, il ne le ferait pas en s’appuyant sur le soutien d’un homme dont la conversion à l’islam est toujours demeurée douteuse et qui risque de provoquer une guerre civile en divisant les rangs des musulmans. Ironie du sort, la guerre fratricide que ‘Alî craint d’allumer en acceptant l’offre d’Abû Sufyân finira par lui éclater au visage et sera conduite contre lui par Mu‘âwiya, le fils de l’homme qui, aujourd’hui, est venu lui offrir le pouvoir sur un plateau d’argent.

Devant le refus de ‘Alî, Abû Sufyân entre dans une colère noire : « Je vois se profiler une tempête de fumée que seul le sang saura éteindre²⁸ ! » Puis il sort de la maison en vociférant des insultes, consterné par le manque de discernement du cousin et gendre du Prophète²⁹.

Manifestement, ce dernier est le seul à mésestimer le poids d’Abû

Sufyân. ‘Umar conseille à Abû Bakr d’adopter une attitude conciliatrice avec cet homme péremptoire et le premier calife choisit une méthode infallible : il nomme ses deux fils, Yazîd et Mu‘âwiya, à la tête de l’armée qu’il expédie à la conquête de la Syrie³⁰. Autrement dit, il le soudoie, tout comme l’avait fait le Prophète quand il avait acheté sa conversion. Dès qu’il apprend la nouvelle de cette nomination, Abû Sufyân court faire allégeance à Abû Bakr³¹. Constatant la stupéfiante efficacité de cette technique pour amadouer ceux qui se réclament pourtant des plus hauts principes, le calife décide d’envoyer également en Syrie l’autre principal représentant umayyade de l’opposition qurayshite, Khâlîd ibn Sa‘îd ibn al-‘Âs. Cet éloignement assorti d’une promotion est l’une des plus vieilles ruses politiques pour se débarrasser d’un rival encombrant et potentiellement dangereux. Les Hachémîtes, restés pour leur part à Médine, sont surveillés de près par les hommes du nouveau régime.

Le rôle joué par Abû Sufyân au lendemain de l’avènement d’Abû Bakr aura des conséquences décisives puisqu’il ouvre la voie à une mainmise graduelle des Umayyades. Parlant du pouvoir aux membres de son clan, Abû Sufyân leur lance un jour : « Attrapez-le comme on attrape un ballon ! Il n’y a ni enfer ni paradis³² ! »

a. *Fassîl*, tout comme *bakr*, désigne en arabe le chamelon. Abû Sufyân tourne en dérision le nouveau calife en remplaçant sa *kunya* « officielle » par un synonyme qui rappelle la référence animalière de son nom.

b. Ibn Bakkâr dit que, devant le refus de ‘Alî, Abû Sufyân a tenté de convaincre ‘Abbâs de prendre le pouvoir mais que ce dernier a également décliné la proposition.

Scène 3

Si, lors de la *saqîfa*, on a pu avoir l'impression que tous les Émigrants affichaient une solidarité sans faille autour d'Abû Bakr, seuls les partisans de ce dernier étaient en fait présents. De nombreux autres Émigrants sont au contraire en désaccord avec ces pratiques, poussent la candidature de 'Alî au nom d'arguments familiaux ou claniques et refusent catégoriquement de donner leur *bay'a* à Abû Bakr. Ils ne tarderont pas à marquer physiquement leur désaccord en se barricadant dans la maison de 'Alî et Fâtima¹. Leur position est dans la droite ligne de celle des Qurayshites de La Mecque, Abû Sufyân notamment, qui arguent de la supériorité des 'Abd Manâf sur les Tayyim, le clan d'Abû Bakr, pour refuser de faire allégeance à celui qu'ils considèrent comme un parvenu. Constatant le peu d'enthousiasme autour du nouveau calife dans le camp des Émigrants et des Qurayshites, certains Ansârs commencent alors à regretter de l'avoir adoubé aussi précipitamment². C'est bien 'Alî qui est au centre de la polémique : de nombreux Ansârs et Émigrants trouvent qu'il est plus à même qu'Abû Bakr pour prendre la place du Prophète. Beaucoup de dignitaires de Quraysh, dont le futur troisième calife 'Uthmân, qui est étranger aux manigances du binôme Abû Bakr-'Umar, préfèrent pour leur part rester enfermés chez eux.

N'ignorant rien de la contestation dont il fait l'objet, Abû Bakr est pleinement conscient que son mandat prend un très mauvais départ. Il entend même que les Ansârs sont sur le point de se rétracter. Tout le monde s'interroge : le nouveau calife avait-il été vraiment désigné par le Prophète³ ? Constatant qu'on tarde à lui faire allégeance, il ne cesse de mettre frénétiquement en demeure tous ceux qu'il rencontre : « Qui a la préséance sur l'*amr* plus que moi ? Ne suis-je pas le premier à avoir fait la prière ? N'est-ce pas moi ? N'est-ce pas moi ? », et d'énumérer toutes les bonnes actions dont il a gratifié le Prophète⁴. D'aucuns prétendent même qu'il tente de soudoyer certains récalcitrants, comme cette mystérieuse vieille dame à laquelle il a envoyé de l'argent et qui, scandalisée, le lui renvoie au visage en

disant : « Vous voulez me corrompre dans ma religion⁵ ? »

Certes, tout le monde admet le lien privilégié qu'il entretenait avec Muhammad, mais ce lien n'avait rien d'exclusif. Chacun sait que le Prophète avait à plusieurs reprises marqué une proximité certaine avec d'autres Compagnons tels Hudhayfa ibn al-Yammân, son « confident » (*sâhib al-sirr*), ou encore Zayd ibn al-Hâritha (surnommé *al-hibb*, le « bien-aimé » du Prophète) et son fils Ussâma (surnommé *al-hibb ibn al-hibb*, « le bien-aimé, fils du bien-aimé ») – sans même parler de 'Alî, le cousin, le gendre du Prophète et le père de Hassan et Hussayn, ses petits-enfants chéris. 'Â'isha, la propre fille d'Abû Bakr, admet que son époux aurait volontiers nommé Zayd comme successeur si ce dernier lui avait survécu⁶. Le privilège d'Abû Bakr était essentiellement affectif, en tant que Compagnon de la première heure, ami intime et père de l'épouse favorite ; mais cela n'impliquait pas une confiance inconditionnelle. Ainsi, pas une seule fois Muhammad ne lui avait confié le pouvoir quand il s'absentait de Médine, alors qu'il l'avait fait au moins une douzaine de fois avec Ibn Umm Maktûm⁷. En fait, aucun de ceux qui deviendront califes ne s'était jamais vu accorder la mission de diriger Médine pendant l'absence du Prophète. Ce dernier, esprit pragmatique, dissociait sans doute ses relations personnelles de ses choix politiques.

Personne n'a en outre oublié l'épisode du pèlerinage de l'an 9 de l'Hégire. Muhammad avait délégué à Abû Bakr la tâche de diriger le pèlerinage mais, au dernier moment, il lui avait adjoint 'Alî afin que ce soit ce dernier qui proclame les trente premiers versets de la sourate 9, « La repentance », annonçant aux infidèles que l'accès à La Mecque leur était désormais interdit. À Abû Bakr qui, les larmes aux yeux, le suppliait : « Envoyé de Dieu, est-ce que j'ai commis quelque faute ? », le Prophète avait répondu : « Tu n'as commis aucune faute ; mais ces versets sont un message de Dieu, et un message de Dieu ne peut être communiqué que par un homme de ma famille, la famille des Hachémites⁸. » Les membres de la communauté, la famille notamment, savent tout cela. On comprend qu'ils soient pour le moins sceptiques à voir Abû Bakr succéder au Prophète.

Ressentant la fragilité de ce pouvoir dont il n'a jamais vraiment voulu et le peu d'unanimité autour de lui, Abû Bakr préfère rester chez lui. C'est que Médine est devenue brusquement le foyer de multiples intrigues. L'ombre de la guerre civile commence à planer

sérieusement, guerre de tous contre tous : Aws contre Khazraj, Émigrants contre Ansârs, partisans d'Abû Bakr contre les deux branches des 'Abd Manâf, Hachémites et Umayyades, etc. Sans compter les menaces extérieures venant des tribus arabes qui ont elles aussi rejeté l'autorité du premier calife et dont certaines ont même établi leur campement non loin de Médine, se préparant à lancer un assaut...

Abû Bakr ne se sent pas du tout en sécurité à Médine. Durant les six premiers mois de son « règne », il n'y dort pas alors qu'il possède une maison mitoyenne à la mosquée. Il préfère se réfugier dans sa maison de Sunh. Il se rend à Médine à pied ou à cheval, y demeure toute la journée avant de repartir une fois terminée la prière du soir. Mais il passe parfois des journées entières sans y mettre les pieds, et c'est alors 'Umar qui assure l'intérim et dirige la prière à sa place⁹.

C'est dire le peu d'enthousiasme qu'Abû Bakr a pour sa nouvelle fonction. Homme lucide, il sait, pour avoir observé de près le Prophète, à quel point le gouvernement est la plus éprouvante des servitudes¹⁰. Dans la réunion de la *saqîfa*, quand il a proposé la candidature de 'Umar ou celle d'Abû 'Ubayda au lieu de la sienne, il ne s'agissait pas pour lui d'une feinte politique mais d'un désir réel de s'éloigner d'une responsabilité dont il connaît le poids. Il dira un jour : « Je n'ai jamais cherché le pouvoir ! Je ne l'ai désiré ni publiquement ni secrètement¹¹ » et confiera de même à 'Alî – lequel est, comme lui, loin d'être un aficionado du pouvoir : « Ô 'Alî, si tu savais ! J'ai été accablé par un grand fardeau¹² ! » Il tente à plusieurs reprises de s'en débarrasser, allant jusqu'à présenter sa démission à ses partisans : « Je ne veux pas de votre allégeance ! Je n'en ai pas besoin ! Reprenez-la ! Je n'en peux plus ! » ; à chaque fois, il a droit à la même réponse : « *Lâ nuqîluka wa-lâ nastaqîluka*, on ne te limogera pas et tu ne démissionneras pas¹³. » Le piège s'est bel et bien refermé sur lui. Il aura beau se débattre, il sera condamné à traîner ce boulet jusqu'à sa tombe. Et l'affrontement avec Fâtima lui assènera le coup de grâce.

a. Les auteurs arabes donnent par exemple, avec le récit de chaque expédition du Prophète, le nom de l'homme désigné pour le remplacer à Médine en son absence ; quelques noms comme Sibâ' ibn 'Urfuta al-Ghifârî, Abû Dujâna al-Sa'dî, Sa'd ibn Mu'âdh, Abû Salama ibn 'Abd al-Asad, Abû Lubâba ibn 'Abd al-Mundhir, Numayla ibn 'Abd-Allâh al-Laythî ou encore l'aveugle Ibn Umm Maktûm reviennent souvent. Ce dernier est le cousin germain de Khadîja. Il est l'aveugle évoqué dans les deux premiers versets de la sourate 80 : *« Il s'est renfrogné et il s'est détourné parce que l'aveugle est venu à lui. »*

Acte troisième

La malédiction



Scène 1

C'est donc pendant qu'ils sont en train d'effectuer la toilette mortuaire du Prophète que 'Alî et 'Abbâs, enfermés dans la chambre funéraire avec d'autres membres de la famille, entendent un tonitruant *Allâhu akbar !* en provenance de la mosquée mitoyenne. 'Alî s'interrompt et regarde son oncle 'Abbâs : « C'est quoi, ça ? » Ce dernier lève les yeux vers le ciel, catastrophé : « Je ne le crois pas ! Par le Dieu de la Ka'ba, ils l'ont fait ! » 'Alî ne comprend pas. On frappe à la porte. Il va ouvrir et se retrouve nez à nez avec al-Barâ' ibn 'Âzib, un Ansarien de la tribu des Aws,¹ essoufflé et tout en sueur. « Ô Banû Hâshim ! On vient de faire allégeance à Abû Bakr ! Ils viennent de faire allégeance à Abû Bakr² ! » lui dit-il. 'Alî est abasourdi : « Mais comment ont-ils pu prendre une telle décision sans nous ? Nous sommes la famille du Prophète ! » Derrière lui, son oncle 'Abbâs tourne en rond comme un lion en cage en répétant : « Ne te l'avais-je pas dit, 'Alî ? Ne te l'avais-je pas dit³ ? »

De fait, à peine le décès du Prophète constaté, il avait proposé à son neveu : « Sortons d'ici et allons à la mosquée, pour que je te fasse allégeance devant tout le monde. » Mais ce dernier avait refusé : « Ce n'est pas la peine : qui oserait nous damer le pion et prendre ce qui nous revient de droit ?

– Tu vas voir ce qui va arriver ! » lui avait-il prédit⁴.

La famille du Prophète, elle non plus, ne peut s'empêcher de penser que l'élection d'Abû Bakr est une erreur sur le fond et la forme. Sur la forme, c'est une décision abusive à laquelle elle n'a pas été associée⁵ ; sur le fond, elle n'approuve pas que le pouvoir sorte de la famille du Prophète. L'argument religieux qui donne la préséance aux « gens de la maison » du Prophète (*ahl al-bayt*), c'est-à-dire à la « sainte famille », est doublé de l'argument clanique déjà avancé par Abû Sufyân : le pouvoir ne doit pas quitter le clan aristocratique des Hachémites pour revenir à un clan mineur de Quraysh. Fadhl ibn 'Abbâs, le cousin du Prophète, proteste avec virulence contre ce putsch tribal⁶. Il accuse le clan d'Abû Bakr (les Tayyim) d'avoir

renversé le pouvoir ancestral de l'aristocratie qurayshite et d'avoir écarté 'Alî, considéré par l'ensemble des gens de la maison comme le successeur naturel de Muhammad. Il est particulièrement décontenancé par l'attitude des autres clans de Quraysh qui, jaloux, sont contents de voir le pouvoir échapper aux Hachémites^{a7}.

Dans la continuité de la révolution sociale accomplie par le Prophète, l'élection d'Abû Bakr constitue de fait un renversement dans la hiérarchie de l'ancien régime ; selon 'Umar, cette révolution était en réalité appelée par de nombreux Qurayshites qui ne voulaient plus de l'hégémonie du clan des 'Abd Manâf. Il dit à 'Abd-Allâh ibn 'Abbâs : « Certains Qurayshites ne voulaient pas que la prophétie et le califat restassent dans un même clan de Quraysh ; c'est de la jalousie, rien de plus^s ! »

Tous les membres de la famille hachémite se rangent donc derrière 'Alî, même les fils du terrible Abû Lahab, l'oncle diabolisé de Muhammad – son surnom signifie « père de la flamme » parce qu'il est promis dans le Coran au feu de l'enfer (sourate 111) –, se montrent solidaires du mari de Fâtima, du reste moins par piété religieuse que par solidarité clanique. Surtout, après les événements restés dans la mémoire sous le nom de *ghadîr Khumm*, « l'étang de Khumm », plus personne n' imagine qu'on puisse contester la primauté de 'Alî⁹. Au retour de son pèlerinage d'adieu à La Mecque, devant des milliers de personnes, le Prophète avait prononcé un ultime long discours près de cet étang, au cours duquel il avait en particulier levé le bras de 'Alî en proclamant : « Quiconque m'a pour *mawlâ* (seigneur), 'Alî ici présent est son *mawlâ*. » Tout le monde avait bien compris qu'il le désignait ainsi comme son successeur, au premier chef Abû Bakr et 'Umar qui s'étaient – non, certes, sans une pointe d'hypocrisie jalouse – précipités vers lui en s'exclamant : « Félicitations, 'Alî ! Te voilà notre seigneur et le seigneur de tout croyant¹⁰ ! »

Et pourtant, confronté aux sollicitations de sa famille, des Ansârs et des Qurayshites, 'Alî se montre indifférent. Il ne semble pas intéressé par le poste et n'a nulle envie d'en découdre, comme l'atteste son refus d'accepter le soutien d'Abû Sufyân et de répondre aux appels des Ansârs, quoiqu'il refuse par ailleurs de faire allégeance à Abû Bakr, sans doute pour ne pas contrarier davantage son clan^{b11}. Même après la mort d'Abû Bakr, il ne se précipitera pas pour s'emparer du califat et laissera volontiers 'Umar et 'Uthmân lui passer devant.

Consterné par la passivité de son neveu, ‘Abbâs lui dira alors : « À chaque fois que je te pousse, tu recules ! Pendant l’agonie du Prophète je t’ai dit : “Allons lui poser la question sur la succession” et tu m’as répondu : “J’ai peur qu’il ne nous l’accorde pas et nous en serons privés pour toujours” ; après sa mort, je t’ai dit : “Sors pour que je te fasse allégeance” et tu as refusé ; à la mort de ‘Umar, je t’ai dit : “Dieu te laisse le champ libre ; à présent, n’entre pas dans le conseil de la *shûrâ*, tu n’en as pas besoin” et là non plus tu n’as pas suivi mon conseil. Et voilà que ‘Uthmân prend la place qui te revient ! Tu es vraiment désespérant¹² ! »

Si ‘Alî ne va pas à l’opposition, alors c’est l’opposition qui ira à lui : face à son inaction, ses partisans décident de transformer son domicile, ou plutôt celui de son épouse Fâtima, en camp retranché. Personne, pensent-ils, n’ira s’en prendre à la fille chérie du Prophète. Résigné, il voit une quarantaine de personnes venir se barricader dans sa maison, lieu a priori inattaquable. On compte parmi ce groupe les proches parents du Prophète et ses plus fidèles Compagnons¹³. Outre Fâtima, ‘Alî, ‘Abbâs et son fils Fadhl, sont présents les cousins de Muhammad Zubayr ibn al-Awwâm et ‘Utba ibn Abî Lahab ainsi que d’autres prestigieux Qurayshites comme Khâlid ibn Sa‘îd ibn al-‘Âs et Sa’d ibn Abî Waqqâs¹⁴, rapidement rejoints par d’autres Émigrants dont Salmân al-Fârsî¹⁵, ‘Ammâr ibn Yâssir¹⁶, Muqâdâd ibn ‘Amr¹⁷ et Abû Dhirr al-Ghifârî¹⁸ ainsi que certains Ansârs notoires comme al-Barâ’ ibn ‘Azib, Ubay ibn Ka’b¹⁹, Farwa ibn ‘Amr²⁰ et Khuzayma ibn Thâbit. On raconte que le propre cousin d’Abû Bakr, le célèbre Talha ibn ‘Ubayd-Allâh, fait partie des frondeurs.

Ce noyau de résistance inquiète beaucoup Abû Bakr, qui tente d’abord la voie de la négociation. Demandant conseil à ‘Umar et Mughîra ibn Su’ba²¹, il s’entend répondre : « Nous pensons que tu dois faire venir ‘Abbâs et lui proposer une part du pouvoir qu’il pourra transmettre ensuite à ses enfants ; de cette manière, tu isoleras ‘Alî.

– On ne perd rien à essayer... Nous irons le voir ce soir », tranche Abû Bakr²².

Le soir venu, ‘Abbâs est surpris de voir le calife, ‘Umar, Abû ‘Ubayda et Mûghira débarquer chez lui. « Que me voulez-vous ?

– Écoute-moi, ‘Abbâs, dit Abû Bakr, le Prophète vous appartient comme il nous appartient. C’est pour cette raison que je suis venu te proposer une part du pouvoir. » ‘Abbâs affiche un sourire de

satisfaction qui n'échappe pas à 'Umar, lequel lui lance, pour qu'il ne se réjouisse pas outre mesure : « Je dois préciser que nous ne sommes pas venus parce que nous avons besoin de toi, mais parce que nous ne voulons pas que vous vous retrouviez en marge de ce que la majorité des musulmans ont accepté. » Et il ajoute avec un regard menaçant : « Cela pourrait avoir des conséquences fâcheuses pour toi et ceux qui vous suivraient... » Abû Bakr lève les yeux au ciel. « Vraiment, se dit-il, j'aurais mieux fait de venir seul. » 'Abbâs, toisant 'Umar avec mépris du coin de l'œil, ne lui accorde pas la grâce d'une repartie ; c'est au calife qu'il s'adresse : « Le Prophète a laissé aux musulmans la possibilité de choisir qui doit les gouverner. Tu n'as pas le droit de confisquer le pouvoir. Après tout, le Prophète est un arbre dont nous sommes les branches, quand vous n'en êtes que les voisins²³. » Devant cette réponse sans appel, Abû Bakr se lève et rentre chez lui. Il sait qu'il doit absolument faire plier 'Alî, quitte à recourir aux méthodes expéditives de 'Umar²⁴.

Quelques jours plus tard, il ordonne à ce dernier : « Ramène-moi 'Alî de la plus violente des manières ! » Celui-ci reçoit 'Umar très froidement mais accepte néanmoins de rencontrer le calife. Avant de se lever pour le suivre, il ne peut s'empêcher de railler son zèle : « 'Umar, nous savons tous deux pertinemment que tu es en train de traire un lait dont tu vas boire la moitié ! Si tu te montres aujourd'hui si acharné à défendre le pouvoir d'Abû Bakr, c'est parce que tu espères qu'il te le laissera en héritage²⁵ ! »

'Alî entre dans la mosquée où Abû Bakr est assis au milieu de ses partisans. « Pourquoi m'as-tu appelé ? » demande-t-il. 'Umar s'empresse de répondre, comme si la question lui était destinée : « Pour que tu fasses allégeance comme le reste des musulmans. » Le calife le fait taire d'un signe de la main et dit au gendre du Prophète : « Pourquoi refuses-tu de me faire allégeance alors que le pouvoir m'a été attribué avant toi ? » 'Alî s'adresse alors à toute l'assemblée : « Écoutez-moi, vous tous ! Vous avez pris ce pouvoir des mains des Ansârs sous prétexte que Muhammad était des vôtres et qu'Abû Bakr était proche de lui. Moi, j'utilise le même argument aujourd'hui devant vous : je fais partie d'*ahl al-bayt*. Dans la famille du Prophète, je suis plus proche que vous : je suis son frère et son fils ! Si vous craignez Dieu, soyez justes avec nous et accordez-nous le pouvoir pour les mêmes raisons que les Ansârs vous l'ont accordé²⁶ ! »

– Ah ! Dis plutôt que tu es jaloux de moi !, s'exclame Abû Bakr.

– Nous ne t'envions pas ce que Dieu t'a accordé, rétorque 'Alî. Mais nous pensons que nous devons recevoir notre part du pouvoir ; tu nous as totalement écartés²⁷ ! »

Le calife garde le silence, laissant le champ libre à 'Umar qui réplique violemment : « On ne te lâchera pas tant que tu n'auras pas fait allégeance comme les autres !

– Non, répond 'Alî, je ne l'accepterai pas et je ne fais pas allégeance à quelqu'un qui est moins méritant que moi !

– C'est vrai, 'Alî, intervient Abû 'Ubayda, tu es prioritaire par la vertu, l'ancienneté et la parenté ; sauf que les gens ont voulu ce cheikh-là ; alors, accepte ce que les musulmans ont accepté...

– Abû 'Ubayda, tu es surnommé *amîn al-Umma*, "le plus digne de confiance dans la Communauté", lui répond 'Alî. Montre-toi digne de ce titre et ne sois pas injuste. Comment osez-vous retirer le pouvoir (*sultân*) de Muhammad à sa maison ? C'est dans *nos* demeures que le Coran a été révélé ; *nous* sommes la matière du savoir, de la théologie, de la religion, de la *sunna* et des prescriptions divines. Et nous sommes mieux placés que vous pour gérer les affaires des hommes. Ne soyez pas enclins à suivre vos désirs car vous allez le regretter !

– Ô Abû l-Hassan ! lui dit l'Ansarien Bashîr ibn Sa'd. Si seulement on avait entendu ces paroles sortir plus tôt de ta bouche, il n'y aurait eu aucun désaccord et tout le monde t'aurait fait allégeance. Mais tu as choisi de rester chez toi plutôt que d'assister à la réunion ; de ce fait, tout le monde a pensé que tu y étais indifférent. Maintenant, ce cheikh t'a précédé et on lui a fait allégeance. Il est trop tard désormais !

– Comment oses-tu me dire cela, Bashîr ?, répond 'Alî furieux. Vous me voyez quitter la chambre mortuaire, le Prophète pas encore enterré, et moi abandonnant sa dépouille pour sortir me disputer pour le califat ? Est-ce seulement concevable ? »

Abû Bakr est très embarrassé par cette dernière remarque qu'il ressent aussitôt comme une dénonciation de son propre comportement, lui qui a effectivement abandonné les funérailles pour aller disputer le pouvoir aux Ansârs dans la *saqîfa*. Honteux, il se défend : « Crois-moi, si j'avais su que tu étais intéressé, je ne t'aurais pas disputé le pouvoir : je ne l'aurais ni cherché ni même voulu. À présent, les gens m'ont fait allégeance ; j'espère que tu feras de même.

Si toutefois tu refuses, sache que je ne te contraindrai nullement. Je te laisse le temps qu'il faudra pour réfléchir à la décision que tu vas prendre. » Fidèle à sa méthode souple, le calife traite le cousin du Prophète avec égards et jette la balle dans son camp. 'Alî se lève et rentre chez lui sans dire un mot²⁸. Rusé et expérimenté, Abû Bakr sait sans doute que son allégeance aura lieu tôt ou tard. Il patientera le temps qu'il faut : il perçoit que 'Alî n'est pas intéressé et que, au fond, son refus de faire allégeance est la conséquence de l'influence exercée par la famille, notamment Fâtima.

C'est précisément parce qu'il sait que cette dernière, fille unique du Prophète^{c29}, constitue le noyau dur de la fronde que le calife ordonne qu'on lance l'assaut contre sa maison³⁰. Lui-même reste bien sûr à l'écart : il envoie pour accomplir l'ingrate besogne un groupe d'hommes dirigé par 'Umar et place sous ses ordres ses plus fervents partisans – Khâlîd ibn al-Walîd, 'Abd al-Rahmân ibn 'Awf et le ThaqaRITE Mughîra ibn Shu'ba, accompagnés de nombreux Ansârs comme Thâbit ibn Qays, Mu'âdh ibn Jabal³¹, Ziyâd ibn Labîd³², Zayd ibn Thâbit, Salama ibn Salâma ibn Waqsh³³, Muhammad ibn Maslama³⁴, Salama ibn Aslam ibn Huraysh³⁵ ou encore Ussayd ibn Khudhayr.

Les flambeaux encerclent le domicile de Fâtima³⁶. La tête découverte, elle sort sur le pas de la porte : « Ô 'Umar, es-tu donc venu mettre le feu à ma maison ?

– Certes oui ! Vous avez obligation de vous conformer au choix de la *Umma* ! Si vous ne sortez pas immédiatement pour aller faire allégeance au calife, je jure de vous brûler vifs dans cette maison ! » C'est alors que surgit de l'intérieur une grande silhouette : Zubayr ibn al-'Awwâm, cousin du Prophète. Brandissant son sabre, il crie : « Nous ne faisons allégeance qu'à 'Alî ! » 'Umar se rue sur lui et parvient à lui arracher le sabre de la main. Il jette au loin l'arme qui va se briser contre une roche puis le pousse brutalement en disant à Khâlîd ibn al-Walîd : « Retiens-le ! » – d'aucuns l'entendent même siffler entre ses dents : « Tue ce chien ! » Tandis que ses hommes s'emparent de Zubayr, il se dirige vers 'Alî : « Lève-toi pour faire allégeance ! » Mais ce dernier ne bouge pas. « Je t'ordonne de te lever ! » Il reste immobile. 'Umar le relève sans ménagement et le pousse hors de la maison. Le sabre de 'Alî se brise aussi lors de l'empoignade. La maison

est alors prise d'assaut pendant que Fâtima hurle : « Ô Abû Bakr ! Ô 'Umar ! Comme vous avez été prompts à vous retourner contre la famille du Prophète³⁷ ! » Les sources shî'ites disent que ce jour-là 'Umar la frappe violemment et qu'elle fera une fausse couche quelques jours plus tard, perdant celui qui aurait été le troisième petit-fils du Prophète, Muhsin³⁸. Les mêmes sources disent également que 'Alî est entravé et ramené de force à la mosquée où l'attend Abû Bakr, entouré d'hommes armés. Derrière lui, 'Umar le menace de son sabre. Des hommes prennent la main de 'Alî et l'obligent à la mettre dans celle du calife. Le cousin du Prophète serre le poing. Dans la mosquée on crie : « Fais allégeance ! Fais allégeance³⁹ ! »

a. Selon Ibn Bakkâr, ‘Alî réprimande Fadhl pour ses propos en lui spécifiant : « L’intérêt de la religion passe avant toute autre considération. »

b. Certains auteurs qui font autorité, comme Balâdhûrî, disent que ‘Alî a immédiatement fait allégeance à Abû Bakr. Il est probable que, après cette allégeance précipitée, il se soit rétracté en s’alignant sur la position de la famille qui refusait catégoriquement de reconnaître la légitimité du premier calife et se rangeait derrière Fâtima.

c. Les trois sœurs de Fâtima, Zaynab, Ruqayya et Umm Kulthûm, sont mortes avant leur père, de même qu’Ibrâhîm, le fils que Muhammad avait eu avec sa concubine Maria la Copte.

d. Selon la tradition shî‘ite, la maison de Fâtima est attaquée à deux reprises par ‘Umar venu y mettre le feu (*Kitâb Sulaym* 150). Aucune des sources sunnites ou shî‘ites ne raconte l’issue de cette attaque : la maison de Fâtima est-elle vraiment brûlée ? Ou bien est-ce une simple menace ? La famille du Prophète finit-elle par capituler pour éviter l’incendie ?

Scène 2

Après l'épisode de l'attaque de sa maison, Fâtima s'étirole peu à peu, mais n'entend rien céder à celui qu'elle considère comme un usurpateur. Elle tient en particulier à récupérer sa part de l'héritage paternel, dont elle fait de Fadak le symbole.

Fadaka est une oasis qui se trouve dans le bourg de Khaybar, à deux ou trois jours au nord de Médine, soit environ cent cinquante kilomètres ; c'est un domaine agricole particulièrement fertile, souvent décrit comme un lieu paradisiaque avec une source d'eau, de vastes champs, des jardins et de nombreux palmiers. Fadak était auparavant la propriété de Juifs qui y cultivaient les dattes et les céréales ; ne voulant pas subir le sort tragique de leurs coreligionnaires de Khaybar, ils avaient fait parvenir à Muhammad un message lui disant qu'ils étaient prêts à lui concéder la moitié de leur terre et de leurs récoltes en échange de la paix avec lui. Le Prophète avait accepté leur proposition et ils avaient eu la vie sauve¹. Cela fait de l'oasis de Fadak un *fay'*, un butin obtenu par arrangement, « sans chevaux ni montures » c'est-à-dire sans combat, qui échoit dès lors exclusivement au Prophète, ainsi que le prescrivent des versets révélés à cette occasion : « *Vous n'avez fourni ni chevaux ni montures pour vous emparer du butin pris sur eux et que Dieu destine à son Prophète. Dieu donne pouvoir à ses prophètes sur qui Il veut. Dieu est puissant sur toute chose ! Ce que Dieu a octroyé à son Prophète comme butin pris sur les habitants des cités appartient à Dieu et à son Prophète, à ses proches, aux orphelins, aux pauvres, au voyageur, afin que ce ne soit pas attribué à ceux d'entre vous qui sont riches* » (59 : 6-7²). Conformément à la consigne coranique, Muhammad reversait une partie des rentes de ce *fay'* aux membres de sa famille et aux nécessiteux ; Fâtima, pour sa part, percevait sur cette oasis une rente conséquente³.

C'est donc déterminée et sûre de son bon droit qu'elle décide d'aller réclamer le domaine de Fadak au nouveau calife⁴. Un soir, enveloppée dans un large pagne, elle se rend à son domicile et l'y trouve assis avec 'Umar et Abû 'Ubayda⁵.

« Que puis-je faire pour toi ? lui demande Abû Bakr.

– Je suis venue te réclamer l'héritage que mon père m'a laissé : ma quote-part dans le butin de Khaybar ainsi que le domaine de Fadak », lui répond-elle fermement.

Abû Bakr la regarde avec étonnement et ne dit rien.

« Dis-moi, Abû Bakr, qui hérite de mon père ? Est-ce toi ou est-ce sa famille ?

– Mais sa famille, bien sûr...

– Alors explique-moi : comment se fait-il que toi, tu hérites de mon père alors que nous, sa famille, nous n'héritons pas de lui ?

– Mais, ô fille de l'Envoyé de Dieu, je jure par Dieu que je n'ai hérité de ton père ni or, ni argent, ni quoi que ce soit !

– Oh que si ! Tu as fait main basse sur Fadak alors que c'est une propriété du Prophète qui revient de droit à ses héritiers !

– Mais non ! Tu te trompes, Fâtima !

– Alors dis-moi : où est donc passé l'héritage de la famille du Prophète ? »

D'une voix douce, Abû Bakr lui dit calmement : « Écoute-moi, Fâtima, je dois t'expliquer une chose importante : les biens dont tu me parles étaient certes mis à la disposition du Prophète mais cela ne signifie pas forcément qu'ils étaient sa propriété ; il en avait simplement l'usufruit, qui a pris fin à sa mort... »

Effarée, Fâtima écarquille les yeux tandis qu'il poursuit : « J'ai entendu ton père dire : "Quand Dieu accorde à un prophète un bien ou une richesse, à sa mort ils échoient à son successeur." C'est ainsi qu'en ma qualité de successeur du Prophète, j'ai décidé que ses biens seraient désormais la propriété de tous les musulmans. En cela, je me conforme également à l'instruction de ton père qui disait des butins qu'il obtenait : "Ce ne sont là que des richesses dont Dieu m'a accordé la jouissance de mon vivant. Quand je mourrai, ils reviendront en partage à tous les musulmans." »

Fâtima n'en revient pas : voilà qu'après l'avoir dépossédée de son héritage, on le « nationalise » ! Plein d'assurance, le calife profite de sa surprise pour continuer sur sa lancée : « En somme, les biens que tu viens me réclamer n'appartiennent pas au Prophète ; c'est l'argent de tous les musulmans ; il le gérait et le dépensait sur la voie de Dieu. En ma qualité de successeur, je me dois d'agir exactement comme ton père le faisait de son vivant. J'ai juré d'appliquer à la lettre les

consignes du Prophète, comprends-tu cela ? »

De colère, les joues de Fâtima s'empourprent. Voyant le visage courroucé de la jeune femme, Abû Bakr lui tient des propos rassurants : « Tu sais bien que ton père était l'être le plus cher à mon cœur ; le jour de sa mort, j'aurais aimé que le ciel tombe sur la terre... Tu n'as pas de souci à te faire : je dépenserai la rente de Fadak exactement comme le faisait ton père, une partie des revenus pourvoira aux besoins de sa famille et le reste sera réparti entre tous les musulmans et dépensé sur la voie de Dieu. »

Loin d'être rassurée, Fâtima revient à la charge : « Je veux te poser une question : quand tu mourras, qui héritera de toi ?

– Ma famille et mes enfants, bien sûr, répond le calife.

– Alors pourquoi est-ce que, pour ce qui est du Prophète, c'est toi qui hérites au lieu de sa famille et ses enfants ?

– Mais non, je n'ai pas hérité de ton père, et ce pour une raison très simple : ton père n'a rien laissé !

– Enfin, il m'a laissé Fadak ! Ce Fadak que tu as accaparé !

– Fâtima... Ton père lui-même a dit : “Nous les prophètes, nous ne laissons pas d'héritage, tout ce que nous laissons après notre mort est *sadaqa* (aumône).” C'est pour cette raison qu'il a également dit : “Je ne lègue pas un seul dinar à mes héritiers. Après avoir prélevé l'argent nécessaire pour l'entretien de mes femmes et de ma suite, tout ce qui reste est aumône⁶.” Quand comprendras-tu ? »

Abû Bakr voit des larmes couler sur ses joues. « Dis-moi, Fâtima, poursuit-il, tu me vois donner à tout le monde son droit et te priver, toi, de tes droits, toi la fille de l'être le plus cher à mon cœur ? Je jure par Dieu, je jure par Dieu ! Je préférerais voir ma fille 'Â'isha tomber dans la pauvreté plutôt que toi⁷... » Profitant de l'évocation de la fille d'Abû Bakr, Fâtima se ressaisit soudainement : « Ô Ibn Abî Quhâfa, tes filles hériteront de toi, mais la fille du Prophète n'hériterait pas de son père ?

– Eh oui, c'est ainsi ! lui dit-il en la regardant droit dans les yeux.

– Je vois que tu es déterminé à nous enlever ce que Dieu nous a accordé...

– Comment cela ?

– Ah, mais je vais t'expliquer comment : notre part dans les biens du Prophète est mentionnée dans le Coran lui-même ! Dieu n'a-t-Il pas dit dans son Livre : “Sachez que quel que soit le butin que vous preniez, le

cinquième appartient à Dieu, au Prophète et à ses proches, aux orphelins, aux pauvres et au voyageur” (8 : 41⁸). Il est bien mentionné “*et à ses proches*” ! » À l'autorité des hadiths brandis par le premier calife, elle oppose celle, bien supérieure, du Coran.

Mais Abû Bakr n'est nullement déstabilisé : « Je lis le Coran tout comme toi ; et, à ma connaissance, ce verset ne signifie nullement que l'intégralité de cette part du butin doive être accordée à la famille du Prophète.

– Ah ! Il signifie donc que c'est à toi et à ta famille qu'elle doit être accordée ? C'est bien ça ?

– Absolument pas ! Il signifie qu'une part du butin doit être dépensée pour subvenir aux besoins de la famille du Prophète et que le reste est destiné aux affaires publiques des musulmans...

– Tu commets là une grande injustice en ne te conformant pas à l'injonction de Dieu...

– Au contraire, j'applique les ordres de Dieu.

– Tu sembles oublier que mon père m'a fait don de Fadak de son vivant ! » lance-t-elle soudain. Ce n'est plus en tant qu'héritière du Prophète que Fâtima parle, mais en tant que propriétaire du domaine de Fadak. Elle n'est plus déshéritée mais expropriée.

Abû Bakr s'écrie avec étonnement : « Oh que non ! As-tu quelque chose qui prouve que le Prophète t'a cédé le bien ? Si tu as un document écrit, je suis prêt à te donner ce que tu veux.

– Non, je n'ai pas de preuve écrite, mais lors de la révélation du verset “*Voici ce qu'Allah vous enjoint au sujet de vos enfants*” (4 :11), mon père nous a dit : “Réjouissez-vous, famille de Muhammad ! Dieu vous accorde *al-ghinâ*” (la richesse).

– Encore une fois, ce verset ne signifie nullement que je dois te donner Fadak. Tu te trompes : ce n'est pas comme cela que je comprends le mot *ghinâ* dans la phrase du Prophète. Je l'entends au sens de “désintéressement¹⁰”. Et puis, tu sais quoi, interroge 'Umar et Abû 'Ubayda, ici présents : s'ils approuvent ta requête, je t'accorderai ce que tu veux...

– Abû Bakr a raison, Fâtima, entonnent les deux compères. Fadak est désormais un bien public ; il appartient à tous les musulmans¹¹. »

Fâtima les regarde avec consternation. « Je suis sûre que vous êtes tous les trois de mèche ! » s'écrie-t-elle¹². Et, folle de rage, elle quitte la maison d'Abû Bakr dans une colère telle qu'elle s'en rend malade¹³.

Certains récits de la Tradition disent qu'Abû Bakr, cherchant à calmer la fureur de Fâtima, lui demande de fournir le témoignage de deux personnes attestant que le domaine de Fadak lui a été légué par le Prophète¹⁴. Cet appel à témoins serait une idée de 'Umar : « Ne lui donne rien jusqu'à ce qu'elle apporte la preuve de ce qu'elle revendique », aurait-il dit. Pour faire valoir ses droits, elle fait alors appel à son mari 'Alî et à Umm Ayman, la nourrice éthiopienne du Prophète. « C'est avec un homme et une femme que tu veux prouver tes droits ? lui dit Abû Bakr. Mais un témoignage, pour être valide, doit être celui de deux hommes, ou d'un homme et de deux femmes¹⁵... » Et 'Umar d'ajouter : « Umm Ayman est une femme ignorante, qui ne comprend rien à rien, et 'Alî est partie prenante dans cette affaire. Leur témoignage n'est pas recevable¹⁶. »

Le déshéritement de Fâtima sera au centre d'une grande polémique entre sunnites et shî'ites. Ces derniers présenteront l'attitude du premier calife comme la plus atroce des injustices et l'utiliseront pour compléter son portrait d'usurpateur. De leur côté, les sunnites, à demi-mot, diront que Fâtima était fautive : ses prétentions illusoires lui avaient fait perdre tout discernement¹⁷....

Force est de constater que les événements ultérieurs donneront raison à Fâtima : 'Umar, pourtant si opposé sous le règne d'Abû Bakr à ce qu'on lui accorde son héritage, changera d'avis une fois devenu calife et décidera de restituer le domaine de Fadak à la famille du Prophète en l'attribuant à 'Alî et 'Abbâs. L'oncle et le neveu entreront en conflit à cause de ce bien mais 'Umar refusera d'arbitrer, jugeant qu'il s'agit désormais d'une affaire de famille¹⁸. En réalité, les revenus de la prospère oasis Fadak sont si juteux que le domaine restera pendant près de deux siècles l'objet de multiples convoitises et de querelles familiales entre les différents califes et les descendants de 'Alî et Fâtima¹⁹.

Le litige autour de Fadak – tous les protagonistes en sont conscients – montre l'intrication de l'argent et de la politique. En déniaut à Fâtima son héritage, Abû Bakr peut disposer à discrétion de l'importante trésorerie laissée à la mort du Prophète. La fortune de ce dernier était en effet immense, eu égard aux parts importantes qu'il recevait sur les différents butins – terres, esclaves, bétail, montures, armes, etc. – et dont ses épouses profitaient pleinement²⁰. Si certains hadiths disent qu'à sa mort il n'aurait rien laissé, sauf des dettes²¹, il

est permis d'en douter sérieusement et d'y voir une tentative de dédouaner Abû Bakr. De telles prétentions sont démenties par les faits et par l'inventaire des biens du Prophète qui figurent dans les ouvrages de la Tradition. Le successeur de Muhammad doit naturellement pouvoir disposer de l'immense fortune du défunt. Sous couvert d'une sorte de nationalisation censée protéger le bien public et prolonger la dense action militaire du Prophète, Abû Bakr écarte totalement la famille de l'héritage financier, comme il le fait avec l'héritage politique. Abû Bakr est très soucieux des affaires d'argent : même après son élection, il continue ses activités commerciales²² et s'accorde régulièrement des augmentations de salaire²³.

Il ne déshérite pas seulement Fâtima : les veuves du Prophète subissent le même sort. Quand elles lui envoient 'Uthmân ibn 'Affân pour réclamer leurs parts de l'héritage, le calife refuse, toujours au motif que « les prophètes ne laissent pas d'héritage ». Elles se résignent à garder uniquement leurs habitations avec une rente minimale destinée à subvenir à leurs besoins alimentaires. La seule veuve du Prophète à ne pas réclamer sa part d'héritage est 'Â'isha, la fille d'Abû Bakr. Elle a même tenté de dissuader, sévèrement, les autres épouses d'en faire la requête²⁴. À la lumière des événements ultérieurs, il est aisé de comprendre pourquoi : avec l'avènement d'Abû Bakr, 'Â'isha est passée du statut de favorite du Prophète au statut non moins privilégié de fille du calife. Elle profite ainsi matériellement du mandat de son père qui lui attribuera de nombreuses terres²⁵. Fâtima a finalement moins de chance qu'elle. Elle paie sans doute le prix fort de son opposition farouche à l'autorité du premier calife et il faut imaginer que c'est en représailles politiques qu'Abû Bakr l'a privée de son héritage.

-
- a. Actuellement ce nom a disparu et on l'identifie au village d'al-Huwayyit, dans la région d'al-Hâ'it, en Arabie Saoudite.
 - b. Certains récits disent qu'elle est accompagnée de 'Abbâs.

Scène 3

Enveloppée dans son voile, Fâtima pénètre dans la mosquée entourée de femmes de sa famille, de ses servantes et de quelques amies. Elle porte une longue tunique dont l'extrémité traîne sur le sol si bien, que lorsqu'elle avance, son pied marche sur le bas de sa robe. Lorsqu'il la voit entrer, d'une démarche identique à celle de son père, Abû Bakr sursaute comme s'il venait de voir apparaître un revenant. Le lieu est rempli d'Émigrants et d'Ansârs ; un brouhaha de stupéfaction accompagne l'arrivée de la fille du Prophète. Si tout le monde a bien compris le motif de sa présence, personne ne s'attendait à ce qu'elle vienne jusqu'à la mosquée pour lancer à la face de tous l'injustice qu'elle a subie. Elle sait que personne n'osera protester ; l'aura de son père la protège.

On fait place à Fâtima et sa suite ; quelques servantes s'activent pour installer un rideau blanc séparant la fille du Prophète des hommes assis face à elle, et chacun repense évidemment à la dernière apparition publique du Prophète, qui avait dit adieu à ses coreligionnaires après avoir levé le rideau séparant sa chambre de la mosquée¹. Abû Bakr ferme les yeux quelques secondes ; il sait ce qui l'attend, sait également qu'il ne doit pas réagir. La silhouette de Fâtima, en ombre chinoise derrière le rideau blanc, rend la scène presque irréelle. Une vague d'émotion mêlée d'effroi traverse la mosquée. Fâtima, accroupie par terre, regarde le *minbar* et pense à son père. Elle pousse un profond soupir qui retentit dans la mosquée. Elle entend autour d'elle et derrière le rideau des sanglots. Elle ne veut pas se laisser submerger par l'émotion : elle n'est pas venue pour pleurer mais pour plaider sa cause. Elle attend un moment, le temps que l'agitation de la mosquée retombe. Progressivement, les chuchotements de la foule cessent et le silence s'installe comme un couvercle qu'on pose sur un chaudron en ébullition. En véritable tragédienne sur la scène d'un théâtre improbable, Fâtima se lance dans une longue tirade solennelle², surnommée *al-khutba al-fadakiyya*, « le prêche sur Fadak », d'une voix si grave, si profonde, si étrange

qu'on dirait un oracle.

« Louange à Dieu pour tous les bienfaits dont Il nous a fait grâce, pour les innombrables dons qu'Il nous a prodigués. Dieu a demandé à ses serviteurs de Le louer afin qu'Il les comble de ses grâces. Je témoigne que mon père Muhammad est le Serviteur et le Messager de Dieu ! Il l'a élu pour accomplir sa volonté. L'Envoyé de Dieu a alors guidé les gens et sauvé leur âme ; il les a menés vers une religion solide et les a guidés sur le droit chemin. Puis Dieu a décidé de le rappeler à Lui. C'est ainsi que Muhammad a quitté le tumulte de ce monde pour vivre dans la quiétude des anges et dans la proximité du Seigneur tout-puissant. »

La voix de Fâtima se propage par-dessus l'assistance et résonne jusqu'au fond de la mosquée. « Ô serviteurs de Dieu, poursuit-elle, vous endossez une lourde responsabilité : vous avez la charge d'appliquer les commandements et les interdictions de Dieu ; vous êtes les gardiens de la foi et les missionnaires de la religion auprès des nations. Dieu vous a laissé un grand héritage qui est une lumière éblouissante, une clarté resplendissante : son Livre parlant, le Coran véridique. » Elle se tait quelques secondes. « Ô gens ! Sachez que je suis Fâtima et que mon père est Muhammad ! Rien dans ce que je dis n'est erroné ni exagéré ! Si vous avez un peu de discernement, vous reconnaîtrez que Muhammad est mon père ; il n'est le père d'aucune autre femme ; il est le frère de 'Alî, mon cousin, et il n'est le frère d'aucun autre homme. Dois-je vous rappeler que Dieu, dans son infinie bonté, a envoyé Muhammad pour vous sauver ? » Fâtima marque un temps d'arrêt pour reprendre son souffle et contenir sa vive émotion. « Hélas, dès qu'Il l'a rappelé à Lui, l'hypocrisie est apparue parmi vous et l'habit de la foi s'est rapidement déchiré. Les personnes ignobles qui jusque-là se terraient dans le silence commencent à brailler et à se pavaner. Satan, qu'il soit maudit, est alors sorti de sa tanière et vous avez répondu à son appel. Il vous a incités à la sédition et vous lui avez obéi tête baissée. Vous avez alors marqué au fer rouge des chameaux qui ne sont pas les vôtres et vous avez bu dans un abreuvoir qui ne vous appartient pas. » Fâtima pousse un nouveau soupir. « Et vous avez fait cela très rapidement. Vous n'avez même pas attendu qu'il soit enterré et vous vous êtes précipités pour conclure en hâte l'affaire sous prétexte que vous vouliez éviter la discorde ! Mais en faisant cela, *“c'est dans le gouffre de la discorde que vous êtes tombés ! La*

Géhenne enveloppera sûrement les incrédules” (Coran 9 : 49). »

Ansârs et Émigrants se regardent en silence ; ils se repassent tous dans la tête les images de la réunion tumultueuse qu'ils ont tenue avant même les obsèques de Muhammad.

La voix de Fâtima continue de retentir : « Le comble, c'est qu'aujourd'hui on vient me dire que je n'hérite rien du Prophète ! Comment est-ce possible ? Comment pouvez-vous nier ce qui est aussi évident que le soleil en son zénith : je suis sa fille ! » hurle-t-elle en levant les bras vers le ciel. « Dites-moi, ô musulmans ! Est-il juste que mon droit à l'héritage de mon père soit spolié ? » Puis elle interpelle directement le premier calife : « Toi, Abû Bakr ! Dans quel passage du Coran est-il écrit que tu as le droit d'hériter de ton père et qu'il est interdit que j'hérite du mien ? Où est-ce que tu es allé chercher une idée aussi farfelue et absurde ? »

Toutes les têtes se tournent en direction du calife, on essaie de déceler sur son visage une réaction ; mais il reste impassible. Les yeux fixés droit devant lui, les paupières immobiles, il est médusé devant cette silhouette qui, tel un fantôme, agite les bras derrière le rideau blanc.

Fâtima poursuit : « Ô Ibn Abî Quhâfa ! Tu as sciemment passé outre la parole de Dieu qui dit dans le Coran (27 : 16) : *“Salomon hérita de David...”* Ne dit-Il pas aussi dans son Livre, quand Il relate l'histoire de Yahyâ fils de Zacharie (19 : 5-6) : *“Accorde-moi cependant un descendant venu de Toi. Il héritera de moi ; il héritera de la famille de Jacob”* ? » Le visage d'Abû Bakr s'empourpre peu à peu tandis qu'elle continue de lui décocher des versets du Coran : « *“Ceux qui croient après avoir émigré, ceux qui ont lutté avec vous, ceux-là sont des vôtres. Cependant, ceux qui sont liés par parenté sont encore plus proches les uns des autres, d'après le Livre de Dieu”* (8 : 75) ; *“Quant à vos enfants, Dieu vous ordonne d'attribuer au garçon une part égale à celle de deux filles...”* (4 : 11) ; *“Voici ce qui vous est prescrit : quand la mort se présente à l'un de vous, si celui-ci laisse des biens, il doit faire un testament en faveur de ses père et mère, de ses parents les plus proches, conformément à l'usage. C'est un devoir pour ceux qui craignent Dieu”* (2 : 180). »

On se demande : « Va-t-il l'interrompre ? Va-t-il réagir ? » Mais Abû Bakr n'en fait rien ; il continue de fixer la silhouette en ombre chinoise qui est en train de lui parler.

« Et tu oses, Ibn Abî Quhâfa, dit-elle furieuse, tu oses prétendre

que moi, la fille du Prophète, je n'hériterais pas de mon père, comme si je n'avais aucun lien de sang avec lui ? Dieu aurait-Il révélé un verset qui vous serait réservé et dont mon père serait exclu ? Ou bien irez-vous jusqu'à prétendre que Fâtima et son père ne sont pas de la même religion et donc ne peuvent pas hériter l'un de l'autre ? Seriez-vous par hasard plus versés que mon père et mon cousin ('Alî) dans la connaissance du Coran ? »

Abû Bakr, humilié par ce sermon, ne sait pas quoi faire. Il baisse la tête en poussant un soupir et en se disant que tout cela finalement n'est pas réel, qu'il est en train de vivre un cauchemar. Mais il n'est pas au bout de ses peines.

« Eh bien, puisque c'est ainsi, lui dit-elle, je te laisse t'emparer de cette monture scellée et bridée ! » Parle-t-elle de Fadak, du califat ou peut-être des deux ? « Mais tu devras en répondre au jour du Jugement dernier ; ce jour-là, Dieu, loué soit-Il, sera le Juge, et le Prophète sera mon défenseur. Rendez-vous donc au jour de la Résurrection, qui sera un jour de perdition pour les *mubtilûn* (imposteurs) ; quand l'Heure arrivera, les regrets ne seront plus d'aucun secours. *“Et vous saurez bientôt qui sera frappé d'un châtiment humiliant, et sur qui s'abattra un châtiment sans fin”* (11 : 39). »

En écoutant ses imprécations, l'assemblée tressaille. La fille de Muhammad s'aperçoit qu'elle domine maintenant l'assistance. Elle espère sans doute retourner la situation contre Abû Bakr en ravivant l'opposition de ceux qui, les premiers, lui avaient résisté dans la *saqîfa*. C'est alors qu'elle s'adresse aux Ansârs : « Ô enfants de Qayla^a, vous les vaillants défenseurs de la foi, les protecteurs de l'islam, les bras puissants de la *Umma* ! Pourquoi cette indifférence face à l'injustice que je subis ? Mon père ne disait-il pas : “Le respect du père passe par le respect de ses enfants” ? Hélas ! Vous avez été prompts à changer ! Pourtant, vous avez le pouvoir et la force de faire respecter mes droits ! Ô fils de Qayla ! Comment acceptez-vous que je sois ainsi spoliée, privée de mes droits ? Vous êtes là assemblés devant moi, vous entendez ma plainte, vous êtes parfaitement au courant de ma situation, mais vous restez là les bras croisés. Vous avez la force du nombre et la puissance des armes, pourtant vous ne répondez pas à mes appels à l'aide, vous ne réagissez pas aux cris de détresse d'une opprimée, lors même que vous êtes connus pour votre bravoure et votre noblesse, lors même que vous êtes l'élite choisie pour nous

soutenir, nous la famille du Prophète ! » Mais malgré ses paroles provocatrices et ses flatteries, elle désespère de voir les Ansârs lui venir en aide : « Pourquoi avez-vous abandonné la vraie foi ? Pourquoi retournez-vous sur vos talons après avoir avancé sur le droit chemin ? Pourquoi vous êtes-vous rétractés ? Pourquoi cessez-vous de combattre ceux qui dévient, renient leur croyance et rompent leurs serments ? *“Les redoutez-vous ? Alors que Dieu mérite plus qu’eux d’être redouté, si vous êtes croyants”* (9 : 13). »

Elle marque un temps d’arrêt, comme si elle essayait de scruter une réaction de l’autre côté du rideau. Mais rien. Silence du côté des Ansârs qui se regardent effarés ; ils sont étonnés de se voir impliqués dans ses remontrances. Le calife, quant à lui, est soulagé que Fâtima déverse enfin ses mots durs sur quelqu’un d’autre que lui³. Au bout de quelques secondes où l’on aurait pu entendre une mouche voler, elle reprend : « Je constate que vous avez choisi la facilité ; vous avez préféré courber l’échine et vous avez éloigné celui qui mérite le plus de tenir les rênes du pouvoir. *“Si vous êtes ingrats, vous et tous ceux qui sont sur la terre, sachez que Dieu se suffit à Lui-même et qu’Il est digne de louanges”* (14 : 8). »

Elle se sent épuisée ; un goût amer lui envahit la bouche. Elle a imaginé un court instant que le silence qui enveloppait son discours était un silence d’approbation et que ses interlocuteurs, dont elle ne peut voir le visage, pleuraient en l’écoutant. Elle réalise qu’il n’en est rien. Le silence n’était que de l’indifférence. Abattue et dégoûtée, elle se lève. « Voilà ! Sachez enfin que tout ce que je viens de dire, je l’ai dit en connaissance de cause, en connaissance de votre indolence et de votre propension à la trahison ! Je sais que je ne dois rien attendre de vous. J’ai juste parlé pour me soulager d’un grand chagrin qui me pèse sur le cœur et exposer pour la postérité les preuves de l’infamie que j’ai subie. »

Abû Bakr aperçoit maintenant à travers le rideau la silhouette de la jeune femme en train d’ajuster son large pagne. Il respire profondément. « Elle a fini, elle s’en va ! Il était temps : j’en ai assez entendu ! » se dit-il. Soudain, il la voit s’immobiliser. Les Compagnons de Muhammad se regardent avec inquiétude : « Que va-t-elle encore dire ? »

D’une voix vibrante, elle lance : « Cette infamie, je vous la laisse ! Portez-la comme un fardeau qui brise le dos et troue les sabots !

Portez-la comme un déshonneur éternel qui porte l'empreinte de la colère divine et de la honte infinie ; elle est marquée par *“le feu allumé d'Allâh qui dévore jusqu'aux entrailles”* (104 : 6-7) ! Dieu vous observe, Il est témoin de ce que vous faites ; *“les injustes connaîtront bientôt le destin vers lequel ils se tournent”* (26 : 228). Je suis et je reste la fille de celui qui est venu vous avertir du grand châtement intense et cruel qui vous attend. Faites ce que bon vous semble, *“agissez selon votre situation, nous aussi nous agissons. Attendez, nous aussi nous attendons”* (11 : 121-122). »

L'imprécation de Fâtima résonne dans tout le bâtiment. Sa malédiction est ressentie par l'assistance comme la manifestation même de la colère de Dieu que chacun reçoit de plein fouet. Tout le monde frissonne.

Soudain, c'est le silence.

a. Qayla est l'aïeule commune des Aws et des Khazraj.

b. Dans certains récits, on dit qu'un soir Fâtima est allée avec 'Alî faire le tour des maisons des Ansârs pour demander leur soutien à la candidature de son mari. Ils lui ont répondu : « C'est trop tard ! Abû Bakr vous a précédés. Nous ne pouvons pas nous rétracter maintenant que nous lui avons fait allégeance. »

Scène 4

On voit la silhouette de Fâtima bouger derrière le rideau ; elle commence à marcher vers la porte pour quitter la mosquée. Maintenant qu'elle n'est plus cachée par le voilage, maintenant qu'elle n'est plus ce fantôme qui l'effrayait et qu'elle redevient réelle, Abû Bakr se sent le courage de l'affronter ; il se lève précipitamment et accourt vers elle. « Ô toi, la meilleure des femmes, lui dit-il d'une voix bouleversée, fille des plus nobles des pères ! Je jure par Dieu que je n'ai agi que par obéissance aux consignes du Prophète. Tu as été trop dure avec moi. Je te le répète encore et encore, ton père a dit : "Nous les prophètes, nous ne laissons aucun héritage, ni or, ni argent, ni terre, ni maison ; tout ce que nous laissons c'est la foi, la sagesse, la connaissance et la *sunna* (bonne conduite)". Je ne fais qu'appliquer ses ordres. Dieu va me secourir et me soutenir ; c'est sur Lui que je compte¹. »

Fâtima sent qu'il est inutile de poursuivre la discussion ; elle n'a d'ailleurs probablement pas écouté ce que l'autre vient de lui dire. Elle est ailleurs. Son regard se dirige vers la porte close de la chambre de son père, attenante à la mosquée, là où il est enterré. Les yeux pleins de larmes, elle déclame des vers de la poétesse Hind bint Uthâtha^{a2} :

*Après toi, il eut des problèmes et des calamités
Si tu étais là, les choses n'auraient pas pris une telle
ampleur.
Des hommes révélèrent ce qu'ils avaient dissimulé dans leurs
cœurs
Quand tu t'en allas et que la terre s'éleva entre toi et nous
Des hommes nous montrèrent des visages sombres et nous
humilièrent
Aussitôt que tu nous quittas. Et aujourd'hui nous sommes
abusés³.*

Elle quitte la mosquée. Elle entend derrière elle des sanglots, mais

ne se retourne pas et rentre chez elle. Abû Bakr se prend la tête entre les mains. Il ne peut plus nier l'évidence : le scandale que Fâtima vient de faire aura des conséquences. Il y voit l'amorce d'une crise politique qui peut dégénérer. Un sentiment d'angoisse s'empare de lui.

Quelques jours plus tard, quand on annonce au premier calife la mort de son fils aîné 'Abd-Allâh^{b4}, il s'effondre en larmes⁵. Certes 'Abd-Allâh avait été gravement blessé deux ans plus tôt pendant le siège de Tâ'if, mais avec le temps on avait cru que la blessure était définitivement guérie. Or, à la surprise de tous, quelques jours après l'avènement de son père, son état s'est tout à coup détérioré. Ainsi, quarante jours après la disparition du Prophète, le fils du premier calife le suit au tombeau. Après l'avoir enterré, Abû Bakr rentre chez lui accablé de douleur et de culpabilité. Il ne peut s'empêcher de penser que s'accomplit là le châtement divin dont Fâtima l'a menacé publiquement.

Désormais déterminé à ne pas laisser la situation pourrir davantage, il prend la décision de se rattraper en restituant Fadak à la fille du Prophète et d'officialiser cette restitution en la consignait par écrit⁶. Alors qu'il est en train de rédiger cet acte de cession, 'Umar, jamais bien loin, entre soudainement chez lui :

« Qu'est-ce que tu écris là ?

– Je vais rendre à Fâtima Fadak et tout son héritage.

– Certainement pas ! Tu commets là une grande erreur !

– Je dois résoudre le problème de Fâtima, je ne peux pas laisser les choses en l'état. Autrement, la situation va s'aggraver. »

'Umar comprend immédiatement que l'attitude d'Abû Bakr est en grande partie due à sa vulnérabilité après la mort de 'Abd-Allâh ; mais il ne peut, pour sa part, laisser cet excès de sentimentalisme dicter la conduite du nouveau calife et peser sur une décision hautement politique. Pour lui, déshériter Fâtima est une nécessité liée à l'exercice du pouvoir. « Écoute-moi, Abû Bakr, lui dit-il. Tu ne peux imposer ton autorité en commençant ton mandat par des concessions ! »

Le calife, qui sait 'Umar totalement insensible aux raisons du cœur, lui sert l'argument de la stratégie politique : « Certes, mais il n'empêche qu'avec le problème de Fâtima, nous sommes éclaboussés et cela peut profiter à nos détracteurs. Elle a, après tout, fourni le témoignage de deux personnes qui ont attesté que le Prophète lui

avait légué Fadak...

– Tu parles de témoins ! Voyons ! ‘Alî défend ses intérêts : il est le premier bénéficiaire de Fadak ! Et cette Umm Ayman, c’est qui, celle-là ? Ce n’est qu’une femme ! Et une femme ignorante, par-dessus le marché^{c7} !

– Et pourtant, tu as vu le résultat quand on s’est avisé de récuser leur témoignage : Fâtima est venue nous faire un scandale à la mosquée. Elle ne va pas se taire ! Je vais lui céder Fadak pour clore le sujet.

– Mais c’est insensé ! Et puis, dis-moi, si tu cèdes Fadak, où trouveras-tu les fonds pour financer les dépenses de l’armée ? Tu oublies que les Arabes nous ont déclaré la guerre ? Avec quels moyens va-t-on affronter la situation ? » C’est le même ‘Umar qui, quelques jours plus tôt, affirmait pourtant aux Ansârs dans la *saqîfa* : « Les Arabes n’accepteront qu’Abû Bakr »...

L’argument avancé par ‘Umar révèle la raison d’État derrière la confiscation de Fadak, dont les abondantes recettes sont nécessaires au premier calife pour financer l’effort de guerre. Plusieurs fronts se sont en effet ouverts contre Abû Bakr au lendemain de sa nomination : non seulement il se doit d’envoyer l’armée d’Ussâma vers Byzance, conformément à la décision prise par le Prophète durant sa dernière maladie⁸, mais il doit, en outre, faire face à une grande révolte en Arabie, de nombreuses tribus musulmanes refusant de reconnaître sa légitimité, sans oublier les divers « faux prophètes » qui, du vivant même de Muhammad, constituaient une menace pour l’autorité installée à Médine⁹. Abû Bakr est acculé ; il doit préparer son armée et pour cela il a besoin de ressources. Où les trouver, sinon dans le patrimoine laissé par le Prophète ?

« Mais je sais, ‘Umar, à quoi je suis confronté ; tout le monde me déclare la guerre. C’est précisément pour cette raison que je dois absolument résoudre ce problème avec Fâtima : j’ai assez de soucis comme cela !

– Sauf que tu te trompes si tu crois que tu le résoudras en faisant une concession ! Ce n’est pas bon du tout pour ton autorité ni pour ton image ; tu comptes inaugurer ton règne par une défaite ? Je ne te laisserai pas faire ! Donne-moi ce feuillet. »

Abû Bakr hésite. ‘Umar le lui arrache des mains et le déchire. « Voilà ! Problème réglé¹⁰ ! » tranche-t-il, lui qui pense que c’est ainsi

qu'on est craint et obéi. Voyant le visage soucieux de son ami, il ajoute pour le rassurer : « Ne t'inquiète pas, les protestations de Fâtima seront vite oubliées... » Abû Bakr, désespéré, soupire : « J'espère que tu dis vrai... »

Les paroles de 'Umar n'apaisent cependant guère le calife, qui demeure mal à l'aise vis-à-vis de la fille du Prophète. Ainsi, quelques jours plus tard, il annonce : « Écoute, je ne suis pas du tout tranquille. Nous devons nous réconcilier avec Fâtima ; allons la voir.

– Mais non !, répond 'Umar sans trop réfléchir.

– Oh que si ! Et tu vas même m'accompagner. Nous ne pouvons pas avoir tout le monde sur le dos !

– De toute façon, je suis sûr qu'elle n'acceptera pas de nous recevoir. Tu verras.

– Je vais m'en occuper. Je vais demander à 'Alî d'intervenir et elle nous recevra. »

Après plusieurs refus, Abû Bakr et 'Umar, accueillis par 'Alî, sont enfin admis chez Fâtima¹¹. Ils la trouvent souffrante et alitée ; son mari leur fait signe de s'asseoir. Elle détourne la tête pour ne pas croiser le regard des deux amis de son père. Abû Bakr commence à se confondre en excuses. Il lui dit qu'elle compte beaucoup pour lui, qu'elle est la plus pieuse et la plus sage des femmes. Impassible, elle l'écoute sans le regarder. Dès qu'il se tait, elle affronte son mari avec un visage blême de suppliciée ; elle cite son père : « “Fâtima est une part de moi : celui qui la met en colère me met en colère¹² !” » 'Alî baisse les yeux car cette phrase lui rappelle son propre comportement : le Prophète l'avait prononcée pour le réprimander quand il avait commis l'imprudence de vouloir prendre une seconde épouse¹³. Muhammad considérait que cette démarche était un affront envers sa fille, donc envers lui-même. À qui au juste Fâtima rappelle-t-elle cette phrase : aux deux amis de son père pour leur signifier la gravité de leurs agissements envers elle, ou à son mari qu'elle trouve plutôt enclin à courber l'échine et à se montrer trop conciliant avec ceux qui trahissent la mémoire du Prophète¹⁴ ?

Elle ajoute, tout en continuant à regarder son mari : « Plus jamais je n'adresserai la parole à ces deux hommes¹⁵. » Abû Bakr est sur le point d'éclater en sanglots. 'Umar le prend par le coude : « Debout ! On s'en va ! » Résigné et triste, le calife se laisse conduire. Il s'avance

vers la porte quand il entend la voix de Fâtima s'élever : « Je te maudirai, Abû Bakr ! Je te maudirai dans chacune de mes prières¹⁶ ! » Il se tourne vers elle, les yeux noyés de larmes : « Et moi, lui dit-il sur le ton de l'imploration, je te bénirai dans chacune de mes prières¹⁷... » A-t-il encore quelque espoir qu'elle ait enfin pitié de lui ? Elle ne dit rien et continue à fixer le mur. 'Umar le reprend par le coude : « Allez viens, sortons d'ici ! » Abû Bakr s'appuie sur son ami. Il se sent défaillir. L'angoisse lui enserre la poitrine et lui paralyse les jambes, les sanglots l'étouffent. Il a le sentiment d'avoir été condamné à la peine capitale. On dit que, sorti effondré de la maison de Fâtima, il exprime plus que jamais son désir de démissionner : « Libérez-moi de votre allégeance ! Trouvez-vous quelqu'un d'autre¹⁸ ! »

La fille du Prophète ne reverra plus jamais Abû Bakr et 'Umar. Malade et meurtrie, elle ne survit à son père que quelques semaines. Après la visite des deux hommes, son état de santé se dégrade. Durant sa lente agonie, recevant la visite de quelques épouses d'Ansârs et d'Émigrants, elle leur dit : « Je suis lasse de votre monde et dégoûtée par vos hommes, ces lâches et ces traîtres. Que Dieu les maudisse, tous ces scélérats, ces vauriens ! *“Le mal qu'ils ont commis est si pernicieux que Dieu se courrouce contre eux : ils demeureront immortels dans le châtiment”* (5 : 80). Malheur à eux ! Je leur annonce que des sabres tranchants s'abattront sur eux ! *“Ne sont-ils pas eux-mêmes des corrupteurs ? Et ils n'en ont pas conscience !”* (2 : 12¹⁹) »

Jusqu'à son dernier souffle, sa rancune ne décroît pas. La fille du Prophète s'éteint dans le chagrin²⁰. Sentant son heure approcher, elle enjoint fermement à son mari : « Je ne veux pas qu'Abû Bakr assiste à mes funérailles ni qu'il prie pour moi²¹ ! » Elle décède soixante-douze jours (ou six mois, selon les versions) après son père, à l'âge de vingt-neuf ans²². Elle est enterrée de nuit, comme son père, dans la discrétion la plus totale, en présence seulement de son mari, de 'Abbâs et du fils de ce dernier, Fadhl²³. Elle laisse derrière elle deux orphelins, Hassan, sept ans, et Hussayn, six ans, les petits-fils adorés de Muhammad.

Telle Antigone face à Créon, Fâtima a défié le successeur de son père. Leur conflit a une portée symbolique de premier plan. L'autorité du calife ne pouvait s'ériger et s'imposer qu'au prix de la disparition stricte et définitive de l'autorité à laquelle elle se substituait. Cette

démarche ne pouvait s'accomplir qu'après la neutralisation, au sens physique du terme, de l'héritière de Muhammad. Politiquement, il fallait qu'il attaquât sa maison devenue un repaire d'opposants ; symboliquement, il devait la priver de son héritage matériel, comme pendant d'une dépossession morale. Ainsi, le calife ne peut véritablement asseoir son autorité qu'après la disparition de la fille du Prophète. En somme, afin de pouvoir s'installer confortablement sur le « trône », Abû Bakr n'avait d'autre choix, en quelque sorte, que de trancher ce dernier fil de la prophétie incarné par elle.

a. Hind bint Uthâtha est une poétesse qurayshite de la famille du Prophète : elle descend de Muttalib ibn ‘Abd Manâf, le grand-oncle de Muhammad ; elle est célèbre pour ses élégies funèbres (*marthiyyât*).

b. ‘Abd-Allâh était le fils aîné d’Abû Bakr (sa mère était Qutayla bint ‘Abd al-‘Uzza). Il est connu pour son rôle dans l’émigration du Prophète : quand ce dernier s’était caché pendant trois jours dans la grotte de Thawr avec Abû Bakr, c’est ‘Abd-Allâh qui leur apportait la nourriture, l’eau et les informations. La Tradition souligne avec force éloges son talent d’espion hors pair. ‘Abd-Allâh est aussi connu pour avoir follement aimé sa ravissante épouse ‘Âtika bint Zayd ; elle occupait tellement ses pensées qu’il s’était détourné du combat pour Dieu ; son père en était fort préoccupé à tel point qu’il lui avait ordonné de répudier ‘Âtika pour se consacrer au *jihâd*. La mort dans l’âme, ‘Abd-Allâh avait exécuté les ordres de son père mais en avait été si chagriné qu’au lieu d’aller combattre sur le chemin de Dieu, il avait plongé dans la dépression et passait son temps à composer des vers pour pleurer sa bien-aimée. Abû Bakr, voyant le résultat contre-productif du divorce qu’il avait imposé à son fils, avait fini par l’autoriser à la reprendre. ‘Abd-Allâh n’aura en définitive pris part qu’à une seule guerre menée par le Prophète : il s’agit du siège de Tâ’if en l’an 8 où il fut gravement blessé. Cette blessure qu’il traîna pendant trois ans lui sera finalement fatale. ‘Âtika, la veuve, épousera en secondes noces son cousin germain ‘Umar ibn al-Khattâb – qui l’aurait violée. Après l’assassinat de ‘Umar, elle se remariera successivement avec Zubayr ibn al-‘Awwâm puis avec Hassan, le petit-fils du Prophète. L’histoire romanesque de ‘Âtika mériterait à elle seule un livre entier.

c. Umm Ayman mourra quelques semaines plus tard, un mois avant la mort de Fâtima d’après Suyûfî.

d. La tradition shî’ite raconte que Fâtima, apprenant que ‘Umar a déchiré le document, lui lance une malédiction : « Puisse Dieu te déchirer l’estomac comme tu as déchiré ce feuillet qui me restituait mes droits ! » Cette malédiction lui sera fatale puisque, quelques années plus tard, ‘Umar mourra de trois coups de poignard à l’estomac.

e. Pour décrire l’agonie de Fâtima, Dhahabî dit qu’elle est en train de fondre (*tadhûbu*).

Scène 5

La mort de Fâtima constitue un tournant politique majeur : juste après, l'opposition formée par la famille du Prophète s'effondre. Au lendemain de la mort de sa femme, 'Alî invite Abû Bakr à venir chez lui, en prenant soin de préciser qu'il veut le rencontrer seul – autrement dit sans 'Umar, dont il redoute sans doute le tempérament violent¹. Celui-ci, apprenant cette requête, prévient le calife : « N'y va pas seul ! » Mais ce dernier rétorque : « Et que pourraient-ils bien me faire ? Je vais y aller seul². » En réalité, plus que 'Alî, c'est la vulnérabilité d'Abû Bakr que craint 'Umar, son caractère par trop émotif qui risque de l'amener à faire des concessions aux conséquences fâcheuses. C'est pourquoi il le suit comme son ombre, le tenant constamment à l'œil pour le rattraper quand il voit qu'il est sur le point de fléchir. Mais lui, de son côté, redoute tout autant le caractère emporté de son bras droit, susceptible de compromettre toute possibilité d'arrangement avec la famille du Prophète.

Entrant dans la maison de 'Alî, il est aussitôt assailli par le souvenir de sa dernière rencontre avec Fâtima ; mais il ne laisse rien paraître de son trouble et s'assoit face au maître de maison, entouré des membres de la famille hachémite. « Je dois d'abord préciser, lui dit 'Alî, que si nous ne t'avons pas fait allégeance, ce n'est pas parce que nous douterions de ta vertu ou de ton mérite, ni parce que nous t'envierions un pouvoir et un bienfait que Dieu t'a accordés. Toutefois, nous pensons que nous avons une part dans cet *amr* dont tu nous as totalement écartés. » Abû Bakr, fidèle à sa méthode douce, lui répond les larmes aux yeux : « Je jure par Dieu que la parentèle du Prophète est plus chère à mon cœur que ma propre parentèle !

– Je te signale que tu n'as même pas pris la peine de nous consulter ! » réplique 'Alî. Le calife éclate alors en sanglots et l'entrevue tourne court.

En réalité, aucun nouvel élément ne s'est présenté. Il faut maintenant que l'un des deux fasse le premier pas. Et l'après-midi même, après la prière, le premier calife annonce le ralliement du

gendre du Prophète. Les musulmans en sont ravis. Tout le monde, 'Alî en tête, se dirige vers Abû Bakr pour lui faire allégeance, comme si la fronde hachémite n'avait tenu qu'à la présence de Fâtima. La famille comme les Qurayshites de La Mecque et les quelques Ansârs qui étaient prêts à soutenir 'Alî savent qu'ils ne peuvent pas compter sur ce dernier dont ils ont bien constaté la passivité et le peu d'intérêt qu'il montre pour l'*amr*.

Pour « excuser » la volte-face de 'Alî qui capitule après une brève et inconsistante résistance, la Tradition lui fait dire que son retard dans la *bay'a* était dû au fait qu'il s'était isolé pour réunir en un seul codex toutes les sourates du Coran « tel que Dieu l'a révélé », précise-t-il³. Au fond, il ne s'est jamais vraiment opposé à Abû Bakr. Il a même reconnu sa légitimité avec ces propos : « Le Prophète t'a placé devant dans la prière ; qui oserait te faire reculer⁴ ? » La mort de sa femme a en outre constitué une délivrance personnelle pour 'Alî, puisqu'il se voit ainsi délié de la clause de monogamie qui lui avait été imposée par le Prophète et sa fille : « veuf joyeux », il multipliera dès lors les mariages.

Après une émouvante scène de réconciliation, Abû Bakr et Âlî sortent ensemble de la mosquée et le calife voit Hassan, le petit-fils du Prophète, jouer. Il se précipite vers lui et le soulève dans ses bras en disant : « Qu'est-ce qu'il ressemble au Prophète ! Il ne ressemble pas du tout à son père. » 'Alî en rit aux éclats⁵.

Une rare version affirme que c'est grâce à la médiation de 'Uthmân, le cousin et deux fois gendre de Muhammad, et par là même cousin et beau-frère de 'Alî, que ce dernier se résout à accepter le califat d'Abû Bakr. 'Uthmân argue de la nécessité de serrer les rangs face au vaste mouvement de sédition qui s'est déclaré en Arabie, menaçant Médine et l'islam tout entier. « Ô mon cousin ! dit-il à 'Alî. L'ennemi est là et tu n'as toujours pas fait allégeance ! » Sans montrer la moindre résistance, ce dernier l'accompagne alors chez Abû Bakr qui l'accueille chaleureusement : les deux hommes tombent dans les bras l'un de l'autre en pleurant⁶.

Ce récit révèle le bénéfice politique qu'Abû Bakr a pu tirer de la farouche opposition arabe qu'il doit affronter en dehors de Médine : paradoxalement, elle lui permet de consolider son pouvoir en poussant les musulmans à se ranger derrière lui. Les « guerres d'apostasie »

(*ridda*) qu'il s'apprête à déclarer vont renforcer cette solidarité. Quoi de plus utile qu'un ennemi objectif (réel ou imaginaire) pour venir à bout des divisions internes ? Quoi de plus efficace qu'une guerre de défense ou de conquête pour éloigner le fantôme d'une guerre civile ? Quoi de plus rentable, enfin, qu'un butin pris à l'ennemi pour renflouer les caisses d'un État à court d'argent ? Plus tard, 'Umar exprimera toute sa reconnaissance à Abû Bakr pour avoir pris la décision de déclarer ces salvatrices guerres d'apostasie. « Je te donnerai ma vie ! lui dira-t-il un jour après l'avoir serré contre lui et lui avoir embrassé la tête. Sans toi, nous aurions tous péri⁷ ! »

Abû Bakr est certes soulagé de voir 'Alî et toute la famille du Prophète capituler et venir lui faire allégeance ; malgré tout, son attitude envers Fâtima le hante. Il a pensé à elle quand on lui a annoncé la mort de son fils ; il pense encore à elle quand on l'avertit que l'ensemble des tribus de l'Arabie se soulèvent contre son autorité, dix jours à peine après son élection⁸. Les unes ont renié l'islam, disparu selon elles avec le Prophète ; les autres, tout en restant musulmanes, ont décidé d'entrer dans une sorte de désobéissance civile en refusant de payer l'impôt de la *zakât* (aumône légale) au nouveau calife. La crise politique est aussi profonde que généralisée.

Il est en train de réfléchir à une solution quand 'Umar lui apprend que les tribus alliées à Tulayha, qui s'est déclaré prophète, sont campées non loin de Médine et s'apprêtent à lancer un assaut⁹. Cette fois, le calife est acculé. Il convoque ses compagnons à la mosquée. « Préparez-vous à la guerre ! » leur déclare-t-il d'un ton ferme. Même 'Umar est surpris par la détermination de son ami : « Tu comptes faire la guerre à tout le monde ? Il y a en face des tribus qui font la prière comme nous ; elles n'ont pas renoncé à l'islam !

– Je sais, mais dès lors qu'elles ont renoncé à payer l'impôt, je les considère comme apostates. J'ai décidé de les combattre à cause de cela.

– Mais...

– Cela suffit, 'Umar ! Ma décision est prise : pas question de dissocier la prière de l'impôt ! Même si on doit m'enchaîner, je leur ferai la guerre ! »

'Umar le regarde avec admiration. « Je vois que Dieu a ouvert ta poitrine au combat ! » lui dit-il fièrement¹⁰. Il s'étonne tout de même.

Son ami est-il en train de changer ? Car, malgré sa fermeté et sa rigueur, c'est un homme émotif qui n'a jamais été un fervent adepte de la violence ; en bon Qurayshite, il a toujours préféré la négociation. Ce que 'Umar ne sait pas, c'est que depuis son douloureux affrontement avec Fâtima, il se considère comme un condamné sans espoir de rédemption.

Abû Bakr se tait. Gardant un visage grave et impassible, il prend soin de dissimuler ses tourments intérieurs. La raison d'État a pris le dessus dans son esprit. Plus question pour lui d'afficher le moindre signe de faiblesse et de déchirement ; il ne dira plus un mot de la fille du Prophète dont l'image continue à l'habiter. « Mon Dieu ! La malédiction de Fâtima me poursuivra-t-elle à jamais ? » pense-t-il. Quelques semaines à peine qu'il est calife et il constate qu'il ne fait que gérer les catastrophes et les crises ; et voilà maintenant qu'il se lance dans une guerre tous azimuts contre l'ensemble de l'Arabie. « Je te maudirai dans chacune de mes prières ! » lui avait jeté Fâtima au visage. Sans doute est-ce pour apaiser ses angoisses et ses terreurs qu'il éprouve le besoin de déclarer la guerre à la terre entière.

Jusqu'à sa mort, deux ans plus tard, Abû Bakr gardera secret ce lourd fardeau qui lui comprime la poitrine. Ce n'est qu'au moment de son agonie qu'il confiera à 'Â'isha les remords qui le rongent : « Je le regrette, ma fille, je le regrette. Je n'aurais jamais dû traiter Fâtima de la sorte ! » Puis, le souffle coupé, il se reverra dans la *saqîfa*. Sa mémoire aura gardé tous les détails de cette inoubliable réunion au cours de laquelle le pouvoir sacré du Prophète a été mis aux enchères des ambitions profanes. « Ce jour-là, j'aurais dû laisser le pouvoir à 'Umar ou à Abû 'Ubayda¹¹ ! », dira-t-il à 'Aïsha en soupirant. Abû Bakr regrettera d'avoir accepté le califat, destinée funeste qui s'est abattue sur lui et qui aura transformé sa piété en tyrannie. Combien de fois aura-t-il présenté, en vain, sa démission ? Dans la nuit noire de sa conscience défileront des images d'épouvante.

Né à l'ombre de la *saqîfa* des Banû Sâ'ida, le pouvoir du premier calife de l'islam, ombre de Dieu sur terre^{a12}, grandira à l'ombre des sabres^{b13}...

-
- a. Cette expression a été utilisée par le Prophète qui a dit : « Le sultan (*al-sultân*) est l'ombre de Dieu sur la terre. »
- b. Un hadith du Prophète dit : « Sachez que le paradis se trouve à l'ombre des sabres. »

Notes

Avertissement. Ceci n'est pas une fiction

1. Paul Ricœur, *Temps et récit I*, Paris, Seuil, 1983, p. 289.
2. Paul Ricœur, *Temps et récit III. Le temps raconté*, Paris, Seuil, 1985, p. 349.
3. *Ibid.*, p. 150-151.

Acte premier – Conclave dans la saqîfa

1. Le récit de la réunion de la *saqîfa* que nous proposons ici est une reconstitution fidèle des différentes relations rapportées par la Tradition. Nous nous référons aux ouvrages suivants : ‘Abd al-Razzâq *Musannaf* 5/439-452 ; Balâdhurî *Ansâb* 2/259-275 ; Bukhârî 3/1341-1342 ; Dhahabî *Târîkh* 3/5-14 ; Diyâr Bakrî *Târîkh al-khamûs* 2/167-170 ; Halabî *Sîra* 3/504-508 ; Hâkim *Mustadrak* 3/80-81 ; Ibn ‘Abd Rabbih *‘Iqd* 5/11-14 ; Ibn Abî Shayba *Musannaf* 13/462-468 ; Ibn Abî-l-Hadîd *Sharh al-nahj* 2/21-61 ; Ibn al-Athîr *al-Kâmil* 2/187-192 ; Ibn ‘Asâkir *Târîkh Dimashq* 30/271-286 ; Ibn Bakkâr *al-Akhhâr* 463-476 ; Ibn Hibbân *Sîra* 2/419-423 ; Ibn Hishâm 2/656-661 ; Ibn al-Jawzî *al-Muntadhim* 4/63-70 ; Ibn Kathîr *Bidâya* 5/265-270 ; Ibn Qutayba *al-Imâma wa-l-siyâsa* 21-30 ; ‘Isâmî, *Samat al-nujûm* 2/330-333 ; Jâhiz *al-Bayân* 3/296-298 ; Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak* 35-90 ; *Kitâb Sulaym* 143-145 ; Kulâ‘î *Iktifâ’* 1/438-443 ; Nuwayrî *Nihâyat al-arab* 19/29-46 ; Suhaylî *Rawdh* 7/587-592 ; Suyûtî *Târîkh al-khulafâ’* 55-59 ; *Tabaqât* 3/181-188 ; Tabarî 2/233-246 ; Muhibb-Eddîn al-Tabarî *al-Riyâdh al-nadhira* 1/233-239 ; Ya‘qûbî *Târîkh* 2/7-11 ; Wâqidî *Ridda* 32-47. Pour les références bibliographiques complètes, voir « Sources arabes » en fin de volume.

1. Khuwaylid Abû Dhu'ayb al-Hudhalî, contemporain du Prophète, est considéré comme l'un des poètes les plus doués de sa génération. Il est notamment célèbre pour son poème élégiaque intitulé « al-'Ayniyya », dans lequel il pleure ses cinq fils morts de la peste la même année (pour les détails de sa biographie, voir *Encyclopédie de l'Islam* t. II, p. 115 ; Abû l-Faraj al-Isfahânî *Aghânî* 6/279-293 ; Ibn Qutayba *al-Shi'r wa-l-shu'arâ'* 213-216). Il était présent à Médine dans les heures qui ont suivi la mort du Prophète et a assisté à la réunion de la *saqîfa*. Le récit présenté ici n'est pas une invention de l'auteur mais reprend dans ses détails celui rapporté par la Tradition (Ibn al-Athîr *Usd* 5/102-103 ; Ibn 'Asâkir *Târikh Dimashq* 17/53-55 ; Ibn 'Abd al-Barr *al-Istî'âb* 4/1648-1652) ; Kulâ'î *Iktifâ'* 1/454-455.

2. Abû Nu'aym *Hiliyat al-awliya'* 1/29 ; Bukhârî 1/419 et 3/1341-1342 ; Ibn Hanbal *Musnad* 43/34 ; Ibn Hishâm 2/655 ; Ibn Kathîr *Bidâya* 5/263 ; Ibn Kathîr *Sîra* 4/480-481 ; Ibn Mâjah *Sunan* 1/520 ; Kulâ'î *Iktifâ'* 1/436-437 ; Muttaqî *Kanz* 7/234 ; *Tabaqât* 2/271 ; Tabarî 2/232-234.

3. Wâqidî *Ridda* 31-32.

4. Wâqidî *Ridda* 32 ; Ibn Hishâm 2/656.

5. Voir Hela Ouardi, *Les Derniers Jours de Muhammad*, Albin Michel, 2016, notamment le chapitre XVII.

6. Le puits appelé Bidhâ'a (ou Budhâ'a), situé au centre du domaine des Banû Sâ'ida, est évoqué par la Tradition (Abû Dâwûd *Sunan* 1/17-18 ; Samhûdî *Wafâ'* 3/956-957).

7. Bukhârî et Muslim nous apprennent que le Prophète aimait boire du *nabîdh* (boisson fermentée) dans la *saqîfa* (Bukhârî 5/2134 ; Muslim 3/1591). Ils rapportent que dans cette même *saqîfa* il avait également demandé la main d'une femme (dont la Tradition ne donne pas le nom) et qu'il avait été sévèrement éconduit.

8. Samhûdî *Wafâ'* 3/859-861 ; Yâqût *Mu'jam al-buldân* 3/228-229 ; 'Abd al-Quddûs al-Ansârî *Âthâr al-Madîna* 155-157.

9. De très nombreux ouvrages de la Tradition consacrent des chapitres entiers à la biographie, au portrait physique et moral (*manâqib* ou *fadhâ'il*) d'Abû Bakr et 'Umar. À titre indicatif, nous renvoyons le lecteur notamment aux sources suivantes : pour Abû Bakr : Abû Dâwûd *Sunan* 3/212-219 ; Abû Nu'aym *Hiliyat al-awliya'* 1/28-38 ;

Balâdhurî *Ansâb* 10/51-75 ; Bukhârî 3/1337-1346 ; Hâkim *Mustadrak* 3/64-84 ; Haythamî *Majma' al-zawâ'id* 9/40-60 ; Ibn Hanbal *Fadhâ'il al-sahâba* 1/65-243 ; Suyûtî *Târîkh al-khulafâ'* (26-55 ; 45-51) ; *Tabaqât* 3/169-213 ; Muhibb-Eddîn al-Tabarî *al-Riyâdh al-nadhira* 1/73-268 ; pour 'Umar : Abû Dâwûd *Sunan* 3/212-219 ; Abû Nu'aym *Hiliyat al-awliyâ'* 1/38-55 ; Hâkim *Mustadrak* 3/86-97 ; Haythamî *Majma' al-zawâ'id* 9/60-74 ; Ibn Hanbal *Fadhâ'il al-sahâba* 1/244-502 ; Nasâ'î *Fadhâ'il al-sahâba* 3-11 ; *Tabaqât* 3/265-376 ; Muhibb-Eddîn al-Tabarî *al-Riyâdh al-nadhira* 2/271-426.

10. Abû Nu'aym *Hiliyat al-awliyâ'* 1/100-102 ; Bukhârî 3/1369 ; Dhahabî *Siyar* 3/5-17 ; Ibn 'Abd al-Barr *Istî'âb* 4/1710-1711 ; Ibn al-Athîr *Usd* 5/205-206 ; Ibn al-Athîr *Jâmi' al-usûl* 9/20-22 ; Ibn Hajar *al-Isâba* 3/475-478 ; Ibn Hanbal *Fadhâ'il al-sahâba* 2/738-742 ; Ibn Hanbal *Musnad* 3/219-220 ; Ibn al-Jawzî *Sifat al-safwa* 1/137-139 ; Ibn Qutayba *Ma'ârif* 247-248 ; Mezzî *Tahdhîb* 14/52-57 ; Nasâ'î *Fadhâ'il al-sahâba* 28-30 ; *Tabaqât* 3/409-414 et 7/384-385 ; Tabarânî *al-Mu'jam al-kabîr* 1/154-157.

Scène 2

1. Voir Hela Ouardi, *Les Derniers Jours de Muhammad*, op. cit., notamment le chapitre VIII.

2. Exégèse de Qurtubî 7/234 ; Exégèse d'Ibn 'Âshûr 8/190 ; Exégèse de Zamakhsharî 2/113.

3. Baghdâdî *Munammaq* 342-345 ; Suyûtî *Târîkh al-khulafâ'* 29. Sur les mœurs politiques de l'Arabie avant l'islam, voir Jawwâd 'Alî *Mufasssal* 9/178-252.

4. Isaac Hasson, « Contributions à l'étude des Aws et des Ḥazrağ », *Arabica*, t. 36, fasc. 1, 1989, pp. 1-35.

5. Qalqashandî *Nihâyat al-arb* 404.

6. Qalqashandî *Nihâyat al-arb* 52 ; Samhûdî *Wafâ'* 1/132-133.

7. Samhûdî *Wafâ'* 1/125-132.

8. Isaac Hasson a bien montré comment l'économie et la topographie de Yathrib avaient déterminé la structure et les relations tribales entre les Aws et les Khazraj (« Contributions à l'étude des Aws et des Ḥazrağ », art. cit.).

9. Wâqidî *Maghâzî* 3/904.
10. Pour les détails des différentes guerres qui ont opposé les Aws et les Khazraj, voir notamment Ibn al-Athîr *al-Kâmil* 1/583-604.
11. Ibn al-Athîr *al-Kâmil* 1/599.
12. Ibn al-Athîr affirme que la guerre de Bu'âth a entraîné la mort de quasiment tous les chefs des Aws et des Khazraj (Ibn al-Athîr *al-Kâmil* 1/601-604).
13. Ibn Hishâm 2/290-291 ; Wâqidî *Maghâzî* 2/419.
14. Ibn al-Athîr *al-Kâmil* 1/583.
15. Exégèse de Tabarî 6/58-59.
16. Ibn Kathîr *Bidâya* 4/156.
17. Bayhaqî *Sunan* 9/138.
18. 'Abd al-Razzâq *Mussanaf* 5/407-408 ; Baghdâdî *Muhabbâr* 282 ; Bayhaqî *Dalâ'il* 4/33-39 ; Ibn Hishâm 2/273-274.
19. Le Prophète jouait régulièrement les médiateurs, comme cette fois où il réunit les chefs des Aws et des Khazraj pour les réconcilier autour d'un somptueux repas (Wâqidî *Maghâzî* 2/435). Le Coran garde une trace des luttes qui continuaient à disperser les rangs des Aws et des Khazraj bien après leur conversion. Les rappels à l'ordre étaient nécessaires car l'effritement des rangs pouvait avoir des conséquences désastreuses. Par exemple, dans son exégèse du verset 101 de la 3e sourate (« *Comment êtes-vous encore incrédules, alors que les Versets de Dieu vous sont récités, alors que son Prophète est parmi vous ?* »), Tabarî dit que ce verset était adressé aux Aws et Khazraj qui étaient prompts à la bagarre même après l'installation du Prophète chez eux (Exégèse de Tabarî 7/63).
20. Balâdhurî *Ansâb* 1/71 ; Ibn Hishâm 1/137.
21. Voir Hela Ouardi, *Les Derniers Jours de Muhammad*, op. cit., chapitre XI.
22. Pour le portrait de Sa'd ibn 'Ubâda ibn Dulaym, nous nous référons aux sources suivantes : Bukhârî 3/1385 ; Dhahabî *Siyar* 1/270 ; Ibn 'Abd al-Barr *al-Istî'âb* 2/594-599 ; Ibn 'Asâkir *Târikh Dimashq* 20/241-270 ; Ibn al-Athîr *Usd* 2/204-206 ; Ibn Hajar *al-Isâba* 3/55-56 ; Ibn al-Jawzî *Sifat al-safwa* 1/191-192 ; Ibn Manzûr

Mukhtasar 21/102-114 ; Ibn Qutayba *Ma'ârif* 259 ; Mezzî *Tahdhîb* 10/277-283 ; Nasâ'î *Fadhâ'il al-sahâba* 36-37 ; *Tabaqât* 3/613-617 ; Tabarânî *al-Mu'jam al-kabîr* 6/14-23. À ces références nous ajoutons les chroniques suivantes : Wâqidî *Maghâzî* 1/101-103, 208, 215, 239, 248, 334, 338, 371-372, 2/478, 547, 650-653, 740, 821, 3/991 et 1095 ; Tabarî *Târîkh* 2/367-368, 381, 407, 431, 514, 564, 571, 573, 3/23, 56, 93, 163, 201, 203-206 et 218-222.

23. Fervent musulman, Sa'd s'était ensuite précipité sur les idoles adorées par les hommes de sa tribu pour les détruire (*Tabaqât* 3/614 ; Ibn 'Asâkir *Târîkh Dimashq* 20/241-270).

24. On ne comprend pas comment dans le désert d'Arabie on pouvait s'exercer à la nage, « d'une réalisation difficile dans l'aride steppe arabique » comme le souligne Henri Lammens dans son livre *Le Berceau de l'islam. L'Arabie occidentale à la veille de l'Hégire* (Rome, Scripta Pontificii Instituti Biblici, 1914, p. 244). Goldziher pense que la tradition musulmane a puisé cet élément dans la tradition talmudique qui souligne la valeur pédagogique de la nage. Sous le califat umayyade, le célèbre gouverneur d'Irak al-Hajjâj ibn Yûsuf (661-702) demandait aux précepteurs de ses enfants de leur apprendre la natation avant l'écriture ; il leur disait : « Mes fils trouveront toujours une personne qui écrira pour eux, mais personne ne pourra nager pour eux » (Ibn Qutayba *'Uyûn al-akhbâr* 2/166 ; Jâhiz *al-Bayân* 2/179). Il semble qu'il s'agit là d'une influence de l'Antiquité : les Grecs comme les Romains plaçaient la natation au même rang que les lettres ; pour désigner un homme sans éducation, ils disaient *nec litteras didicit nec natare* (il n'a appris ni les lettres ni la natation).

25. Ibn Shibba *Târîkh al-Madîna* 2/379 ; Exégèse de Tabarî 19/111.

26. Muhammad évoquait l'écuelle de Sa'd à chaque fois qu'il demandait une femme en mariage (*Tabaqât* 8/162). Lors du pèlerinage de l'adieu, Sa'd avait veillé personnellement à la nourriture du Prophète, qui le complimentait sur sa générosité.

27. Le Prophète le bénissait constamment.

28. Wâqidî *Maghâzî* 2/437-438.

29. Wâqidî *Maghâzî* 3/956-958.

30. Bukhârî 6/2698 ; Hâkim *Mustadrak* 4/398 ; Ibn Abî Shayba *Musannaf* 5/450 ; Ibn Hanbal *Musnad* 30/104 ; Muslim 4/211 ; Tabarânî *al-Mu'jam al-kabîr* 20/390.

31. Halabî *Sîra* 2/25-26 ; Ibn al-Jawzî *Muntadhim* 3/42-43 ; Tabarî *Târîkh* 2/367-368 ; Wâqidî *Maghâzî* 2/821-822 et 867-868.

32. Ibn al-Athîr *Usd* 4/124.

33. Ibn al-Athîr *Usd* 4/124-125. Qays soutiendra par la suite 'Alî pendant la Grande Discorde. Pour le portrait de Qays ibn Sa'd, nous nous référons aux sources suivantes : Dhahabî *Siyar* 3/102-113 ; Ibn 'Abd al-Barr *Istî'âb* 3/1289-1293 ; Ibn 'Asâkir *Târîkh Dimashq* 49/396-434 ; Ibn al-Athîr *Usd* 4/124 ; Ibn Hibbân *Thiqât* 3/339 ; Ibn Hajar *al-Isâba* 5/359-361 ; Ibn Kathîr *Bidâya* 8/107-110 ; Mezzî *Tahdhîb* 24/40-47 ; *Tabaqât* 6/52 ; Tabarânî *al-Mu'jam al-kabîr* 18/346-353 ; Tabarî *Târîkh* 4/546, 552 et 555.

34. Mohammad-Ali Amir-Moezzi a bien souligné le caractère très particulier du mot *amr* en arabe : « Le mot *amr* (pouvoir) en arabe signifie littéralement “affaire”, “chose”, “ordre”, mot polysémique difficile à traduire » (*Le Coran silencieux et le Coran parlant. Sources scripturaires de l'islam entre histoire et ferveur*, Paris, CNRS, 2011, p. 40).

35. Pour l'histoire détaillée de la conversion des Aws et des Khazraj et de leur pacte avec le Prophète, voir entre autres Bayhaqî *Dalâ'il* 2/419-457 ; Bukhârî 3/1412-1414 ; Ibn Kathîr *Bidâya* 3/179-206 ; Ibn Hishâm 1/422-467 ; Halabî *Sîra* 2/8-27 ; Ibn Abî Shayha *Musannaf* 13/500-503 ; Ibn al-Jawzî *Muntadhim* 3/32-44.

36. Ibn Hishâm 1/425-427 ; Ibn Kathîr *Bidâya* 3/179.

37. Ibn Hishâm 1/427-428 ; Ibn Kathîr *Bidâya* 3/181.

38. Ibn Hishâm 1/428-429 ; Ibn Kathîr *Bidâya* 3/181.

39. Ibn Hishâm 1/429 ; Ibn Kathîr *Bidâya* 3/181-182.

40. Ibn Hishâm 1/431 ; Ibn Kathîr *Bidâya* 3/183-192.

41. Ibn Hishâm 1/438-467 ; Ibn Kathîr *Bidâya* 3/192-206.

42. Ibn Kathîr *Bidâya* 3/181.

43. Bukhârî 3/1377 ; Ibn Kathîr *Bidâya* 3/181.

44. Halabî *Sîra* 2/27, Ibn Kathîr *Bidâya* 3/206 ; Hâkim *Mustadrak* 3/3 ; Yâqût *Mu'jam al-buldân* 4/404.

45. À l'époque, on disait même que maintenant qu'il était soutenu par les deux Sa'd (*al-Sa'dân*) – Sa'd ibn Mu'âdh et Sa'd ibn 'Ubâda –,

Muhammad ne craignait plus rien (Ibn 'Abd al-Barr *Istî'âb* 2/596 ; Ibn 'Asâkir *Târiḫ Dimashq* 20/245).

46. Bukhârî 3/1376-1379.

47. Pour la biographie de Khuzayma ibn Thâbit voir : Dhahabî *Siyar* 4/100 ; Ibn 'Abd al-Barr *Istî'âb* 2/448 ; Ibn 'Asâkir *Târiḫ Dimashq* 16/357-372 ; Ibn al-Athîr *Usd* 1/610 ; Ibn Hajar *al-Isâba* 2/239-241 ; Ibn Hibbân *Thiqât* 3/107-108 ; Ibn Qutayba *Ma'ârif* 149 ; Mezzî *Tahdhîb* 8/243-245 ; *Tabaqât* 4/378-380 ; Tabarânî *al-Mu'jam al-kabîr* 4/82.

48. Pour le portrait de Hubâb ibn Mundhir et sa participation active aux entreprises militaires du Prophète, nous nous référons aux sources suivantes : Ibn 'Abd al-Barr *Istî'âb* 1/316 ; Ibn al-Athîr *Usd* 1/436-437 ; Ibn Hajar *al-Isâba* 2/9 ; *Tabaqât* 3/567-568 ; Tabarânî *al-Mu'jam al-kabîr* 4/45 ; Wâqidî *Maghâzî* 1/53-54, 83-85, 178-179, 207-208, 256-257, 2/405, 588-589, 643-644, 662-663, 667, 3/925-926, 938, 985 et 996.

49. *Tabaqât* 3/567 ; Tha'albî *Thimâr al-qulûb* 288.

50. Bukhârî 3/1384 ; Dhahabî *Siyar* 3/206-207 ; Ibn 'Abd al-Barr *Istî'âb* 1/92-94 ; Ibn al-Athîr *Usd* 1/111-113 ; Ibn Hajar *al-Isâba* 1/234-235 ; Mezzî *Tahdhîb* 3/246-254 ; Nasâ'î *Fadhâ'il al-sahâba* 41 ; *Tabaqât* 3/603-607.

51. 'Abd al-Razzâq *Musannaf* 5/315-316 ; Wâqidî *Maghâzî* 2/431-432.

52. Ibn 'Abd al-Barr *Istî'âb* 1/172-173 ; Ibn al-Athîr *Usd* 1/231 ; Ibn Hajar *al-Isâba* 1/442 ; Mezzî *Tahdhîb* 4/166-167 ; *Tabaqât* 3/531-532 ; Tabarânî *al-Mu'jam al-kabîr* 2/40-41.

53. Dhahabî *Siyar* 3/308 ; Ibn 'Abd al-Barr *Istî'âb* 3/1248 ; Ibn al-Athîr *Usd* 4/15-16 ; Ibn Hajar *al-Isâba* 4/619-620 ; Mezzî *Tahdhîb* 22/466-468 ; *Tabaqât* 3/459-460 ; Tabarânî *al-Mu'jam al-kabîr* 17/139-141.

54. Dhahabî *Siyar* 3/195-196 ; Ibn 'Abd al-Barr *Istî'âb* 4/1441-1442 ; Ibn al-Athîr *Usd* 4/462 ; Ibn Hajar *al-Isâba* 6/151 ; *Tabaqât* 3/465-468.

Scène 3

1. *Tabaqât* 4/5-34.

2. Exégèse d'Ibn Kathîr 8/54 ; Exégèse de Qurtubî 17/307.
3. Bukhârî 3/1386 ; Ibn 'Abd al-Barr *Istî'âb* 2/553-555 ; Ibn al-Athîr *Usd* 2/137-138 ; Ibn Hishâm 2/663 ; Ibn Qutayba *Ma'ârif* 271 ; Mezzî *Tahdhîb* 10/75-77 ; *Tabaqât* 3/504-508 ; Tabarânî *al-Mu'jam al-kabîr* 5/90-93.
4. Ibn Hibbân *Sîra* 2/424 ; Kulâ'î *Iktifâ'* 1/450 ; Tabarî 2/239.
5. L'expression est d'Henri Lammens.
6. 'Â'isha rapporte un hadith du Prophète disant qu'Abû Bakr, 'Umar et Abû 'Ubayda étaient les compagnons les plus chers à son cœur (Suyûtî *Târîkh al-khulafâ'* 40). Ce hadith contredit d'autres récits et hadiths qui affirment que d'autres compagnons comme 'Alî, Ja'far, Zayd ibn al-Hâritha, Ussâma ibn Zayd, Hudhayfa ibn al-Yammân et d'autres étaient particulièrement proches du Prophète qui leur témoignait beaucoup d'affection et de confiance.
7. Bukhârî 3/1361-1363 ; Dhahabî *Siyar* 3/41-48 ; Diyâr Bakrî *Târîkh al-khamîs* 1/172-173 ; Ibn 'Abd al-Barr *Istî'âb* 2/510-517 ; Ibn al-Athîr *Usd* 2/97-100 ; Ibn al-Athîr *Jamî' al-usûl* 9/5-10 ; Ibn Hajar *al-Isâba* 2/457-461 ; Ibn Hanbal *Fadhâ'il al-sahâba* 2/733-738 ; Ibn al-Jawzî *Sifat al-safwa* 1/128-130 ; Ibn Manzûr *Mukhtasar* 9/11-28 ; Ibn Qutayba *Ma'ârif* 219-227 ; Mezzî *Tahdhîb* 9/319-330 ; Nasâ'î *Fadhâ'il al-sahâba* 1/32-33 ; *Tabaqât* 3/100-114 ; Tabarânî *al-Mu'jam al-kabîr* 1/118-125.
8. Muttaqî *Kanz* 13/633 ; Suyûtî *Jâmi' al-ahâdîth* 25/500 ; *Tabaqât* 8/265 ; Tabarî 2/236. Pour les notices biographiques sur Sa'îd ibn Zayd qui fait partie des dix Compagnons du Prophète promis au paradis, voir Dhahabî *Siyar* 3/84-94 ; Ibn 'Abd al-Barr *Istî'âb* 2/614-620 ; Ibn al-Athîr *Usd* 2/235-237 ; Ibn al-Athîr *Jamî' al-usûl* 9/18 ; Ibn Hajar *al-Isâba* 3/87-88 ; Ibn Hanbal *Musnad* 3/170-172 ; Ibn Manzûr *Mukhtasar* 9/298-303 ; Mezzî *Tahdhîb* 10/446-454 ; Nasâ'î *Fadhâ'il al-sahâba* 27 ; *Tabaqât* 3/379-385.
9. Ibn al-Athîr *al-Kâmil* 2/189.
10. Ibn Hibbân *Sîra* 2/424 ; Ibn Kathîr *Bidâya* 5/268 ; Kulâ'î *Iktifâ'* 1/443 et 448.
11. Tabarî 2/233.
12. Ibn Kathîr *Bidâya* 5/265 ; *Tabaqât* 3/174 ; Tabarî 2/231.
13. Ils pensent tous qu'il va ressusciter (voir Hela Ouardi, *Les Derniers*

14. Nous avons analysé cet aspect dans *Les Derniers Jours de Muhammad, op. cit.*, p. 197, en citant à ce propos un passage éloquent du *Sharh al-Nahj* d'Ibn Abî l-Hadîd : « Quand il apprend la nouvelle de la mort du Prophète, 'Umar a peur du désaccord à propos de l'imamat et que d'aucuns tentent de renverser la situation ; [...] il est donc dans son intérêt de calmer les esprits en faisant semblant de nier la mort du Prophète et de jeter le doute dans leurs cœurs ; il réussit alors à les dissuader de toute action susceptible de semer le trouble et de nourrir les conflits [...] 'Umar fait ce qu'il fait pour préserver la religion et l'État jusqu'au retour d'Abû Bakr qui est à ce moment à Sunh » (Ibn Abî l-Hadîd *Sharh al-nahj* 2/43).

15. Ibn Qutayba *al-Imâma wa-l-siyâsa* 1/30 ; Majlissî *Bihâr* 28/186.

16. Balâdhurî *Ansâb* 2/263 ; Ya'qûbî *Târîkh* 2/8.

17. Ibn Abî Shayba *Musannaf* 13/469.

18. Baghdâdî *Munammaq* 81-82 ; Qalqashandî *Nihâyat al-arb* 397-398.

19. Baghdâdî *Muhabbar* 168-169 ; Mas'ûdî *Murûj al-dhahab* 2/59 ; Qalqashandî *Nihâyat al-arb* 398.

20. Ce bouleversement sera confirmé par l'accession au califat d'Abû Bakr puis de 'Umar mais il ne durera pas longtemps : l'arrivée du troisième calife, 'Uthmân, issu du clan aristocratique des Umayya, va en quelque sorte restaurer l'hégémonie de la « noblesse » qurayshite.

21. Wâqidî *Maghâzî* 2/821.

22. Cet épisode est évoqué dans le Coran (62 : 11). Voir Exégèse de Tabarî 23/386 ; Exégèse de Qurtubî 18/110 ; Exégèse de Baghawî 8/124 ; Suyûtî *al-Durr al-manthûr* 8/165.

23. Suyûtî *Târîkh al-khulafâ'* 42-45. Suyûtî rapporte un hadith du Prophète qui disait que les anges Gabriel et Michel étaient ses ministres dans le ciel et qu'Abû Bakr et 'Umar étaient ses ministres sur terre (Suyûtî *Târîkh al-khulafâ'* 43)

24. Ibn al-Jawzî *al-Muntadhim* 4/26.

25. Pour les détails sur cet aspect, voir Hela Ouardi, *Les Derniers Jours de Muhammad, op. cit.*, notamment les chapitres VIII, IX et X.

Scène 4

1. Les sources de la Tradition évoquent unanimement le tempérament particulièrement féroce de ‘Umar, redouté par tout le monde, y compris le Prophète. Haythamî dit que Satan lui-même a peur de ‘Umar ! (Haythamî *Majma‘ al-zawâ'id* 9/70).

2. Pour le portrait physique de ‘Umar, voir notamment Muhibb-Eddîn al-Tabarî *al-Riyâdh al-nadhira* 2/274-275.

3. Pour le portrait physique d’Abû Bakr, voir notamment Muhibb-Eddîn al-Tabarî *al-Riyâdh al-nadhira* 1/83-84 ; Suyûtî *Târîkh al-khulafâ’* 30.

4. *Tabaqât* 8/249. Dans certaines éditions, on lit Qurayba et non Qarîba.

5. Wâqidî *Ridda* 35.

6. Son nom complet est Thâbit ibn Qays ibn Shammâs. Dhahabî *Siyar* 3/190-192 ; Ibn ‘Abd al-Barr *Istî‘âb* 1/200-203 ; Ibn al-Athîr *Usd* 1/275-276 ; Ibn al-Athîr *Jamî‘ al-usûl* 9/93-95 ; Nasâ’î *Fadhâ’il al-sahâba* 37, Tabarânî *al-Mu‘jam al-kabîr* 2/65-71.

7. Abû l-Faraj al-Isfahânî *Aghânî* 4/105-126 ; Ibn ‘Abd al-Barr *Istî‘âb* 1/341-351 ; Ibn al-Athîr *Usd* 1/482-484 ; Ibn Hajar *al-Isâba* 2/55-57 ; Ibn Manzûr *Mukhtasar* 6/289-304 ; Nasâ’î *Fadhâ’il al-sahâba* 57 ; Tabarânî *al-Mu‘jam al-kabîr* 4/37-43.

8. Voir Hela Ouardi, *Les Derniers Jours de Muhammad*, op. cit., chapitre XI.

9. Ibn al-Athîr *al-Kâmil* 2/195 ; Ibn Kathîr *Bidâya* 6/336 ; Tabarî 2/246.

10. Est-ce un hasard si le Prophète enjoint à Abû Bakr et ‘Umar de se lier par un pacte fraternel au lendemain de son émigration (*Tabaqât* 3/174) ?

11. Voir entre autres Balâdhurî *Ansâb* 1/55-67 ; Bukhârî 3/12 89-1291 ; Ibn Hishâm 1/117-155 ; Mas‘ûdî *Murûj al-dhahab* 2/275-280 et 2/57-61.

12. ‘Abd al-Razzâq *Musannaf* 5/319.

13. Le célèbre *ilâf* de Quraysh est cité dans le Coran : « À cause du pacte des Quraysh ; de leur pacte concernant la caravane d’hiver et celle

d'été » (106 : 1-2). Pour l'histoire de ce pacte commercial, voir, entre autres, dans les ouvrages de la Tradition : Baghdâdî *Munammaq* 41-47 et, dans les travaux contemporains, le livre de Victor Sakhâb *Îlâf Quraysh. Rihlat al-shitâ' wa-l-sayf* (Beyrouth, Compunashr, 1992).

14. Voir entre autres Exégèse de Baydhâwî 5/323 ; Exégèse d'Ibn 'Ashûr 30/422 ; Exégèse de Râzî 32/212.

15. Baghdâdî *Munammaq* (52-58 ; 186-188 ; 275) ; Balâdhurî *Ansâb* 2/279-282 ; Ibn Kathîr *Bidâya* 2/355 ; Ya'qûbî *Târîkh* 1/338.

16. « J'avais vingt ans, dit le Prophète, quand j'ai assisté avec mes oncles à la conclusion du pacte des *fudhûl* » (Ibn Hanbal *Musnad* 2/301). Il y était si attaché qu'il ne l'abolit pas après l'avènement de l'islam (Ibn Kathîr *Bidâya* 2/355).

17. Ibn Bakkâr *Akhbâr* 497-498.

18. Bukhârî 3/1378.

19. Ibn al-Athîr *al-Kâmil* 2/76-77 ; Ibn Hishâm 2/290-291.

20. Bukhârî 3/1432.

21. Ibn Hishâm consacre un chapitre de sa *Sîra* (biographie) du Prophète à l'hypocrisie d'Ibn Salûl qui détestait Muhammad car il pensait qu'il lui avait pris sa place de chef (Bayhaqî *Dalâ'il* 4/52-58 ; Ibn al-Athîr *al-Kâmil* 2/77).

22. Exégèse de Tabarî 23/402-403 ; Exégèse de Zamakhsharî 4/541-542.

23. Un Ansarien frappa un jour un Émigrant et chacun fut secouru par les hommes de son camp. Le Prophète s'indigna et leur dit que ce genre de comportement appartenait au passé. « Les conflits ne doivent plus être réglés par le soutien tribal mais par la loi islamique », leur dit-il (Bukhârî 3/1296 ; Halabî *Sîra* 2/387).

24. Halabî *Sîra* 2/364-365 ; Exégèse de Qurtubî 18/23-24 ; Wâqidî *Maghâzî* 1/379.

25. Ibn Hishâm 2/498-500 ; Suhaylî *al-Rawdh al-unuf* 7/364-365 ; Tabarî 2/176-177.

26. Bukhârî 3/1369 ; Ibn Kathîr *Bidâya* 5/377 ; Suyûtî *Târîkh al-khulafâ'* 41.

Scène 5

1. Ibn Qutayba *al-Imâma wa-l-siyâsa* 1/25.
2. Ibn Hanbal *Musnad* 3/219 ; Muhibb-Eddîn al-Tabarî *al-Riyâdh al-nadhira* 4/345-346.
3. Pour sa notice biographique, voir Dhahabî *Siyar* 4/67-74 ; Ibn ‘Abd al-Barr *Istî‘âb* 2/537-540 ; Ibn al-Athîr *Usd* 2/126-127 ; Ibn Hajar *al-Isâba* 2/490-492 ; Ibn Manzûr *Mukhtasar* 9/114-122 ; Ibn Qutayba *Ma‘ârif* 260 ; *Tabaqât* 2/358-362 ; Tabarânî *al-Mu‘jam al-kabîr* 5/106-109.

Scène 6

1. La tradition sunnite a longtemps utilisé l’argument de la direction de la prière pour justifier la légitimité du premier calife. Or, nous avons montré ailleurs qu’au sein même de la tradition sunnite ce fait est loin de susciter l’unanimité (voir Hela Ouardi, *Les Derniers Jours de Muhammad*, op. cit., chapitre XII).
2. Bayhaqî *Dalâ’il* 2/471-482. Voir entre autres Exégèse d’Abû Hayyân 5/421 ; Exégèse de Baghawî 4/49 ; Exégèse de Zamakhsharî 2/272.
3. Suyûtî *Târîkh al-khulafâ’* 47.
4. Ibn Hishâm 2/650 ; *Tabaqât* 2/190 ; Wâqidî *Maghâzî* 3/1118.
5. Baghdâdî *Munammaq* 268-270.
6. Ibn Manzûr *Mukhtasar* 21/105.
7. Balâdhurî *Ansâb* 2/262.
8. Dans son évocation de la dispute qui avait éclaté lors de la réunion de la *saqîfa* des Banû Sâ‘ida, Ibn ‘Arabî, conscient de son caractère peu glorieux pour la mémoire des Compagnons, avoue qu’il a décidé de passer sous silence les détails de la tournure malheureuse que la réunion avait prise (Ibn ‘Arabî, *Muhâdharat al-abrâr* 7 et 50).
9. Ibn Hanbal *Musnad* 25/376 ; *Tabaqât* 2/204 ; Dârimî *Sunan* 1/50 ; Hâkim *Mustadrak* 3/57 ; Kulâ‘î *Iktifâ’* 1/421 ; Tabarî 2/226 ; Tabarânî *al-Mu‘jam al-kabîr* 22/346.

1. Tabarî 2/244.
2. Ibn 'Asâkir *Târîkh Dimashq* 30/320 ; Ibn al-Athîr *al-Kâmil* 2/264 ; Muttaqî *Kanz* 5/614 ; Suyûtî *Târîkh al-khulafâ* 64 ; *Tabaqât* 3/213.
3. Bukhârî 4/1294.
4. Voir par exemple Suyûtî *al-Durr al-manthûr* 4/273 ; Exégèse d'Ibn Âshûr 11/19 ; Exégèse de Râzî 16/130 ; Exégèse de Zamakhsharî 2/305.
5. Ibn al-Athîr dit que grâce à leur présence massive la position d'Abû Bakr s'est renforcée. (Ibn al-Athîr *al-Kâmil* 2/192).
6. Tabarî 2/244.
7. Ibn Abî l-Hadîd *Sharh al-nahj* 1/219 ; Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak* 48 ; *Kitâb Sulaym* 139.
8. Ibn Bakkâr *Akhbâr* 463.
9. 'Abd-al-Razzâq *Musannaf* 5/438 ; Bukhârî 6/2639 ; Ibn 'Asâkir *Târîkh Dimashq* 30/287 ; Ibn Hajar *Fath al-bârî* 13/209.
10. Majlissî *Bihâr al-anwâr* 28/213.
11. Ibn Kathîr *Bidâya* 5/268 ; Muhibb-Eddîn al-Tabarî *al-Riyâdh al-nadhira* 1/240.
12. Ibn Hibbân *Sîra* 2/423-424 ; Ibn Hishâm 2/660-661 ; Ibn Kathîr *Bidâya* 5/268-269 et 6/632 ; Kulâ'î *Iktifâ* 1/445-446 ; Suyûtî *Târîkh al-khulafâ* 57 ; Tabarî 2/237-238.
13. Bukhârî 3/1155 ; Ibn Hanbal *Musnad* 5/351 ; Muslim 5/75 ; Nasâ'î *Sunan* 5/367 ; *Tabaqât* 2/242 ; Tabarî 2/228-229. Pour les détails de cet épisode, voir Hela Ouardi, *Les Derniers Jours de Muhammad*, op. cit., chapitre XI.
14. Ibn Kathîr *Bidâya* 5/268.
15. Ibn Hubaysh *Ghazawât* 18 ; Ibn al-Jawzî *Muntadhim* 4/74 ; Ibn Kathîr *Bidâya* 5/300 et 6/336 ; Kulâ'î *Iktifâ* 1/445 ; Tabarî 2/245.
16. Voir Hela Ouardi, *Les Derniers Jours de Muhammad*, op. cit., chapitre XV.

17. Ibn Kathîr *Bidâya* 5/268-269.
18. Balâdhurî *Ansâb* 2/273-274 ; Ibn al-Athîr *al-Kâmil* 2/192 ; Ibn Hibbân *Sîra* 2/424 ; Ibn Hishâm 2/660 ; Ibn al-Jawzî *Sifat al-safwa* 1/98 ; Ibn Kathîr *Bidâya* 5/269 ; *Tabaqât* 3/182-183 ; Tabarî 2/238.
19. Balâdhurî *Ansâb* 10/98 ; Ibn Bakkâr *Akhhâr* 464 ; Ibn Qutayba *al-Imâma wa-l-siyâsa* 34 ; Suyûtî *Târîkh al-khulafâ'* 58 ; *Tabaqât* 3/212 ; Tabarî 2/245.
20. Ya'qûbî *Târîkh* 2/8.
21. Balâdhurî *Ansâb* 2/263 ; Tabarî 2/229 ; Ya'qûbî *Târîkh* 2/8.

Acte deuxième – Un calife sans royaume

Scène 1

1. Dhahabî *Siyar* 3/49-66 ; Ibn 'Abd al-Barr *Istî'âb* 2/844-850 ; Ibn 'Asâkir *Târîkh Dimashq* 35/235-308 ; Ibn al-Athîr *Usd* 3/376-381 ; Ibn al-Athîr *Jamî' al-usûl* 9/19 ; Ibn Hajar *al-Isâba* 4/290-293 ; Ibn Hanbal *Fadhâ'il al-sahâba* 2/728-732 ; Ibn al-Jawzî *Sifat al-safwa* 1/131-133 ; Nasâ'î *Fadhâ'il al-sahâba* 31 ; Mezzî *Tahdhîb* 17/324-329 ; *Tabaqât* 3/124-137 ; Tabarânî *al-Mu'jam al-kabîr* 1/126-133.
2. Ibn Bakkâr *Akhhâr* 463-464 ; Wâqidî *Ridda* 44-46.
3. Ibn Bakkâr *Akhhâr* 467-470.
4. Ibn Abî l-Hadîd *Sharh al-nahj* 6/23 ; Ibn Bakkâr *Akhhâr* 467.
5. Dhahabî *Siyar* 3/124 ; Ibn 'Abd al-Barr *Istî'âb* 2/669-673 ; Ibn 'Asâkir *Târîkh Dimashq* 73/41-63 ; Ibn al-Athîr *Usd* 2/328-329.
6. Ibn 'Asâkir *Târîkh Dimashq* 11/491-506 ; Ibn al-Athîr *Usd* 1/420-422 ; Ibn Hajar *al-Isâba* 1/697-699 ; Tabarânî *al-Mu'jam al-kabîr* 3/258-260.
7. Ibn 'Abd al-Barr *Istî'âb* 3/1082-1085 ; Ibn 'Asâkir *Târîkh Dimashq* 41/51-72 ; Ibn al-Athîr *Usd* 3/567-570 ; Mezzî *Tahdhîb* 20/247-249 ; Tabarânî *al-Mu'jam al-kabîr* 17/371-372.
8. Ibn Bakkâr *Akhhâr* 467-468.

9. Dhahabî *Siyar* 4/427 ; Ibn ‘Abd al-Barr *Istî‘âb* 4/1552-1557 ; Ibn ‘Asâkir *Târikh Dimashq* 63/218-251 ; Ibn al-Athîr *Usd* 4/675-677 ; Mezzî *Tahdhîb* 31/53-61 ; Tabarânî *al-Mu‘jam al-kabîr* 22/149-151.

10. Ibn Bakkâr *Akhhbâr* 478-479.

11. Ibn ‘Asâkir *Târikh Dimashq* 46/108-203 ; Ibn al-Athîr *Usd* 3/741-745 ; Ibn Hajar *al-Isâba* 4/537-541 ; Nasâ‘î *Fadhâ‘il al-sahâba* 59 ; *Tabaqât* 4/254-260.

12. Ibn ‘Abd al-Barr *Istî‘âb* 4/1501-1502 ; Ibn al-Athîr *Usd* 4/558-559.

13. Ibn al-Athîr *Usd* 5/207. Pour les détails du séjour d’Ibn al-‘Âs en Abyssinie et son histoire avec Ja‘far et ‘Umâra, voir Ibn Abî l-Hadîd *Sharh al-nahj* 6/304-312.

14. Ibn Bakkâr *Akhhbâr* 473.

15. Dhahabî *Siyar* 3/160-161 ; Ibn ‘Abd al-Barr *Istî‘âb* 2/420-424 ; Ibn ‘Asâkir *Târikh Dimashq* 16/76-86 ; Ibn al-Athîr *Usd* 1/574-576 ; Ibn Hajar *al-Isâba* 2/202-204 ; Mezzî *Tahdhîb* 8/81-83 ; *Tabaqât* 4/94-100.

16. Baghdâdî *Munammaq* 292-293.

17. Ibn Bakkâr *Akhhbâr* 474.

18. Ibn Bakkâr *Akhhbâr* 474-475.

19. Ibn Bakkâr *Akhhbâr* 472-478.

20. Pour les détails de ces disputes restées sans lendemain, voir Ibn Bakkâr *Akhhbâr* 462-480.

21. Ibn Abî l-Hadîd *Sharh al-nahj* 6/23 ; Ibn Bakkâr *Akhhbâr* 467.

22. Ibn Hubaysh *Ghazawât* 31. Il est à noter que la hiérarchie des Compagnons du Prophète est établie par la Tradition en fonction de leur participation aux principales batailles menées par Muhammad, notamment les batailles de Badr et d’Uhud (voir les remarques de Suyûti sur ce sujet dans son livre *Târikh al-khulafâ’* 38-39)

23. Ibn al-Athîr *al-Kâmil* 2/192 ; Ibn Qutayba *al-Imâma wa-l-siyâsa* 27.

24. Halabî *Sîra* 3/507 ; Ibn ‘Abd Rabbih *‘Iqd* 5/14 ; Balâdhurî *Ansâb* 2/272 ; Ibn ‘Asâkir *Târikh Dimashq* 20/266.

1. Ibn 'Abd al-Barr *Istî'âb* 3/1023-1024 ; Ibn al-Athîr *Usd* 3/452.
2. Ibn 'Asâkir *Târikh Dimashq* 73/45 et 57 ; Ibn Kathîr *Bidâya* 5/300 ; Kulâ'î *Iktifâ* 1/445.
3. Ibn Abî l-Hadîd *Sharh al-nahj* 1/222.
4. Balâdhurî *Ansâb* 2/272-273 ; *Tabaqât* 3/183. Quand il apprendra plus tard que 'Umar a succédé à Abu Bakr, Abû Quhâfa fera la même réflexion : « Les Banû 'Abd Manâf l'ont-ils accepté ? » (Balâdhurî *Ansâb* 10/100 ; Suyûtî *Târikh al-khulafâ* 59).
5. Balâdhurî *Ansâb* 10/79 ; Mas'ûdî *Murûj al-dhahab* 2/306. Nous avons évoqué dans la première partie de ce livre la révolution opérée dans la hiérarchie sociale par l'avènement de l'islam.
6. Le célèbre guerrier Khâlîd ibn al-Walîd, qui appartient à ce clan, apportera un soutien considérable à Abû Bakr (Ibn Bakkâr *Akhhâr* 465-466) et sera même un véritable atout pour le nouveau calife : il contribuera largement à sa victoire dans les guerres d'apostasie.
7. Baghdâdî *Munammaq* 104 ; Qalqashandî *Nihâyat al-arb* 342-343. On doit signaler que le véritable nom de 'Abd Manâf est al-Mughîra (Suyûtî *Târikh al-khulafâ* 130) ; 'Abd Manâf est un « surnom » qui signifie littéralement « serviteur (ou esclave) de Manâf », divinité païenne de l'Arabie préislamique et dont le nom n'est pas sans rappeler Memphis (*Manf* en arabe), la célèbre cité de l'Égypte antique.
8. Le véritable prénom de Qussay est Zayd ; Qussay est un surnom (Qalqashandî *Nihâyat al-arb* 399 ; Suyûtî *Târikh al-khulafâ* 130).
9. Ibn Hazm *Jamharat* 1/14.
10. Qalqashandî *Nihâyat al-arb* 337.
11. Ibn Hazm *Jamharat* 1/14. Le véritable prénom de Hâshim est 'Amr (Qalqashandî *Nihâyat al-arb* 435 ; Suyûtî *Târikh al-khulafâ* 130).
12. Ibn al-Athîr *Usd* 1/46-48.
13. Balâdhurî *Ansâb* 2/270 ; Ibn al-Athîr *Usd* 1/575 ; Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak* 55 ; Ya'qûbî *Târikh* 2/11.
14. Ibn 'Abd al-Barr *Istî'âb* 2/422 ; Ibn al-Athîr *Usd* 1/575.
15. Balâdhurî *Ansâb* 2/270.

16. Ibn ‘Abd al-Barr *Istî‘âb* 2/714-715 ; Ibn ‘Asâkir *Târîkh Dimashq* 23/421-474 ; Ibn al-Athîr *Usd* 2/392-393 ; Ibn Hajar *al-Isâba* 3/332-335 ; Mezzî *Tahdhîb* 13/119-122 ; Tabarânî *al-Mu‘jam al-kabîr* 8/5-24.

17. Ibn ‘Abd al-Barr *Istî‘âb* 1/342 ; Ibn al-Athîr *Usd* 1/482.

18. Baghdâdî *Munammaq* 422-423 ; Bayhaqî *Dalâ’il* 4/27-54.

19. Ibn ‘Asâkir *Târîkh Dimashq* 23/446 ; Ibn Hajar *al-Isâba* 3/334.

20. Balâdhurî *Ansâb* 2/271 ; Tabarî 2/237.

21. Ibn Abî l-Hadîd *Sharh al-nahj* 2/44 ; Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak* 39.

22. Baghdâdî *Munammaq* 97 ; Balâdhurî *Ansâb* 1/68-69.

23. Qalqashandî *Nihâyat al-arb* 190.

24. Ibn Abîl-Hadîd *Sharh al-nahj* 2/44 ; Ibn al-Athîr *al-Kâmil* 2/187 ; Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak* 39 ; Suyûtî *Târîkh al-khulafâ’* 55 ; Tabarî 2/237 ; Ya‘qûbî *Târîkh* 2/10.

25. ‘Isâmî, *Samat al-nujûm* 2/570.

26. Balâdhurî *Ansâb* 2/271 ; Ibn al-Athîr *al-Kâmil* 2/187-188 ; Hâkim *Mustadrak* 3/83 ; Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak* 40 ; Suyûtî *Târîkh al-khulafâ’* 55 ; Tabarî 2/237.

27. Balâdhurî *Ansâb* 2/271 ; Ibn al-Athîr *al-Kâmil* 2/188 ; Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak* 40 ; Tabarî 2/237.

28. Balâdhurî *Ansâb* 2/271 ; Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak* 39. L’avenir donnera à raison à cet homme lucide et pragmatique : l’histoire de l’islam sera jalonnée de tempêtes de feu éteintes au prix d’un bain de sang.

29. Ibn Bakkâr *Akhhbâr* 462-463.

30. Ibn al-Athîr *Usd* 4/715 ; Ibn Qutayba *Ma‘ârif* 345 ; Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak* 39.

31. Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak* 39 ; Tabarî 2/237.

32. Ibn Abî l-Hadîd *Sharh al-nahj* 2/44 ; Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak* 39-40 ; Tabarî 5/622.

Scène 3

1. *Tabaqât* 8/19-30.
2. Ibn Bakkâr *Akhhbâr* 467 ; Ibn Abî l-Hadîd *Sharh al-nahj* 6/23.
3. Les sources sunnites rapportent unanimement l'information capitale selon laquelle le Prophète est mort sans avoir désigné de successeur. Voir Suyûtî *Târîkh al-khulafâ'* 12-13.
4. Balâdhurî *Ansâb* 2/267 ; Suyûtî *Târîkh al-khulafâ'* 58 ; *Tabaqât* 3/182. Suyûtî consacre même un chapitre entier de son livre *Târîkh al-khulafâ'* à l'énumération de tous les hadiths du Prophète qui attestent de la préséance d'Abû Bakr pour le poste de calife (Suyûtî *Târîkh al-khulafâ'* 51-55). Voir aussi Abû Dâwûd *Sunan* 3/220.
5. Balâdhurî *Ansâb* 2/260-261 ; Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak* 51 ; *Tabaqât* 3/182.
6. *Tabaqât* 3/46.
7. Abû Nu'aym *Hiliyat al-awliyâ'* 2/4 ; *Tabaqât* 4/205-212.
8. Balâdhurî *Ansâb* 2/384 ; Tabarî 2/192 ; Bayhaqî *Dalâ'il* 5/293-298.
9. Balâdhurî *Ansâb* 10/71 ; *Tabaqât* 3/186 ; Tabarî 2/354.
10. Il dira plus tard dans un discours : « Les rois sont les êtres les plus malheureux dans l'ici-bas et dans l'au-delà » (Ibn Qutayba *'Uyûn al-akhhbâr* 2/233).
11. Ibn Kathîr *Sîra* 4/496.
12. Balâdhurî *Ansâb* 2/263 ; Diyâr Bakrî *Târîkh al-khamîs* 2/169 ; Hâkim *Mustadrak* 3/70 ; Halabî *Sîra* 3/509 ; Ibn Qutayba *al-Imâma wa-l-siyâsa* 34 ; Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak* 47 ; Kulâ'î *Iktifâ'* 1/446 ; Suyûtî *Târîkh al-khulafâ'* 57
13. Dans son livre *al-Riyâdh al-nadhira*, Muhibb-Eddîn al-Tabarî consacre un chapitre entier aux tentatives de démission d'Abû Bakr et à son aversion pour le pouvoir (Muhibb-Eddîn al-Tabarî *al-Riyâdh al-nadhira* 1/251-254). La démission d'Abû Bakr est par ailleurs évoquée dans de nombreuses sources sunnites : Kulâ'î *Iktifâ'* 1/446.

Acte 3 – La malédiction

Scène 1

1. Ibn al-Athîr *Usd* 1/205-206.
2. Ya'qûbî *Târîkh* 2/8.
3. Balâdhurî *Ansâb* 2/265.
4. Balâdhurî *Ansâb* 2/265 ; Ibn Qutayba *al-Imâma wa-l-siyâsa* 21.
5. Bukhârî 4/1549-1550 ; Balâdhurî *Ansâb* 2/263 ; Ibn 'Abd Rabbih *'Iqd* 5/14 ; Ibn Kathîr *Sîra* 4/568 ; Ibn Qutayba *al-Imâma wa-l-siyâsa* 32 ; Tabarî 2/236.
6. Ya'qûbî *Târîkh* 2/8.
7. Ibn Bakkâr *Akhhbâr* 465.
8. Tabarî 2/578.
9. Ibn Bakkâr *Akhhbâr* 464 ; Ya'qûbî *Târîkh* 2/8-9. Le « dit de l'étang » (*hadîth al-ghadîr*) est l'un des fondements majeurs du shî'isme. Il est également cité par de nombreuses sources sunnites (voir Hela Ouardi, *Les Derniers Jours de Muhammad*, op. cit., chapitre V).
10. Pour les shî'ites, ce hadîth est l'un des plus importants attestant de la primauté de 'Alî dans la succession du Prophète. Il est également reconnu par les sources sunnites : Balâdhurî *Ansâb* 2/356-358 ; Dhahabî *Siyar* 2/501 ; Hâkim *Mustadrak* 3/118 ; Haythamî *Majma' al-zawâ'id* 9/104 ; Ibn Abî Shayba *Musannaf* 6/372 ; Ibn Hajar *Fath al-bârî* 7/74 ; Ibn Hanbal *Musnad* 2/262 ; Ibn Mâjah *Sunan* 1/45 ; Muttaqî *Kanz* 13/157 ; Nasâ'î *Sunan* 7/437 et 439.
11. Balâdhurî *Ansâb* 2/263.
12. Balâdhurî *Ansâb* 2/268 ; Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak* 46.
13. Ya'qûbî *Târîkh* 2/9.
14. Muhibb-Eddîn al-Tabarî *al-Riyâdh al-nadhira* 4/319-335.
15. Ibn al-Athîr *Usd* 2/265-269.
16. Ibn al-Athîr *Usd* 3/626-632.

17. Ibn al-Athîr *Usd* 4/475-478.
18. Ibn al-Athîr *Usd* 5/99-101.
19. Ibn al-Athîr *Usd* 1/61-63.
20. Ibn al-Athîr *Usd* 4/57-58.
21. Ibn al-Athîr *Usd* 4/471-473 ; al-Khatîb al-Baghdâdî *Târîkh Baghdâd* 1/204-207.
22. Ibn Qutayba *al-Imâma wa-l-siyâsa* 32-33 ; Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak* 49-50 ; *Kitâb Sulaym* 140-142 ; Ya'qûbî *Târîkh* 2/9-10.
23. *Kitâb Sulaym* 142 ; Ya'qûbî *Târîkh* 2/11.
24. Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak* 50-51.
25. Balâdhurî *Ansâb* 2/269 ; Ibn Qutayba *al-Imâma wa-l-siyâsa* 30 ; Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak* 62. La suite des événements confirmera ses propos : pendant le mandat d'Abû Bakr, 'Umar, sorte de coadjuteur, jouera le rôle de vice-calife ou de « Premier ministre », selon les termes d'Ibn Hajar al-Asqalânî (Ibn Hajar *Isâba* 1/61) ou de Kulâ'î (*Iktifâ'* 2/169). Avant de mourir, le premier calife l'aurait désigné comme successeur. Cela dit, la Tradition rapporte que la relation entre Abû Bakr et 'Umar s'était beaucoup détériorée. Selon le témoignage autorisé de 'Abd-Allâh, le fils de 'Umar, son père s'était brouillé avec le premier calife et l'avait traité de « créature maléfique ».
26. Ibn Qutayba *al-Imâma wa-l-siyâsa* 29 ; Majlissî *Bihâr al-anwâr* 28/185 ; Wâqidî *Ridda* 46.
27. Hâkim *Mustadrak* 3/70.
28. Wâqidî *Ridda* 46-47.
29. Sur la question des enfants du Prophète, voir Hela Ouardi, *Les Derniers Jours de Muhammad*, op. cit., chapitre III.
30. Les traditions sunnite et shî'ite rapportent unanimement cet épisode dramatique.
31. Ibn al-Athîr *Usd* 4/418-421.
32. Ibn al-Athîr *Usd* 2/121-122.
33. Ibn al-Athîr *Usd* 2/276-277.

34. Ibn al-Athîr *Usd* 4/336-337.
35. Ibn al-Athîr *Usd* 2/270.
36. Balâdhurî *Ansâb* 2/267-268 ; Ibn ‘Abd Rabbih *‘Iqd* 5/13 ; Ibn Abî l-Hadîd *Sharh al-nahj* 2/56-57 ; Ibn Abî Shayba *Musannaf* 13/468-471 ; Ibn Kathîr *Bidâya* 5/270 ; Ibn Qutayba *al-Imâma wa-l-siyâsa* 28 et 30 ; Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak*, 40, 46, 53, 62 et 72-74 ; *Kitâb Sulaym* 148-151 et 386-387 ; Kulâ‘î *Iktifâ’* 1/446 ; Majlissî *Bihâr al-anwâr* 28/357 ; Tabarî 2/233-234 ; Ya‘qûbî *Târikh* 2/11.
37. Dans le poème qu’il consacre à ‘Umar, « al-Qasîda al-‘Umariyya », le célèbre poète égyptien Hâfidh Ibrahîm (1872-1932) a immortalisé le calvaire de Fâtima après la mort de son père et l’incendie de sa maison.
38. Majlissî *Bihâr al-anwâr* 42/90 ; Mufîd *al-Irshâd* 1/355. Muhsin, le troisième fils de Fâtima et ‘Alî, est vaguement évoqué par les sources sunnites (Ibn Ishâq *Sîra* 1/247 ; Bayhaqî *Sunan* 7/100 ; Ibn Kathîr *Sîra* 4/582).
39. *Kitâb Sulaym* 151. La tradition shî‘ite affirme que ‘Alî n’a fait allégeance que sous l’intimidation et la menace (*Kitâb Sulaym* 157 et 389-390).

Scène 2

1. Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak* 99.
2. Voir, entre autres, Exégèse de Baydhâwî 5/199-200 ; Exégèse de Qurtubî 18/10-19 ; Exégèse d’Ibn Kathîr 8/64-68 ; Exégèse de Zamakhsharî 4/502-503.
3. *Tabaqât* 8/27.
4. La reconstitution de ce dialogue entre Fâtima et Abû Bakr est fondée sur les récits rapportés dans les sources suivantes : Balâdhurî *Futûh* 38-43 ; Bukhârî 3/1360-1361 et 6/2474-2475 ; Dhahabî *Siyar* 2/375-378 ; Halabî *Sîra* 3/510-512 ; Ibn Abîl-Hadîd *Sharh al-nahj* 16/209-238 ; Ibn al-Athîr *Jamî‘ al-usûl* 9/636-640 ; Ibn Hanbal *Musnad* 1/170 ; Ibn Hibbân *Sîra* 2/429 ; Ibn Kathîr *Bidâya* 5/306-312 et 6/366 ; Ibn Kathîr *Sîra* 4/567 et 3/385 ; Ibn Shibba *Târikh al-Madîna* 1/193-200 ; ‘Isâmî, *Samat al-nujûm* 2/233-237 ; Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak* 104-130 ; *Kitâb Sulaym* 226-227 et 390 ; *Tabaqât* 2/314-316 ; Tabarî 2/236.

5. Bukhârî 6/2474-2475 ; Ibn Hanbal *Musnad* 1/170.
6. Bukhârî 3/1020-1021.
7. Balâdhurî *Ansâb* 10/79.
8. Voir, entre autres, Exégèse d'Abû Hayyân 5/320-330 ; Exégèse de Baghawî 3/357 ; Exégèse de Mujâhid 355 ; Exégèse de Qurtubî 8/1-20 ; Exégèse de Zamakhsharî 2/220-223.
9. Des exégètes du Coran disent que le Prophète aurait entièrement cédé Fadak à sa fille quand le verset 26 de la sourate 17, « Le voyage nocturne », a été révélé : « *Donne à tes proches parents ce qui leur est dû* » (Suyûtî *al-Durr al-manthûr* 5/273).
10. Dhahabî *Siyar* 2/376 ; Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak* 117.
11. Ibn Abî l-Hadîd *Sharh al-nahj* 16/231.
12. Dhahabî *Siyar* 2/376 ; Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak* 117.
13. *Kitâb Sulaym* 391.
14. Dhahabî *Siyar* 2/36 ; Ibn Shibba *Târîkh al-Madîna* 1/199.
15. Balâdhurî *Ansâb* 10/79 ; *Kitâb Sulaym* 391 ; Majlissî *Bihâr al-anwâr* 28/302. Umm Ayman est décédée quelques semaines plus tard (Ibn Kathîr *Bidâya* 5/367).
16. Ibn Abî l-Hadîd *Sharh al-nahj* 16/220.
17. Ibn Kathîr *Sîra* 4/495 ; Halabî *Sîra* 3/511.
18. Ibn Shibba *Târîkh al-Madîna* 1/202.
19. Balâdhurî *Futûh* 41-42 ; Bayhaqî *Ma'rîfat al-sunan wa-l-âthâr* 9/213-215 ; Ibn Abî l-Hadîd *Sharh al-nahj* 16/216 ; Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak* 105 ; *Tabaqât* 5/388-389 ; Yâqût 4/240.
20. Bukhârî 2/820.
21. Ibn Kathîr *Bidâya* 5/304.
22. Balâdhurî *Ansâb* 10/69-70 ; Ibn al-Athîr *al-Kâmil* 2/266 ; Suyûtî *Târîkh al-khulafâ'* 63 ; *Tabaqât* 3/184 ; Tabarî 2/354.
23. Balâdhurî *Ansâb* 10/70 ; Ibn al-Athîr *al-Kâmil* 2/266 ; Suyûtî *Târîkh al-khulafâ'* 63 ; *Tabaqât* 3/185 ; Tabarî 2/354-355. L'attitude

vénales des premiers califes de l'islam mériteraient à elle seule une monographie !

24. Balâdhurî *Futûh* 39 ; Ibn Abî l-Hadîd *Sharh al-nahj* 16/222-223 ; Ibn al-Athîr *Jamî' al-usûl* 9/640 ; Ibn Kathîr *Bidâya* 5/306 ; Ibn Shibba *Târîkh al-Madîna* 1/201 ; Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak* 113-114 ; Yâqût 4/239-240.

25. *Tabaqât* 3/194-195.

Scène 3

1. Voir Hela Ouardi, *Les Derniers Jours de Muhammad*, op. cit., p. 184.

2. Ce discours est rapporté dans de nombreuses sources de la Tradition sunnite et shî'ite : Ibn Tayfûr *Balâghât al-nissâ'* 16-25 ; Ibn Abî l-Hadîd *Sharh al-nahj* 16/211-249 ; Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak* 100-103 et 138-148 ; Majlissî *Bihâr al-anwâr* 29/215-334. La *fadakiyya*, sorte de « J'accuse » de la tradition islamique, est un discours à charge contre la trahison d'Abû Bakr et de quelques-uns des plus prestigieux compagnons de Muhammad, complices silencieux de l'injustice que Fâtima a subie. Ce discours est évidemment l'une des pièces maîtresses du dossier de l'opposition shî'ite. Mais il est également cité par les auteurs sunnites bien qu'il soit une attaque en règle contre le premier calife dont leurs textes sont pourtant censés faire l'apologie.

3. Ibn Qutayba *'Uyûn al-akhbâr* 2/234 ; Kulâ'î *Iktifâ'* 1/446 ; Suyûtî *Târîkh al-khulafâ'* 57.

Scène 4

1. Ibn Tayfûr *Balâghât al-nissâ'* 18 ; Jawharî *al-Saqîfa wa-Fadak* 103.

2. Voir Ibn al-Athîr *Usd* 6/288 ; *Tabaqât* 2/331 ; Zirîklî *A'lâm* 8/96.

3. Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak* 101.

4. Voir Balâdhurî *Ansâb* 10/108-110 ; Ibn 'Abd al-Barr *Istî'âb* 4/1876-1880 ; Ibn al-Athîr *Usd* 3/195-196 ; 6/183-185 ; Ibn Hajar *Isâba* 4/25-26 ; 8/227-228 ; Ibn Kathîr *Bidâya* 6/372 et 389 ; Ibn Qutayba *'Uyûn al-akhbâr* 4/114-115 ; Muttaqî *Kanz* 13/633 ; Suyûtî *Jâmi' al-ahâdîth* 25/500 ; *Tabaqât* 3/172-173 et 8/265-266.

5. Hâkim *Mustadrak* 3/542-544 ; Ibn al-Jawzî *Muntadhim* 4/92 ; Ibn Kathîr *Bidâya* 6/372 ; Tabarî 2/253.

6. *Kitâb Sulaym* 391.

7. Suyûtî *Târîkh al-khulafâ'* 61.

8. Voir Hela Ouardi, *Les Derniers Jours de Muhammad*, op. cit., chapitre VI.

9. Ibn Hazm *Muhallâ* 12/108-123 ; Ibn Hibbân *Sîra* 2/428-430.

10. Halabî *Sîra* 3/512 ; *Kitâb Sulaym* 391.

11. Dhahabî *Siyar* 2/371 ; Halabî *Sîra* 3/511 ; Ibn Qutayba *al-Imâma wa-l-siyâsa* 31 ; *Kitâb Sulaym* 391-392.

12. Abû Nu'aym *Hiliyat al-awliyâ'* 2/40 ; Bukhârî 3/1361 ; Ibn al-Athîr *Jâmi' al-usûl* 9/127-128 ; Ibn Hanbal *Fadhâ'il al-sahâba* 2/755-758 ; Ibn Qutayba *al-Imâma wa-l-siyâsa* 32.

13. Abû Dâwûd *Sunan* 2/185 ; Bayhaqî *Sunan* 7/502 ; Bukhârî 5/2004 ; Dhahabî *Siyar* 5/430 ; Ibn 'Asâkir *Târîkh Dimashq* 58/159 ; Ibn al-Athîr *Usd* 6/222 ; Ibn al-Athîr *Jâmi' al-usûl* 9/127-128 ; Ibn Hanbal *Fadhâ'il al-sahâba* 2/755-758 ; Ibn Hanbal *Musnad* 31/240 ; Ibn Hibbân *Sahîh* 15/405 ; Ibn al-Jawzî *Sifat al-safwa* 1/310 ; Ibn Mâjah *Sunan* 1/643 ; Muslim 7/140 ; Nasâ'î *Sunan* 7/457 ; Tirmidhî *Sunan* 5/698.

14. Voir Hela Ouardi, *Les Derniers Jours de Muhammad*, op. cit., chapitre IX.

15. Bukhârî 4/1549 ; Ibn Kathîr *Bidâya* 5/270 et 306 ; Ibn Kathîr *Sîra* 4/567 ; Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak* 108 ; *Tabaqât* 2/315 ; Tabarî 2/236 et 253.

16. Balâdhurî *Ansâb* 10/79 ; Ibn Abîl-Hadîd *Sharh al-nahj* 16/264 ; Ibn Qutayba *al-Imâma wa-l-siyâsa* 31 Majlissî *Bihâr al-anwâr* 29/628.

17. Balâdhurî *Ansâb* 10/79 ; Ibn Abî l-Hadîd *Sharh al-nahj* 16/214-215.

18. Ibn Qutayba *al-Imâma wa-l-siyâsa* 31 ; Muhibb-Eddîn al-Tabarî *al-Riyâdh al-nadhira* 1/251.

19. Ibn Abî l-Hadîd *Sharh al-nahj* 16/233 ; Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak* 108.

20. Dhahabî *Siyar* 2/388.

21. Ibn Abî l-Hadîd *Sharh al-nahj* 16/214 ; Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak* 104.

22. Abû Nu'aym *Hiliyat al-awliya'* 2/42-43 ; Ibn Qutayba *al-Imâma wa-l-siyâsa* 31 ; *Tabaqât* 8/28 ; Wâqidî *Ridda* 47.

23. Bukhârî 4/1549 ; Halabî *Sîra* 3/512 ; Ibn Abî l-Hadîd *Sharh al-nahj* 16/214 ; Ibn Kathîr *Bidâya* 5/307 et 6/367 ; Ibn Kathîr *Sîra* 4/568 ; Suyûtî *Târîkh al-khulafâ'* 61 ; *Tabaqât* 8/30 ; Tabarî 2/236 et 253. Halabî, dans sa *Sîra*, dit que son mari n'a informé personne de sa mort (Halabî *Sîra* 3/512). Il n'y a pas d'accord entre les sources sur l'âge de Fâtima au moment de sa mort : certains disent qu'elle avait vingt-quatre ans, d'autres disent qu'elle en avait vingt-neuf. Nous avons déjà évoqué dans *Les Derniers Jours de Muhammad*, la grande difficulté à déterminer la date de naissance de Fâtima (voir chapitre « La fille et le gendre », pp.110-120).

Scène 5

1. Ibn Kathîr *Bidâya* 5/307 ; Ibn Kathîr *Sîra* 4/568 ; Tabarî 2/236. À l'article de la mort, Abû Bakr consultera les Compagnons au sujet de la nomination de 'Umar. Certains Compagnons contesteront la nomination de cet individu alors que le premier calife connaît bien sa cruauté (Balâdhurî *Ansâb* 10/89 ; Ibn 'Asâkir *Târîkh Dimashq* 30/411 ; *Tabaqât* 3/199 ; Muhibb-Eddîn al-Tabarî *al-Riyâdh al-nadhira* 1/260).

2. Balâdhurî *Ansâb* 2/268-269 ; Bukhârî 4/1549-1550.

3. Balâdhurî *Ansâb* 2/269 ; Ibn 'Abd Rabbih *'Iqd* 5/13-14 ; 'Isâmî *Samat al-nujûm* 2/233 ; Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak* 66 ; *Kitâb Sulaym* 145.

4. Balâdhurî *Ansâb* 2/269-270 ; Ibn Kathîr *Sîra* 4/568 ; Ibn Qutayba *al-Imâma wa-l-siyâsa* 32.

5. Ibn Kathîr *Bidâya* 5/307.

6. Balâdhurî *Ansâb* 2/270 ; Tabarî 2/236.

7. Ibn Qutayba *al-Imâma wa-l-siyâsa* 35.

8. Mas'ûdî *Murûj al-dhahab* 2/306 ; Suyûtî *Târîkh al-khulafâ'* 54 ; Tabarî 2/254 ; Wâqidî *Ridda* 48.

9. Tabarî 2/254.

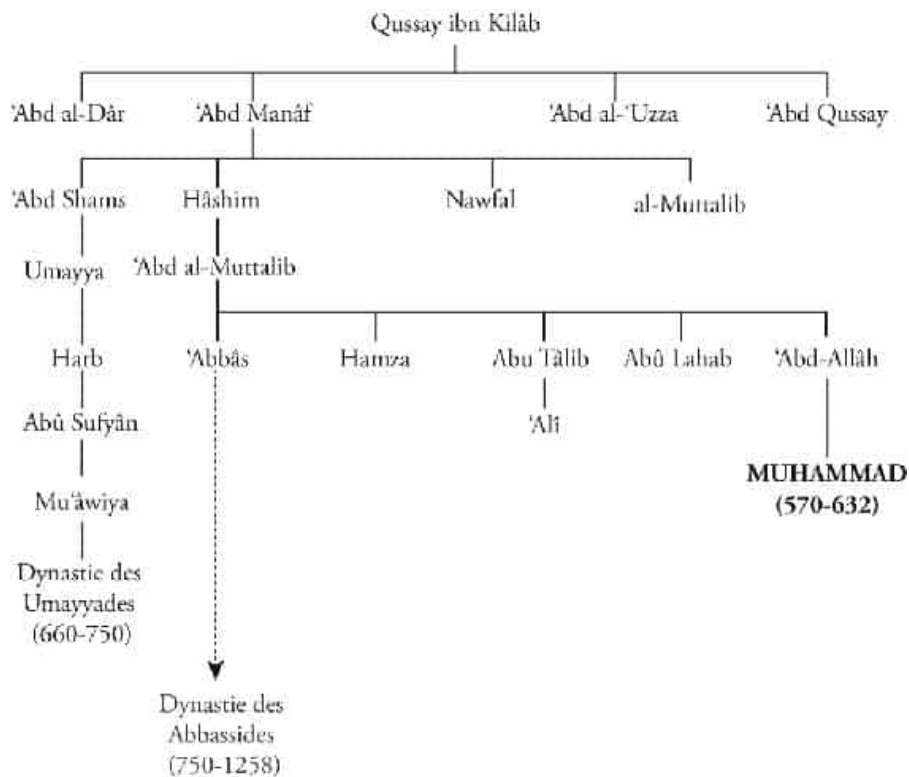
10. Bayhaqî *Sunan* 8/305-306 ; Ibn Abî Shayba *Musannaf* 13/472 ; Ibn al-Athîr *al-Kâmil* 2/195 ; Ibn Hibbân *Sîra* 2/430 ; Ibn Hubaysh *Ghazawât* 18 ; Ibn Kathîr *Bidâya* 6/335-336 ; Ibn Qutayba *al-Imâma wa-l-siyâsa* 34 ; Kulâ'î *Iktifâ'* 2/8 ; Suyûtî *Târîkh al-khulafâ'* 59-61 ; Tabarî 2/255 ; Wâqidî *Ridda* 50-52.

11. Dhahabî *Siyar* 2/364 ; Haythamî *Majma' al-zawâ'id* 9/60 ; Ibn 'Abd Rabbih *Iqd* 5/21-22 ; Ibn Abî l-Hadîd *Sharh al-nahj* 2/46-47 ; Ibn 'Asâkir *Târîkh Dimashq* 30/422-423 ; Ibn Qutayba *al-Imâma wa-l-siyâsa* 36-37 ; Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak* 45 ; Mas'ûdî *Murûj al-dhahab* 2/308 ; Tabarî 2/353.

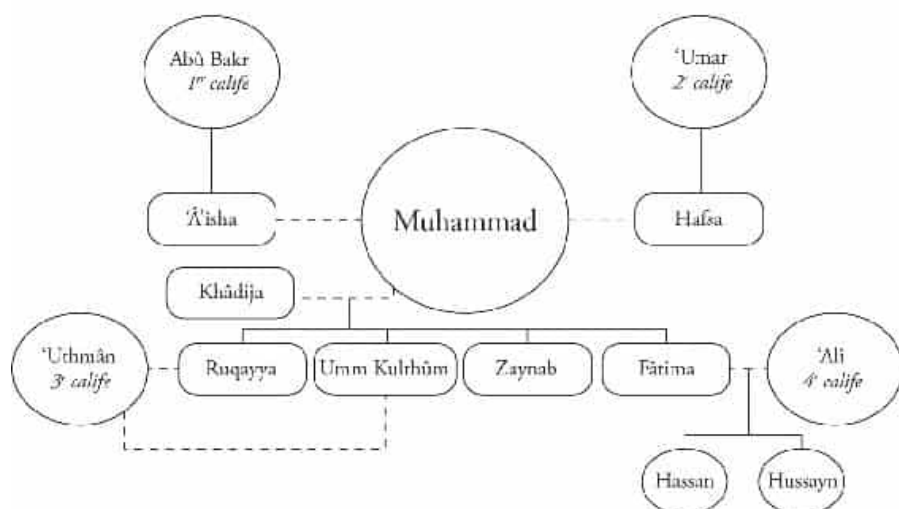
12. Tabrîzî *Mishkât al-masâbîh* 2/1097 ; Balâdhurî *Ansâb* 7/111 ; Bayhaqî *Sunan* 8/281 ; Ibn 'Asâkir *Târîkh Dimashq* 12/176.

13. Bukhârî 3/1037 ; Hâkim *Mustadrak* 2/87 ; Ibn Abî Shayba *Musannaf* 7/56 ; Ibn Hanbal *Musnad* 32/309 ; Muslim 3/1511 ; Tirmidhî *Sunan* 4/186. Dans une variante du même hadith, le Prophète a dit : « Les sabres sont les clés du paradis » (Ibn Abî Shayba *Musannaf* 7/10).

La lignée ancestrale de Muhammad



Les alliances matrimoniales du Prophète



La composante familiale est inscrite dans le programme génétique du califat : les quatre premiers califes, qui ne sont pas de la même famille, ont un seul point commun, leurs alliances matrimoniales avec le Prophète : Abû Bakr et 'Umar sont ses beaux-pères, 'Uthmân et 'Alî ses gendres. Tout se passe comme si l'autorité politique passait à travers une médiation féminine : les épouses – Â'isha et Hafsa – et les filles – Ruqayya, Umm Kulthûm et Fâtima.

Sources arabes

À la fin de chaque référence bibliographique, nous avons indiqué entre crochets l'abréviation utilisée dans les notes.

Sources de la Tradition

‘Abd-al-Razzâq (al-San‘ânî), *al-Musannaf fî l-hadîth*, éd. H. R. al-A‘dhamî, 11 tomes, Beyrouth, al-Maktab al-islâmî, 1982 [‘Abd-al-Razzâq *Musannaf*].

Abû Dâwûd (al-Sijistânî), *Sunan*, éd. M. A. al-Khâlîdî, 4 tomes, Beyrouth, Dâr al-kutub al-‘ilmiyya, 1996 [Abû Dâwûd *Sunan*].

Abû l-Faraj (al-Isfahânî), *Kitâb al-Aghânî*, éd. S. Jabeur, 24 tomes, Beyrouth, Dâr al-fikr, s.d. [Abû l-Faraj al-Isfahânî *Aghânî*].

Abû l-Fidâ, *al-Mukhtasar fî târîkh al-bashar*, 4 tomes, al-Matba‘a al-husayniyya al-masriyya, 1907 [Abû l-Fidâ *al-Mukhtasar*].

Abû Hayyân (al-Andalusî), *al-Bahr al-muhîl fî l-tafsîr*, éd. S. M. Jamîl, 11 tomes, Beyrouth, Dâr al-fikr, 2010 [Exégèse d’Abû Hayyân].

Abû Nu‘aym (al-Isfahânî), *Hiliyat al-awliyâ’ wa-tabaqât al-asfiyâ’*, 10 tomes, Beyrouth, Dâr al-fikr, 1996 [Abû Nu‘aym *Hiliyat al-awliyâ’*].

Alûsî al- (Shihâb al-Dîn), *Rûh al-ma‘ânî fî tafsîr al-Qur’ân al-‘adhîm*, éd. A. A. Attia, 16 tomes, Beyrouth, Dâr al-kutub al-‘ilmiyya, 1994 [Alûsî *Rûh al-ma‘ânî*].

Baghawî al- (Abû Muhammad), *Ma‘âlim al-tanzîl fî tafsîr al-Qur’ân*, éd. M. A. al-Namir, U. J. Dhamiriyya et S. M. al-Harâsh, 8 tomes, Riyad, Dâr Tîba, 1997 [Exégèse de Baghawî].

–, *Sharh al-sunna*, éd. S. al-Arna‘ut et M. Z. al-Shâwîsh, 15 tomes, Beyrouth-Damas, al-Maktab al-islâmî, 1983 [Baghawî *Sharh al-sunna*].

Baghdâdi al- (Abû Bakr al-Khatîb), *Târîkh Baghdâd*, éd. M. A. ‘Atâ,

- 24 tomes, Beyrouth, Dâr al-kutub al-‘ilmiyya, 1996 [al-Khatîb al-Baghdâdî *Târîkh Baghdâd*].
- Baghdâdî al- (Muhammad ibn Habîb), *Al-Munammaq fî akhbâr Quraysh*, éd. A. F. Khurshîd, Beyrouth, ‘Âlam al-kutub, 1985 [Baghdâdî *Munammaq*].
- , *Al-Muhabbar*, éd. Elza Lekhten Eshteter, Beyrouth, Dâr al-Âfâk al-jadîda, 2009 [Baghdâdî *Muhabbar*].
- Bakrî al- (Abû ‘Ubayd), *Mu‘jam mâ ista‘jam min asmâ’ al-bilâd wa-l-mawâdhi‘*, éd. M. al-Saqqa, 4 tomes, Beyrouth, ‘Âlam al-kutub, 1982 [Bakrî *Mu‘jam mâ ista‘jam*].
- Balâdhurî al-, *Ansâb al-Ashrâf*, éd. S. Zakkar et R. al-Ziriklî, 13 tomes, Beyrouth, Dâr al-fikr, 1996 (le tome 1 est édité par M. Hamidullâh, éd. Dâr al-Ma‘ârif, 1959) [Balâdhurî *Ansâb*].
- , *Futûh al-buldân*, Beyrouth, Dâr al-Hilâl, 1988 [Balâdhurî *Futûh*].
- Baydhâwî al- (Nâsir al-Dîn), *Anwâr al-tanzîl wa-asrâr al-ta’wîl*, éd. M. A. al-Mar’ashlî, 15 tomes, Beyrouth, Dâr ihyâ’ al-turâth al-‘arabî, 1997 [Exégèse de Baydhâwî].
- Bayhaqî al- (Abû Bakr), *Dalâ’il al-nubuwwa wa-ma’rifat ahwâl sâhib al-sharî’a*, éd. A. Qal’ajî, 7 tomes, Beyrouth, Dâr al-kutub al-‘ilmiyya/Dâr al-Rayân li-l-turâth, 1988 [Bayhaqî *Dalâ’il*].
- , *al-Sunan al-kubrâ*, éd. M. A. ‘Atâ, 11 tomes, Beyrouth, Dâr al-kutub al-‘ilmiyya, 2003 [Bayhaqî *Sunan*].
- , *Ma’rifat al-sunan wa-l-âthâr*, éd. A. Qal’ajî, 15 tomes, Le Caire, Dâr al-wafâ, 1991 [Bayhaqî *Ma’rifat al-sunan wa-l-âthâr*].
- Bukhârî al-, *al-Jâmi‘ al-sahîh al-mukhtasar*, éd. M. Dib al-Bughâ, 6 tomes, Damas/Beyrouth, Dâr Ibn Kathîr/Dâr al-Yamâma, 1987 [Bukhârî].
- Dârqutnî al-, *al-Sunan*, éd. S. al-Arna’ût et A. Harzallah, 5 tomes, Beyrouth, al-Risâla, 2004 [Dârqutnî *Sunan*].
- Daylamî al-, *Irshâd al-qulûb*, éd. H. Milânî, Téhéran, Dar al-Uswâ li-l-tibâ’a wa-l-nashr, 2003 [Daylamî *Irshâd al-qulûb*].
- Dhahabî al- (Shams al-Dîn), *Târîkh al-islâm wa-wafîyyât al-mashâhîr wa-l-a’lâm*, éd. U. A. Tadmurî, 52 tomes, Beyrouth, Dâr al-kitâb al-‘arabî, 1993 [Dhahabî *Târîkh*].
- , *Siyar a’lâm al-nubalâ’*, éd. C. al-Arna’ût, 18 tomes, Le Caire, Dâr al-hadîth, 2006 [Dhahabî *Siyar*].
- Diyâr Bakrî al-, *Târîkh al-khamîs fî ahwâl anfas al-nafîs*, 2 tomes, Beyrouth, Dâr Sâdir, 1973 [Diyâr Bakrî *Târîkh al-khamîs*].

- Hâkim al- (Abû 'Abd-Allâh al-Nîsâbûrî), *al-Mustadrak 'alâ al-Sahîhayn*, éd. M. A. 'Ata, 4 tomes, Beyrouth, Dâr al-kutub al-'ilmiyya, 1990 [Hâkim *Mustadrak*].
- Halabî al- (Nûr al-Dîn), *al-Sîra al-halabiyya*, éd. A. M. al-Khalîlî, 3 tomes, Beyrouth, Dâr al-kutub al-'ilmiyya, 2006 [Halabî *Sîra*].
- Haythamî al- (Nûr al-Dîn), *Majma' al-zawâ'id wa-manba' al-fawâ'id*, éd. H. al-Qudsî, 10 tomes, Le Caire, Maktabat al-Qudsî, 1994 [Haythamî *Majma' al-zawâ'id*].
- Ibn 'Abd al-Barr, *al-Istî'âb fî ma'rifat al-ashâb*, éd. A. al-Bijawî, 4 tomes, Beyrouth, Dâr al-Jîl, 1992 [Ibn 'Abd al-Barr *Istî'âb*].
- Ibn 'Abd Rabbih (al-Andalusî), *al-'Iqd al-farîd*, éd. M. M. Qumayha, 9 tomes, Beyrouth, Dâr al-kutub al-'ilmiyya, 1983 [Ibn Abd Rabbih *Iqd*].
- Ibn Abî l-Hadîd, *Sharh nahj al-balâgha*, éd. M. A. Ibrâhîm, 20 tomes, Le Caire, Dâr ihyâ' al-kutub al-'arabiyya, 1959. [Ibn Abî l-Hadîd *Sharh al-nahj*].
- Ibn Abî Shayba (Abû Bakr), *al-Musannaf fî l-ahâdîth wa-l-âthâr*, éd. A. H. al-Jum'a et M. I. al-Lahyadân, 16 tomes, Riyad, Maktabat al-rushd, 2004 [Ibn Abî Shayba *Musannaf*].
- Ibn 'Arabî (Muhyî l-Dîn), *Muhâdharat al-abrâr wa-musâmarat al-akhyâr*, éd. M. A. al-Nimrî, Dâr al-kutub al-'ilmiyya, Beyrouth, 2001 [Ibn 'Arabî, *Muhâdharat al-abrâr*].
- Ibn 'Asâkir (Abû l-Qâsim), *Târîkh madînat Dimashq*, éd. M. al-'Amrâwî, 80 tomes, Beyrouth, Dâr al-Fikr, 1995 [Ibn 'Asâkir *Târîkh Dimashq*].
- Ibn al-Athîr (Majd al-Dîn Abû l-Sa'âdât), *al-Nihâya fî gharîb al-hadîth wa-l-âthâr*, éd. A. al-Halabî al-Atharî, 5 tomes, Jeddah, Dâr Ibn al-Jawzî, 2000 [Ibn al-Athîr *al-Nihâya fî gharîb al-âthâr*].
- , *Jâmi' al-usûl fî ahâdîth al-raysûl*, éd. A. al-Arnâ'ût, 12 tomes, Matba'at al-Malâh, 1970 [Ibn al-Athîr *Jâmi' al-usûl*].
- Ibn al-Athîr ('Izz al-Dîn), *al-Kâmil fî l-târîkh*, éd. U. A. Tadmurî, 10 tomes, Beyrouth, Dâr al-kitâb al-'arabî, 1997 [Ibn al-Athîr *al-Kâmil*].
- , *Usd al-ghâba fî ma'rifat al-sahâba*, 6 tomes, Beyrouth, Dâr al-fikr, 1989 [Ibn al-Athîr *Usd*].
- Ibn Bakkâr (Zubayr), *al-Akhhâr al-muwafaqiyyât*, éd. S. M. al-'Ânî, Beyrouth, 'Âlam al-kutub, 1996 [Ibn Bakkâr *al-Akhhâr*].
- Ibn Hajar al-'Asqalânî, *al-Isâba fî tamyîz al-sahâba*, éd. A. M. Bijaoui,

- 8 tomes, Beyrouth, Dâr al-jîl, 1991 [Ibn Hajar *al-Isâba*].
- , *Fath al-bârî bi-sharh saḥîḥ al-Bukhârî*, 13 tomes, Beyrouth, Dâr al-maʿrifa, 1959 [Ibn Hajar *Fath al-bârî*].
- , *Ladhat al-ʿaysh fî turuqî ḥadîth al-aʿimma min Quraysh*, éd. M. B. N. al-Ajumî, Beyrouth, Dâr al-Bashâʿir al-islâmiyya, 2012.
- Ibn Hanbal, *al-Musnad (Musnad Ahmad)*, éd. S. al-Arnaʿût *et al.*, 50 tomes, Beyrouth, Muʿasasat al-risâla, 2^e éd., 1999 [Ibn Hanbal *Musnad*].
- , *Fadhâʾil al-sahâba*, éd. W. M. Abbâs, 2 tomes, Beyrouth, Muʿasasat al-risâla, 1983 [Ibn Hanbal *Fadhâʾil al-sahâba*].
- Ibn Hazm (al-Andalusî), *al-Muhallâ bi-l-âthâr*, éd. A. S. al-Bindârî, 12 tomes, Beyrouth, Dâr al-kutub al-ʿilmiyya, 2003 [Ibn Hazm *al-Muhallâ*].
- , *Jamharat ansâb al-ʿarab*, éd. A. M. Hârûn, Le Caire, Dâr al-Maʿârif, 1982 [Ibn Hazm *Jamharat*].
- Ibn Hibbân, *al-Sahîḥ*, éd. S. al-Arnaʿût, 18 tomes, Beyrouth, Muʿasasat al-risâla, 1988. [Ibn Hibbân *Sahîḥ*].
- , *al-Sîra al-nabawiyya wa-akhbâr al-khulafâʾ*, éd. S. Azîz Beyk, 2 tomes, Beyrouth, Al-kutub al-thaqâfiyya, 1996 [Ibn Hibbân *Sîra*].
- , *Kitâb al-thiqât*, éd. M. A. Khân, 9 tomes, Hayderabad, Dâʾirat al-maʿârif al-ʿuthmâniyya, 1973 [Ibn Hibbân *Thiqât*].
- Ibn Hishâm, *al-Sîra al-nabawiyya*, éd. M. al-Saqqa *et al.*, 2 tomes, Le Caire, Maktabat Mustafâ al-Halabî, 1955 [Ibn Hishâm].
- Ibn Hubaysh (Abû l-Qâsim), *Kitâb al-ghazawât*, éd. A. ʿUnîm, Le Caire, Mathaʿat Hassan, 1983 [Ibn Hubaysh *Ghazawât*].
- Ibn Ishâq, *Kitâb al-siyar wa-l-maghâzî (al-Sîra)*, éd. S. Zakkâr, Beyrouth, Dâr al-fikr, 1978 [Ibn Ishâq *Sîra*].
- Ibn al-Jawzî, *al-Muntadhim fî târîkh al-mulûk wa-l-umam*, éd. M. A. ʿAtâ et M. A. ʿAtâ, 19 tomes, Beyrouth, Dâr al-kutub al-ʿilmiyya, 1992 [Ibn al-Jawzî *al-Muntadhim*].
- , *Sifat al-safwa*, éd. A. Ben Ali, 2 tomes, Le Caire, Dâr al-ḥadîth, 2000 [Ibn al-Jawzî *Sifat al-safwa*].
- Ibn Kathîr (Abû l-Fidâʾ al-Qurayshî), *Tafsîr al-Qurʾân al-ʿadhîm*, éd. S. M. Salâma, 8 tomes, Beyrouth, Dâr Tîba li-l-nashr wa-l-tawzîʿ, 2^e éd., 1999 [Exégèse dʼIbn Kathîr].
- , *al-Bidâya wa-l-nihâya*, éd. A. Shîrî, 14 tomes, Dâr Ihyâʾ al-turâth al-ʿarabî, 1988 [Ibn Kathîr *Bidâya*].
- , *al-Sîra al-nabawiyya* (extrait dʼ*al-Bidâya wa-l-nihâya*), éd.

- M. Abdelwâhid, Beyrouth, Dâr al-ma'rifa li-l-tibâ'a wa-l-nashr, 1976 [Ibn Kathîr *Sîra*].
- Ibn Khaldûn, *Dîwân al-mubtada' wa-l-khabar fî târîkh al-'arab wa-l-barbar*, éd. K. Shehada, 8 tomes, Beyrouth, Dâr al-fikr, 1988 [Ibn Khaldûn *Târîkh*].
- Ibn Khallikân, *Wafiyât al-a'yân wa-anbâ' abnâ' al-zamân*, éd. I. Abbâs, 7 tomes, Beyrouth, Dâr Sâdir, 1994 [Ibn Khallikân *Wafiyât al-a'yân*].
- Ibn Mâjah, *al-Sahîh (Sunan Ibn Mâjah)*, éd. M. F. 'Abd al-Bâqî, 2 tomes, Beyrouth-Damas, Dâr al-fikr, s.d. [Ibn Mâjah *Sunan*].
- Ibn Manzûr, *Mukhtasar târîkh Dimashq*, éd. R. Nahhâs, R. A. Murâd et M. Mutî', 29 tomes, Beyrouth-Damas, Dâr al-fikr, 1984 [Ibn Manzûr *Mukhtasar*].
- Ibn Qutayba (al-Dînawarî), *al-Ma'ârif*, éd. T. Ukasha, Le Caire, al-Hay'a al-misriyya al-'âmma li-l-kitâb, 1960 [Ibn Qutayba *Ma'ârif*].
- , *Ta'wîl mukhtalaf al-hadîth*, al-Maktab al-islâmî Mu'asasat al-Ishrâq, 1999 [Ibn Qutayba *Ta'wîl mukhtalaf al-hadîth*].
- , *al-Imâma wa-l-siyâsa*, éd. A. al-Shîrî, 2 tomes, Beyrouth, Dâr al-Adhwâ', 1990 [Ibn Qutayba *al-Imâma wa-l-siyâsa*].
- , *al-shi'r wa-l-shu'arâ'*, éd. M.S. de Goeje, Brill, 1904 [Ibn Qutayba *al-shi'r wa-l-shu'arâ'*].
- , *'Uyûn al-akhbâr*, 4 tomes, Beyrouth/Le Caire, Dâr al-kitâb al-'arabî/Dâr al-kutub al-misriyya, 1925 [Ibn Qutayba *'Uyûn al-akhbâr*].
- Ibn Rajab (Zayn al-Dîn), *Fath al-bârî sharh sahîh al-Bukhârî*, éd. M. Abdelmaqsûd, 9 tomes, Le Caire-Médine, Maktab tahqîq dâr al-haramayn, 1996 [Ibn Rajab *Fath al-bârî*].
- Ibn Sa'd, *al-Tabaqât al-kubrâ*, éd. I. Abbâs, 8 tomes, Beyrouth, Dâr Sâdir, 1968 [Ibn Sa'd *Tabaqât*].
- Ibn Shibba, *Târîkh al-Madîna al-munawwara*, éd. F. M. Shaltut, Jeddah, H. Mahmûd Ahmad, 1979 [Ibn Shibba *Târîkh al-Madîna*].
- Ibn Tayfûr (Abû l-Fadhl), *Balaghât al-nissa'*, éd. A. al-Alfî, Le Caire, Matba'at Madrassat Wâlidat 'Abbâs al-awwal, 1908 [Ibn Tayfûr *Balaghât al-nissa'*].
- 'Isâmî al-, *Samat al-nujûm al-'awâlî fî anbâ' al-awâ'il wa-l-tawâlî*, 4 tomes, éd. A. A. Abdelmawjûd et A. M. Mu'awwadh, Beyrouth, Dâr al-kutub al-'ilmiyya, 1998 ['Isâmî *Samat al-nujûm*].
- Jâhiz al- (Abû 'Uthmân), *al-Bayân wa-l-tabiyîn*, éd. A. M. Hârûn, 4 tomes, Le Caire, Maktabat al-Khânjî, 1998 [Jâhiz *al-Bayân*].

- Jawharî al-, *al-saqîfa wa-Fadak*, éd. B. M. al-Sâ'idî, Karbalâ', al-'Ataba al-hussayniyya al-muqaddassa, 2010 [Jawharî *al-saqîfa wa-Fadak*].
- Kulâ'î al- (Abû l-Rabî'), *al-Iktifâ' bi-mâ tadhammanahu min maghâzî rasûl Allâh wa-l-thalâthati al-khulafâ'*, éd. M. K. 'Izz al-Dîn 'Alî, Beyrouth, 2 tomes, 'Âlam al-kutub, 1997 [Kulâ'î *Iktifâ'*].
- Kulaynî al-, *Usûl al-Kâfi*, éd. A. A. al-Ghafari, Téhéran, Dâr al-kutub al-islâmiyya, 1943 [Kulaynî *al-Kâfi*].
- Madanî al-, *al-Darajât al-rafi'a fî tabaqât al-shî'a*, éd. M. S. Bahr al-'Ulûm, Qumm, Maktabat Basirati, 1976 [Madanî *al-Darajât al-rafi'a*].
- Majlissî al-, *Bihâr al-anwâr*, éd. M. B. Bahbudi, Beyrouth, Mu'asasat al-wafa', 1983 [Majlissî *Bihâr al-anwâr*].
- Mâlik ibn Anas, *al-Muwatta'*, éd. M. F. 'Abd al-Bâqî, Beyrouth, Dâr Ihyâ' al-turâth al-'arabî, 1985 [Mâlik *Muwatta'*].
- Mas'ûdî al- (Abû l-Hassan), *Murûj al-dhahab wa-ma'âdin al-jawhar*, éd. M. M. Abdelhamid, 2 tomes, Beyrouth, Dâr al-fikr, 1973 [Mas'ûdî *Murûj al-dhahab*].
- Mizzî al- (Abû l-Hajjâj), *Tahdhîb al-kamâl fî asmâ'al-rijâl*, éd. B. A. Ma'rûf, 35 tomes, Beyrouth, Mu'asasat al-Risâla, 1980 [Mizzî *Tahdhîb*].
- Mufîd (Muhammad ibn Muhammad al-Nu'mân al-'Ukbarî *al-Shaykh al-*), *al-Irshâd fî ma'rîfat hujaj Allâh 'alâ al-'ibâd*, éd. Mu'asasat Âl al-bayt, 2 tomes, Dâr al-Mufîd, 1993 [Mufîd *al-Irshâd*].
- , *al-Muqni'a*, Qumm, Mu'asasat al-nashr al-islâmî, 1990 [Mufîd *Muqni'a*].
- Mujâhid ibn Jabr, *Tafsîr*, éd. M. A. Abî l-Nîl, 2 tomes, Le Caire, Dâr al-fikr al-islâmî al-hadîtha, 1989 [Exégèse de Mujâhid].
- Muslim, *al-Jâmi' al-sahîh*, éd. M. F. 'Abd al-Bâqî, 5 tomes, Beyrouth, Dâr Ihyâ' al-kutub al-'arabiyya, 1991 [Muslim].
- Muttaqî al- (al-Hindî), *Kanz al-'ummâl fî sunan al-aqwâl wa-l-af'âl*, éd. B. Hayyani et S. al-Saqqa, Beyrouth, Mu'asasat al-risâla, 1981 [Muttaqî *Kanz*].
- Nasâ'î al-, *al-Sunan al-kubrâ*, éd. H. A. Shalabî et S. al-Arna'ût, 10 tomes, Beyrouth, Mu'asasat al-risâla, 2001 [Nasâ'î *Sunan*].
- , *Kitâb al-wafât*, éd. M. S. Zaghlûl, Maktabat al-turâth al-islâmî, s.d. [Nasâ'î *Wafât*].
- , *Fadhâ'il al-sahâba*, Beyrouth, Dâr al-kutub al-'ilmiyya, 1984 [Nasâ'î *Fadhâ'il al-sahâba*].

- , *Thalâthatu rasâ'il hadîthiyya*, éd. M. H. M. Salmân et A. A. al-Warikât, al-Zarqâ' (Jordanie), Maktabat al-Manâr, 1987 [Nasâ'î *Rasâ'il*].
- Nawawî al- (Abû Zakariâ), *al-Manâhij. Sharh Sahîh Muslim*, 18 tomes, Beyrouth, Dâr ihyâ' al-turâth al-'arabî, 1972 [Nawawî *Sharh*].
- Nuwayrî al-, *Nihâyât al-arb fî funûn al-adab*, 33 tomes, Le Caire, Dâr al-kutub wa-l-wathâ'iq al-qawmiyya, 2002 [Nuwayrî *Nihâyat al-arb*].
- Qalqashandî al- (Abû l-'Abbâs Ahmad), *Nihâyat al-arb fî ma'rifat ansâb al-'arab*, éd. I. al-Abiyârî, Beyrouth, Dâr al-kitâb al-lubnânî, 1980 [Qalqashandî *Nihâyat al-arb*].
- Qârî ('Âlî al-), *Mirqât al-mafâtîh sharh mishkât al-masâbîh*, 9 tomes, Beyrouth, Dâr al-fikr, 2002 [Qârî *Mirqât al-mafâtîh*].
- Qurtubî al- (Abû 'Abd-Allâh), *al-Jâmi' li-ahkâm al-Qur'ân*, éd. A. al-Bardûnî et I. Atfîsh, 20 tomes, Le Caire, Dâr al-kutub al-misriyya, 1964 [Exégèse de Qurtubî].
- Râzî al- (Fakhr al-Dîn), *Mafâtîh al-ghayb. al-Tafsîr al-kabîr*, Beyrouth, Dâr ihyâ' al-turâth al-'arabî, 1999 [Exégèse d'al-Râzî].
- Samhûdî al- (Nûr al-Dîn), *Wafâ' al-wafâ bi-akhbâr dâr al-mustafâ*, éd. M. M. 'Abd al-Hamîd, 4 tomes, Beyrouth, Dâr al-kutub al-'ilmiyya, 1998 [Samhûdî *wafâ' al-wafâ*].
- Shahrastânî al-, *al-Milal wa-l-nihal*, éd. M. S. Kîlânî, 2 tomes, Beyrouth, Dâr al-ma'rifa, 1983 [Shahrastânî *al-Milal wa-l-nihal*].
- Shawkânî al-, *al-Fawâ'id al-majmû'a fî l-ahâdîth al-mawdhû'a*, éd. A. al-Ma'lamî al-Yamanî, Beyrouth, Dâr al-kutub al-'ilmiyya, s.d. [Shawkânî *al-Fawâ'id al-majmû'a*].
- Suhaylî al-, *al-Rawdh al-unuf fî sharh al-sîra al-nabawiyya*, éd. U. A. al-Sallâmî, 7 tomes, Beyrouth, Dâr ihya' al-turâth al-'arabî, 2000 [Suhaylî *Rawdh*].
- Sulaym ibn Qays (al-Hilâlî), *Kitâb Sulaym ibn Qays* (ou *Kitâb al-saqîfa*), éd. M. B. al-Ansârî, Qumm, Matba'at al-Hâdî, 1958 [Kitâb *Sulaym*].
- Suyûtî al- (Jalâl al-Dîn), *al-Itqân fî 'ulûm al-Qur'ân*, éd. M. M. Abdelhamid et M. A. Haykal, Le Caire, Dâr al-Salâm, 2008 [Suyûtî *al-Itqân*].
- , *al-Durr al-manthûr*, 8 tomes, Beyrouth, Dâr al-fikr, 1993 [Suyûtî *al-Durr al-manthûr*].
- , *Jâmi' al-ahâdîth*, éd. Ali Jum'a, 13 tomes, H. A. Zakî, s.d. [Suyûtî *Jâmi' al-ahâdîth*].

- , *Târîkh al-khulafâ*, éd. Hamdî al-Damardâsh, Le Caire, Maktabat Nizâr Mustafâ Bâz, 2004 [Suyûtî *Târîkh al-khulafâ*].
- Tabarânî al- (Abû l-Qâsim), *al-Mu'jam al-kabîr*, éd. H. al-Silafi, 20 tomes, Mossoul, Maktabat al-'ulûm wa-l-hikam, 1983 [Tabarânî *al-Mu'jam al-kabîr*].
- , *al-Mu'jam al-awsat*, éd. T. al-Husaynî, 10 tomes, Le Caire, Dâr al-Haramayn, 1994 [Tabarânî *al-Mu'jam al-awsat*].
- Tabarî al- (Abû Ja'far), *Târîkh al-umam wa-l-mulûk*, 5 tomes, Beyrouth, Dâr al-kutub al-'ilmiyya, 1986 [Tabarî].
- , *Jâmi' al-bayân 'an ta'wîl ây al-Qur'ân*, éd. A. M. Shâkir, 24 tomes, Beyrouth, Mu'asasat al-risâla, 2000 [Exégèse de Tabarî].
- Tabarî al- (Muhibb-Eddîn), *al-Riyâdh al-nadhira fî manâqib al-'ashara*, 4 tomes, Dâr al-kutub al-'ilmiyya, s.d. [Muhibb-Eddîn al-Tabarî *al-Riyâdh al-nadhira*].
- Tabarsî al- (Abû Mansûr Ahmad ibn 'Alî ibn Abî Tâlib), *al-Ihtijâj*, éd. M. Bâqir al-Kharsân, 2 tomes, al-Najaf al-Ashraf, Dâr al-Nu'mân li-l-tibâ'a wa-l-nashr, 1966 [Tabarsî *al-Ihtijâj*].
- Tabrasî al- (Husayn al-Nûrî), *Mustadrak al-wasâ'il*, éd. Mu'asasat Âl al-bayt li-ihyâ' al-turâth, Qumm, Mataba'at Sa'îd, s.d. [Tabrasî *Mustadrak al-wasâ'il*].
- Tabrîzî al- (Walî al-Dîn Abû 'Abd-Allâh), *Mishkât al-masâbîh*, éd. M. N. al-Albânî, 3 tomes, Beyrouth-Damas, al-Maktab al-islâmî, 1985 [Tabrîzî *Mishkât al-masâbîh*].
- Tha'albî al- (Abû Mansûr), *Thimâr al-qulûb fî l-mudhâf wa-l-mansûb*, éd. M. A. Ibrâhîm, Le Caire, Dâr al-Ma'ârif, 1985 [Tha'albî *Thimâr al-qulûb*].
- Tirmidhî al- (Muhammad ibn 'Issâ), *al-Jâmi' al-sahîh/Sunan*, éd. A. M. Shâkir, M. F. 'Abd al-Baqî et I. 'Atwa, 5 tomes, Le Caire, Sharikat wa-matha'at Mustafâ al-Bâbî al-Halabî, 1978 [Tirmidhî *Sunan*].
- Wâqidî al-, *Kitâb al-Maghâzî*, éd. Marsden Jones, 3 tomes, Beyrouth, Dâr al-A'lamî, 1989 [Wâqidî *Maghâzî*].
- , *Kitâb al-Ridda*, éd. Y. al-Jabûrî, Beyrouth, Dâr al-gharb al-islâmî, 1990 [Wâqidî *Ridda*].
- Ya'qûbî al-, *al-Târîkh*, éd. A. Mhanna, 2 tomes, Beyrouth, Sharikat al-A'lamî li-l-matbû'ât, 2010 [Ya'qûbî *Târîkh*].
- Yâqût (al-Rûmî), *Mu'jam al-buldân*, 5 tomes, Beyrouth, Dâr al-fikr, s.d. [Yâqût *Mu'jam al-buldân*].
- Zamakhsharî al- (Mahmûd ibn 'Umar), *al-Kashâf 'an haqâ'iq*

ghawâmidh al-tanzîl, 4 tomes, éd. A. al-Zahawî, Beyrouth, Dâr al-kitâb al-‘arabî, 1986 [Exégèse de Zamakhsharî].

Sources contemporaines

‘Abd al-Karîm (Khalîl), *Quraysh min al-qabîla ilâ l-dawla al-markaziyya*, Le Caire/Beyrouth, Sînâ li-l-nashr/Mu’asasat al-intishâr al-‘arabî, 1997 [‘Abd al-Karîm *Quraysh min al-qabîla*].

‘Abd al-Quddûs al-Ansarî, *Âthâr al-Madîna al-munawwara*, Médine, al-Maktaba al-salafiyya, 1935 [‘Abd al-Quddûs *Âthâr al-Madîna*].

‘Abd al-Râziq (‘Alî), *al-Islâm wa-usûl al-hukm*, Le Caire, Dâr al-Hilâl, 1925 [‘Abd al-Râziq *al-Islâm wa-usûl al-hukm*].

‘Alî, Jawwâd, *al-Mufasssal fî târîkh al-‘arab qabla al-islâm*, 20 tomes, Dâr al-Sâqî, 4^e édition, 2001 [Jawwâd ‘Alî *Mufasssal*].

Ibn ‘Âshûr (al-Tâhir), *al-Tahrîr wa-l-tanwîr*, 30 tomes, Tunis, al-Dâr al-tunisiya li-l-nashr, 1997 [Exégèse d’Ibn ‘Âshûr].

Klemm, V., « Image Formation of an Islamic Legend. Fâtima, the daughter of the Prophet Muhammad », in S. Günther (éd.), *Ideas, Images, and Methods of Portrayal*. Insight into Classical Arabic Literature and Islam, Leiden-Boston, Brill, 2005, p. 181-208.

Madelung, W., « Social Legislation in Sûrat al-Ahzâb », in A. Cilardo (éd.), *Islam and Globalisation. Historical and Contemporary Perspectives*, Proceeding of the 25th Congress of l’Union européenne des Islamisants et Arabisants, Louvain-Paris-Walpole, Peeters, 2003, p. 197-203.

Sahhâb, Victor, *Ilâf Quraysh. Rihlat al-shitâ’ wa-l-sayf*, Beyrouth, Compunashr, 1992 [Sahhâb *Ilâf Quraysh*].

‘Umarî al-, Akram Dhiâ’, *‘Asr al-khilâfa al-râshida*, Riyadh, Maktabat al-‘Abikân, 2008 [‘Umarî *‘Asr al-khilâfa*].

Bibliographie sélective

- ABDERRAZIQ, A., *L'Islam et les fondements du pouvoir*, intro. et trad. de l'arabe Abdou Filali-Ansary, Paris, La Découverte-CEDEJ, 1994.
- AMIR-MOEZZI, M. A., *Le Coran silencieux et le Coran parlant. Sources scripturaires de l'islam entre histoire et ferveur*, Paris, CNRS, 2011.
- (dir.), *Dictionnaire du Coran*, Paris, Robert Laffont, 2007.
- ATHAMINA, K., « The pre-islamic roots of the early muslim caliphate. The emergence of Abû Bakr », *Der Islam*, vol. 76, n° 1, 1999, pp. 1-32.
- BLACHÈRE, R., *Le Problème de Mahomet. Essai de biographie critique du fondateur de l'Islam*, Paris, PUF, 1952.
- CAETANI, L., *Annali dell'Islam*, Milan, Ulrico Hoepli, 1905-1926.
- CASANOVA, P., *Mohammed et la fin du monde. Étude critique sur l'Islam primitif*, 2 vol, Paris, P. Geuthner, 1911-1913.
- CHABBI, J., *Le Seigneur des tribus. L'islam de Mahomet*, Paris, Noësis, 1997 ; réimpr. Paris, CNRS, 2010.
- CHASE, R. F., *Islamic Historiography*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.
- CHEDDADI, A., *Les Arabes et l'appropriation de l'histoire. Émergence et premiers développements de l'historiographie musulmane jusqu'au II^e/VIII^e siècle*, Arles, Sindbad/Actes Sud, 2004.
- CRONE, P. et HINDS, M., *God's Caliph. Religious Authority in the First Centuries of Islam*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986.
- DAKHLIA, J., *Le Divan des rois. Le politique et le religieux en islam*, Paris, Aubier, 1988.
- DÉCOBERT, C., « L'autorité religieuse aux premiers siècles de l'islam », *Archives de sciences sociales des religions*, n° 125, 2004, p. 23-44.
- DJAÏT, H., *La Grande Discorde : religion et politique dans l'Islam des origines*, Paris, Gallimard, 1989 ; rééd. 2008.
- , *La Vie de Muhammad*, Paris, Fayard, t. I, 2007.
- DONNER, F., *Narratives of Islamic Origins. The Beginnings of Islamic*

Historical Writing, Princeton, Darwin Press, 1998.

HAKIM, A., « Frères et adversaires : Abû Bakr et ‘Umar dans les traditions sunnites et shî‘ites », in M. A. Amir-Moezzi, M. M. Bar-Asher et S. Hopkins (éd.), *Le Shî‘isme imâmite quarante ans après. Hommage à Etan Kohlberg*, Turnhout, Bibliothèque de l’École des hautes études, 2006, pp. 237-267.

HASSON, I., « Contributions à l’étude des Aws et des Hazrağ », *Arabica*, t. 36, fasc. 1, 1989, pp. 1-35.

HIBRI (EL-), T., *Parable and Politics in Early Islamic History. The Rashidun Caliphs*, New York, Columbia University Press, 2010.

JABALI, F., *The Companions of the Prophet. A Study of Geographical Distribution and Political Alignments*, Leyde, Brill, 2003.

KENNEDY, H., *The Prophet and the Age of the Caliphates. The Islamic Near East from the 6th to the 11th Century*, Longman, « A History of the Near East », 2004.

–, *Caliphate. The History of an Idea*, Basic Books, 2016.

KHOURY, G., « Calife ou roi : du fondement théologico-politique du pouvoir suprême dans l’islam sous les califes orthodoxes et omeyyades », in P. Canivet et J.-P. Rey-Coquais (dir.), *La Syrie de Byzance à l’Islam : VII^e-VIII^e siècles*, Damas, Publications de l’Institut français de Damas, 1992.

KISTER, M. J., « Social and religious concepts of authority in Islam », *Jerusalem Studies in Arabic and Islam*, no 18, 1994, pp. 84-127.

LAMMENS, H., « Le “triumvirat” Abû Bakr, ‘Umar et Abû ‘Ubayda », in *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, t. 4, 1910, p. 113-144.

–, *Fâtima et les filles de Mahomet. Notes critiques pour l’étude de la Sîra*, Rome, Institut biblique pontifical, 1912.

–, *Le Berceau de l’islam. L’Arabie occidentale à la veille de l’Hégire*, Rome, Institut biblique pontifical, 1914.

–, *Le Califat de Yazîd 1^{er}*, Extrait des *Mélanges de la Faculté orientale de Beyrouth*, Beyrouth, Imprimerie catholique, 1921.

LECKER, M., « Did the Quraysh conclude a treaty with the Anṣār prior to the Hijra ? », in H. Motzki (éd.), *The Biography of Muhammad. The Issue of the Sources*, Leyde-Boston-Cologne, Brill, 2000, pp. 157-169.

LECOMTE, G., « Sur une relation de la Saqîfa attribuée à Ibn Qutayba », *Studia Islamica*, no 31, 1970, pp. 171-183.

MADELUNG, W., *The Succession to Muhammad. A Study of the Early*

- Caliphate*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 1997.
- MOULINE, N., *Le Califat. Histoire politique de l'islam*, Paris, Flammarion, 2016.
- NEVO, Y. et KOREN, J., *Crossroads to Islam. The Origin of the Arab Religion and the Arab State*, New York, Prometheus Books, 2003.
- PRÉMARE, A.-L. (de), *Les Fondations de l'Islam. Entre écriture et histoire*, Paris, Seuil, 2002.
- RENAN, E., « Mahomet, les origines de l'islamisme », *Revue des Deux Mondes*, nouvelle période, t. 12, 1851, pp.1063-1101.
- RODINSON, M., *Mahomet*, Paris, Seuil, 1994 (1^{re} édition 1968).
- RUBIN, U., *The Eye of the Beholder. The Life of Muhammad as Viewed by the Early Muslims. A Textual Analysis*, Princeton, The Darwin Press, 1995.
- SHARON, M., « The development of the debate around the legitimacy of authority in early Islam », *Jerusalem Studies in Arabic and Islam*, n° 5, 1984, pp. 121-142.
- SHOEMAKER, S. J., *The Death of a Prophet. The End of Muhammad's Life and the Beginnings of Islam*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 2012.
- WATT, M., *Muhammad at Mecca*, Oxford, Clarendon Press, 1953 ; trad. fr. *Mahomet à La Mecque*, Paris, Payot, 1958.
- , *Muhammad at Medina*, Oxford, Clarendon Press, 1956 ; trad. fr. *Mahomet à Médine*, Paris, Payot, 1959.
- YAZIGI, M. , « 'Alī, Muḥammad, and the anṣār : the issue of succession », *Journal of Semitic Studies*, 53, 2, octobre 2008, pp. 279-303.

Traduction française du Coran utilisée

- MASSON, D., *Le Coran. Traduction française*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1967.

Table des matières

Titre

Copyright

Avertissement

Principaux protagonistes

Acte premier - Conclave dans la saqîfa

Scène 1

Scène 2

Scène 3

Scène 4

Scène 5

Scène 6

Scène 7

Acte deuxième - Un calife sans royaume

Scène 1

Scène 2

Scène 3

Acte troisième - La malédiction

Scène 1

Scène 2

Scène 3

Scène 4

Scène 5

Notes

Sources arabes

Bibliographie sélective

